This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

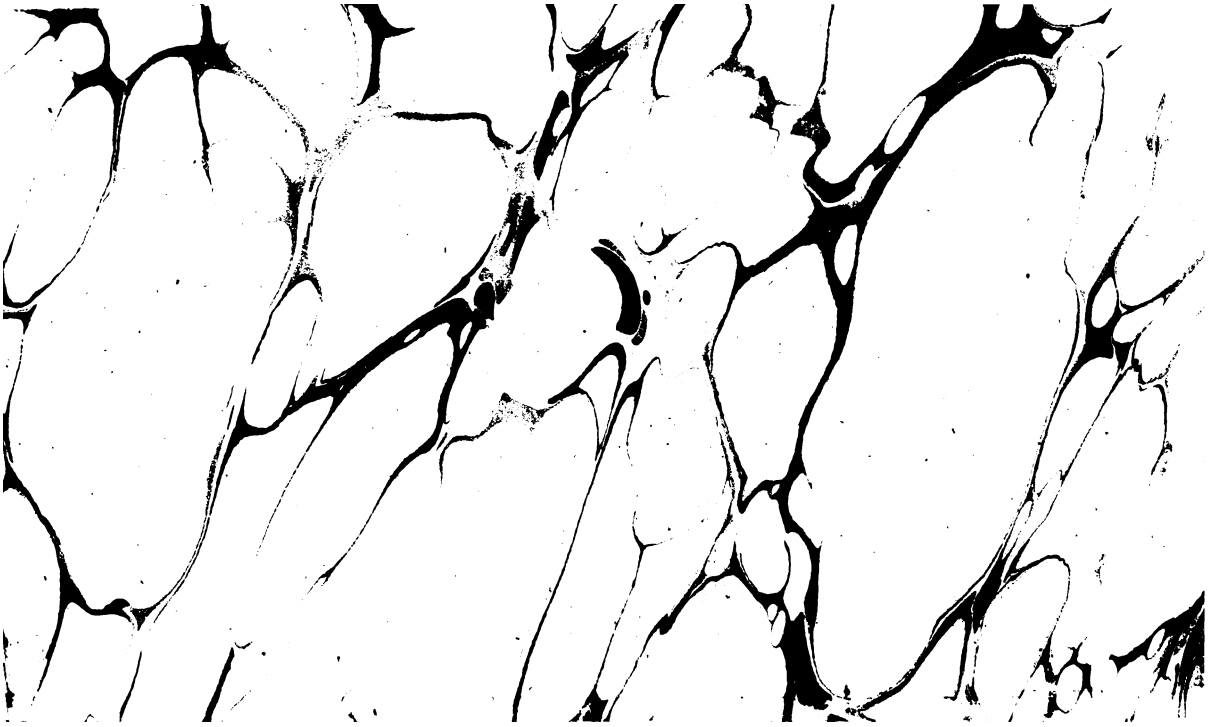
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNS. 159 j. 13



MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

In varietate voluptas.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
CHEZ FERRA AÎNÉ, LIBRAIRE, RUE DU CHÊNE,
N° 1429.

1820.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 NOV 1954
OF OXFORD
LIBRARY

IMPRIMERIE DE HAYEZ FRÈRES ET SŒURS.

AUX DAMES.

J'ai été prêt à saisir l'austère burin de l'histoire; à chercher les causes qui ont agité tant d'empires; à proposer un remède à tous les maux qui accablent la France; et, après avoir fouillé dans les ruines des siècles passés, j'aurois porté mes vues audacieuses jusque dans les siècles à venir. J'ai bientôt senti que la tâche que je voulois m'imposer étoit au-dessus de mes forces. C'en est fait, je renonce aux méditations profondes, aux aperçus vrais qui en sont le résultat, à l'ambition d'éclairer les hommes, qui auront toujours des passions, et qui seront toujours malheureux par elles; je rentre dans mon obscurité, pour me livrer sans réserve et sans contrainte à mes goûts favoris.

Il en est un, Mesdames, qui n'est peut-être, comme tant d'autres choses, qu'une heureuse illusion. Mais celle qui fait rêver le bonheur, est le bonheur lui-même, et je le place, moi, à s'occuper de vous, à ne voir que vous, à vivre pour vous.

Il est un âge où les plus doux rapports rapprochent les deux sexes avec une force irrésistible; où on plaît sans effort, sans le savoir, sans y penser même; où des années entières d'une félicité non interrompue, font croire que l'homme est né pour être heureux. Le temps, qui détruit tout, dissipe cette délicieuse chimère. La froideur qu'expriment la figure et l'être tout entier auquel on voudroit plaire, annoncent clairement que le printemps et l'hiver sont inconciliables; mais l'hiver le plus froid offre encore des douceurs.

Qu'un vieillard se garde bien de vouloir cueillir le bouton de rose; il ne s'entr'ouvre que sous l'aile du Zéphyr amoureux. Après avoir parcouru une longue carrière, il faut céder au besoin du repos; mais ce repos a ses charmes. Anacréon, courbé sous le poids des années, comptoit les couronnes de myrte qu'il avoit méritées; il vivoit encore de ses souvenirs. Ses vers heureux attiroient encore la beauté; il la voyoit sourire aux accens de son luth; il chantoit le bonheur; il étoit sûr d'être écouté.

Je ne suis pas Anacréon, sans doute; mais si je peux un moment occuper vos loisirs; si un conte moral, critique ou badin, repose sous votre oreiller; si, à votre réveil, vous daignez le relire encore; si votre œil se repose avec complaisance sur les caractères que j'aurai tracés pour vous; si un trait de sentiment

vous dispose à aimer ; si un être fortuné me doit enfin sa victoire, aurai-je quelque chose à envier au poëte de Théos ?

Ce petit ouvrage sera varié, comme vous, Mesdames. On a maladroitement confondu votre goût pour la variété avec l'inconstance. On a raison de changer souvent d'objets, quand on a l'heureux privilége d'embellir tout ce qu'on touche. C'est par cette magie enchanteresse que vous sauvez vos époux, vos amans de l'ennui qu'amène nécessairement l'uniformité. C'est par d'adroites métamorphoses qu'un même homme trouve en vous la gaieté folâtre et un jugement exquis ; des plaisirs vrais et un repos que vous savez rendre aimable. C'est vous qui couvrez de fleurs la coupe amère du travail, et qui lui faites succéder des jeux, toujours entraînans, parce que vous en êtes l'âme. C'est à la mobilité de vos

sensations que vous devez cette expression de physionomie, qui varie comme elles; c'est par elles qu'une seule femme se pare alternativement de la vivacité agaçante de la brune, de la séduisante langueur de la blonde.

On vous accuse d'inconstance! J'ai beaucoup vu, Mesdames, et j'ai souvent remarqué qu'on vous cherche des torts pour se dissimuler ceux qu'on a. Quelle est la femme qui a trahi un homme aimable, aimant, prévenant, empressé, qui n'a cessé de mettre toute sa félicité dans le bonheur de l'objet qui s'est donné exclusivement à lui? Je n'en connois pas, je le confesse. Mais comme les hommes que je viens de dépeindre sont extrêmement rares, et que votre sexe est confiant, parce qu'il aime de bonne foi, beaucoup de femmes ont dû reculer devant l'idole qu'elles s'étoient faite. L'incons-

tance n'étoit pas en elles; mais dans les défauts de celui qui avoit surpris leur cœur.

Je m'aperçois que je me jette dans la métaphysique de l'amour. A cet égard, Mesdames, je n'ai rien à vous apprendre; l'homme le plus fin n'est qu'un enfant auprès de vous. La retraite que vous impose l'ordre social, la réserve naturelle à votre sexe, peut-être quelque besoin de dissimuler, vous jettent nécessairement dans de fréquentes méditations. Et sur quel objet doivent se porter plus naturellement vos réflexions, que sur l'être que vous avez rendu dépositaire de votre bonheur? De là, ces aperçus si fins, si variés, si vrais, et quelquefois si profonds, qui échappent à tous les hommes, trop orgueilleux pour vouloir pénétrer au delà des surfaces. Voilà ce que la nature vous a donné en compensation de la force qu'elle vous refuse,

et ce dont vous avez presque toujours le bon esprit de ne pas tirer vanité.

Je reviens. Je vous ai promis, Mesdames, des contes moraux, critiques, ou badins. Je vous tiendrai parole, et je ferai tous mes efforts pour réussir auprès de vous. Vous trouver encore aimables, c'est éprouver le désir de vous plaire, et je vous proteste que vous n'avez pas d'admirateur plus sincère et plus zélé que moi.

Des contes moraux, ai-je dit? La morale est le guide d'un grand nombre de vos actions : on la remarque rarement dans votre bouche, parce que vous la faites glisser à la faveur de ce langage qui n'est qu'à vous, et que vous empruntez aux Grâces. Sans doute, je n'en saisirai ni la douceur ni la finesse ; mais, si quelquefois je rencontre une de vos idées, j'obtiendrai de vous un sourire, et peut-être ne dédaignerez-vous pas de

la parer de ce que peut y ajouter une jolie bouche, et une imagination entraînante.

Des contes critiques? J'avoue, Mesdames, qu'il faut être hardi pour vous offrir ce genre d'hommages. Qui sait, comme vous, saisir un ridicule et en faire justice? Nous ne voyons que les masses, nous autres hommes; votre œil perçant saisit tous les détails, toutes les nuances, et ne fait grâce à rien. Votre critique est d'autant plus puissante qu'elle est dépouillée d'amertume; et nous, censeurs maladroits, nous croyons que frapper fort, c'est frapper juste. Au reste, repoussant toute personnalité, et généralisant mes tableaux, je les mets sous votre protection spéciale, et dans l'impossibilité où je me sens de vous égaler, je me recommande à votre indulgence.

Que vous dirai-je sur le conte badin? Cette dénomination seule ne suffit-elle

pas pour vous inspirer de la défiance? Hé! que craignez-vous? Le rire est si rare aujourd'hui! heureuse celle qui peut s'y livrer, fut-ce même en cachette; plus heureux celui qui fait naître la gaieté.

Il m'arrivera peut-être encore de m'adresser uniquement à votre raison. Alors j'éloignerai les images gracieuses, ces tableaux rians, à la faveur desquels on fait passer le précepte. Je vous estime assez pour vous croire capables d'entendre et de parler toutes les langues, et celle de la raison ne peut vous être étrangère, à vous, Mesdames, qui savez la rendre si aimable.

Permettez-moi de finir par un court apologue, que sans doute vous venez de m'inspirer.

LES DIEUX ET LA RAISON.

Les hommes ne faisoient que des sottises, et les dieux ne cessoient de les

punir. Jupiter se lassa de lancer la foudre, car on se fatigue enfin de tout, et les hommes, encouragés par son silence, ajoutoient une extravagance à une folie, un excès à un autre.

Le maître de l'Olympe assembla toute sa cour. « Apprenez-moi donc, leur dit-« il, comment je changerai cette en-« geance de là-bas, sur qui les châtimens « et les bienfaits sont également impuis-« sans. » Il arriva-là ce qu'on a toujours vu dans les assemblées délibérantes : on parla beaucoup, et on ne s'entendit sur rien. Minerve enfin proposa de créer la Raison, et d'un regard Jupiter la tira du néant. Son air sévère, son ton tranchant, ses argumens interminables, effrayèrent tout, jusqu'à son créateur. « Ah! s'écria-t-il, comment établirons-« nous le culte d'une telle divinité? « Faisons-en, répondirent à la fois tous « les dieux, l'apanage de la femme. Il « n'y a que ce moyen de rendre la Rai-« son douce, aimable, pénétrante et « persuasive. »

MÉLANGES

LITTÉRAIRES ET CRITIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Un mot sur Paris.

Après trente ans de désirs inutiles, me voilà arrivé dans cette ville, à laquelle, dit-on, aucune autre ne ressemble, et à laquelle, je crois, on seroit fâché que d'autres ressemblassent. Une étendue immense; ainsi des lieues à parcourir pour peu qu'on ait une affaire ou deux à traiter dans sa journée. Pour parler à deux particuliers, on peut aller du haut du faubourg du Roule au bout du faubourg St.-Jacques; si on ne trouve pas son homme, on est libre de recommencer le lendemain, et cet exercice ne laisse pas d'être fatiguant pour quelqu'un qui n'aime pas à être coudoyé à chaque pas; à être frotté par un charbonnier ou un marchand de farine; à recevoir dans ses souliers le trop-plein d'un porteur d'eau; à être arrêté par des femmes très-prévenantes, par des garçons fripiers, par des distributeurs d'adresses; à être éclaboussé par un fiacre, moulu par un cabriolet, relevé

par un homme obligeant, qui vous vole votre montre ou votre mouchoir, etc...

Il est vrai qu'on peut éviter ces petits inconvéniens, en prenant une voiture de place. Mais il faut examiner soigneusement l'intérieur, avant de s'y asseoir avec un habit propre, et toute l'attention possible n'empêche pas qu'après y être entré seul, on n'en sorte accompagné d'une manière fort désagréable. Si vous avez pris la voiture à l'heure, le cocher ne connoît plus son pavé; il est trop sec ou trop humide, il faut aller au pas. Le drôle vous jette dans des rues étroites, où il espère bien être arrêté par quelqu'embarras. Alors il tempête, il jure, il querelle le charretier, le conducteur de la modeste vinaigrette, l'épicier qui a laissé une caisse de savon en dehors de sa boutique. L'heure s'écoule, et c'est ce qu'il veut. La vôtre se passe, vous ne trouvez pas votre homme; et, instruit par une fâcheuse expérience, vous prenez le lendemain un fiacre à la course. Oh, alors le cocher fouette ses haridelles, et il parvient à les mettre au trot; il fouette sans relâche, pour entretenir leur ardeur du moment; il cherche le chemin le plus court; pour ne pas faire quatre pas de trop, il rase les bornes au détour de chaque rue, et la tête d'un de ses chevaux entre par la fenêtre dans la boutique d'une marchande de modes, dont le vitrage excède la saillie per-

mise par la voierie. Les petites demoiselles, qui ne sont pas fâchées d'avoir un prétexte de se montrer aux amateurs, jettent le ruban, la gaze, le tulle, et accourent sur le seuil de la porte. Là, elles se groupent avec art; elles rient, elles folâtrent, elles font valoir leurs grâces, ingénues... ou non; et les badauds qui regardoient bêtement un carreau de vitre cassé, s'arrêtent au moins pour quelque chose.

Qui paiera ce carreau? Le cocher n'a pas étrenné encore, et il ne possède pas un sou. Vous ne voulez pas tripler le prix d'une course qui n'est pas terminée; vous croyez l'achever à pied: pas du tout. On mène le cocher chez le commissaire de police, et on vous prie poliment de l'accompagner, parce que votre témoignage est essentiel dans une affaire de cette importance. Vous résistez, on se fâche. Vous croyez échapper aisément à la marchande de modes et à ses petites demoiselles; un monsieur, qui protége la boutique, s'attache à vous, et déclare qu'il ne vous quittera pas que vous n'ayiez comparu par-devant M. le commissaire. Vous le suivez, pour en finir, et vous ne finissez rien. Le cabinet du commissaire est encombré de gens de toute espèce. Là, est un locataire, surpris en enlevant furtivement ses meubles; ici, attend une mère, qui vient réclamer pour sa fille des honoraires qu'on lui refuse, et

qu'elle a bien gagnés. Près du bureau de monsieur, est un filou qu'on interroge et dont on écrit les réponses. Votre tour ne viendra pas de deux heures, et vous n'avez pas un instant à perdre. Vous payez le carreau; vous courez vous jeter dans une autre voiture; vous promettez un ample pour-boire au cocher, s'il fait diligence; il part comme le vent. A la descente d'un pont les chevaux n'ont pas la force de retenir la voiture; elle va plus vite qu'eux; le train de devant tombe avec violence sur les jarrets des chevaux; le timon se dresse; les ventrières, les traits cassent; les harnais sont enlevés à dix pieds de terre, les chevaux s'échappent; ils renversent une femme grosse, un président en la cour de Cassation, un jeune abbé étranger aux choses de ce monde, et qui marchoit les yeux élevés vers le ciel. Le mot terrible *commissaire*, retentit de toutes parts à votre oreille; vous vous esquivez par une portière, et vous continuez votre route à pied. L'homme chez qui vous allez, demeure à la chaussée d'Antin, et dans ce quartier-là on ne trouve pas de décrotteurs, parce que tout le monde y est opulent, et que le banqueroutier a son carrosse, comme l'honnête homme. Un laquais vous toise de la tête aux pieds; vous êtes crotté, vous ne pouvez être qu'un ouvrier, qui apporte un mémoire à M. le comte.

et M. le comte n'aime pas les mémoires ; vous êtes éconduit. Vous êtes, dites-vous, un ami de monsieur ; monsieur n'a pas d'amis qui aille à pied, et il y a deux ans, monsieur le comte n'étoit qu'un petit avocat sans cause. Mais monsieur le comte a une très-jolie figure, et la femme d'un ministre s'est chargée de sa fortune.

Pour éviter ces désagrémens interminables, et me faire honneur ainsi qu'à mes compatriotes, j'ai pris un carrosse de remise. J'ai mis une livrée sur le corps de mon cocher, d'après l'usage adopté ici par beaucoup de gens dont les ancêtres n'avoient pas plus de bannières que les miens; je suis toujours mis avec élégance, et à l'aide de cette métamorphose, je passe partout, je suis reçu, fêté partout. On me croit riche, et ici, comme ailleurs, cela suffit. Tant d'individus sont intéressés à ne pas s'informer de ce que l'homme opulent étoit la veille! *Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.*

Il est d'un homme prudent d'étudier le sol inconnu qu'il habite : je notifie à mon cocher que je veux voir tous les quartiers de Paris. A une rue spacieuse, et qui n'offre aux regards que des hôtels magnifiques, aboutissent des ruelles dans lesquelles le soleil ne pénètre jamais, où on respire un air épais et infect. Ces ruelles sont les asiles de l'indigence. L'insalu-

brité du domicile et les atteintes continuelles de la misère, frappent ces tristes habitans d'une vieillesse prématurée. Leur pâleur, leur débilité annoncent leur état déplorable ; ils sont nés, ils ont végété, ils meurent sans qu'on s'occupe d'eux. A quatre pas de là on célèbre un mariage, lien dont l'infortune, abusée un moment, ne connoît bientôt que les dégoûts. La jeune et brillante épouse est chargée d'or, de diamans, qui ne satisfont que sa vanité ; dix tables, inutiles, sont servies avec somptuosité, et des laquais gaspillent ce qui feroit exister, pendant plusieurs jours, la mère de la ruelle voisine, qui n'a pas de pain à donner aux aînés de ses enfans, et dont le sein desséché ne peut rafraîchir les lèvres, les entrailles brûlantes du malheureux qui vient de naître.

Je ferme les yeux et je m'éloigne de ce contraste, qui révolte, qui soulève le cœur. Je passe dans un autre quartier. Ce que les naturalistes ont rassemblé de plus rare et de plus précieux, ce que la botanique a ravi aux climats lointains et ce qu'à force d'art elle contraint la nature à produire, est caché dans la partie la plus sale de la ville. Là, on a rassemblé ce que le vice et la misère ont de plus repoussant. En face du palais illustré par Buffon, est l'hospice où on reçoit les victimes du libertinage de leurs pères, et de l'indifférence

de leurs mères coupables. Un peu plus loin est la superbe basilique de Ste.-Geneviève. C'est à travers cette sentine qu'il faut passer pour aller rendre hommage aux mânes des grands hommes qui ont illustré leur patrie.

Je rétrograde et je dirige ma course vers ces quais et ces trottoirs, qu'admirent, dit-on, les étrangers. Les quais sont obstrués par une foule de misérables qui manquent d'ouvrage, ou qui promènent leur insouciante paresse; qui ne savent s'ils dîneront, et qui regardent tranquillement l'escamoteur et l'âne savant. Dites-leur un mot; promettez-leur le pillage et l'impunité, ils retrouveront leur activité et ils bouleverseront la ville.

Pour les éviter, vous vous jetez sur les trottoirs : la marchande de pommes, de citrons, d'amadou, de vieux chapeaux, le décrotteur, le crieur de guenilles vous barrent sans cesse le chemin.

J'arrive au palais des Rois. En face de la magnifique colonnade de Perrault, est la dégoûtante église de St.-Germain de l'Auxerrois. J'entre dans les cours : ici, l'herbe croît; là, sont des décombres. Je vais plus loin : des maisons abandonnées, des maisons qu'on vient d'abattre, des débris amoncelés, annoncent un plan noble, immense, qui atteste à la fois et le génie, qui fait concevoir, et l'impuissance, qui empêche d'exécuter.

Je me fais conduire aux promenades publiques. J'y vois une multitude de femmes qui sont immobiles, et qui ne sont-là que pour critiquer un sexe et inspirer des désirs à l'autre. Des hommes, pressés les uns contre les autres, viennent les passer en revue, et les fixent avec une effronterie qui fait croire qu'ils n'ont pas de mœurs, ou qu'ils ne leur en supposent pas.

Ah, me dis-je, ce n'est ni dans les rues, ni dans les lieux publics qu'on peut connoître les habitans de cette ville; c'est dans l'intérieur des familles qu'il faut étudier l'esprit, les goûts, les habitudes des Parisiens.

Tout cela varie ici, selon les différens quartiers. Tel qui passe pour un homme charmant à la Chaussée-d'Antin, seroit complétement ridicule au Marais, et l'habitant du Marais n'oseroit paroître à la Chaussée-d'Antin. La marchande de la rue St.-Denis ne ressemble en rien à la marchande du Palais-Royal; la dévote et la femme mondaine n'ont entr'elles aucune espèce de rapport. Les habitués des spectacles du boulevard sont d'un autre siècle que les amateurs du *Misanthrope*, d'*Athalie* et de *Mérope;* le Palais-Royal seul est un monde à part. Je vais essayer de saisir les traits caractéristiques et même les nuances qui séparent ces différens peuples.

Tout est léger, frivole et brillant à la Chaus-

sée-d'Antin. On y est riche, peu occupé, et on n'y connoît qu'une passion, la manie d'éblouir. L'homme désœuvré s'ennuie souvent. De là vient la nécessité de s'étourdir sur le fardeau de la vie, et de faire une affaire importante de la moindre futilité. Le début d'une actrice, une pièce tombée, un bonnet d'un goût nouveau sont des événemens. On donne là de grands dîners, où on s'ennuie à périr, uniquement pour représenter. On n'a rien dit à table, et on redoute le moment où il faudra la quitter, parce qu'on sent qu'on n'aura pas plus à dire. S'il se trouve dans le cercle un homme de quelque mérite, si une dame a un talent quelconque, on se hâte de les mettre en scène; il faut monter une conversation, n'importe comment. La maîtresse de la maison est obligée, par état, de parler de tout. Si elle est jolie, elle a le droit de déraisonner à l'heure; si elle est vieille ou laide, elle fait apporter des cartes. Les cartes sauvent son amour-propre blessé de l'espèce d'abandon où on la laisse. Avec des cartes, elle gagne minuit, et on a passé chez elle une soirée *délicieuse*.

Pendant qu'elle s'est ennuyée, qu'on s'est ennuyé à d'autres tables, des conversations particulières, et plus ou moins animées, se sont engagées dans les petits coins du salon. C'est là qu'on forme une liaison, ou qu'on prépare

une rupture; c'est-là qu'une femme, qui veut finir honnêtement avec un homme, lui propose un excellent parti. Il ne s'informe pas si la demoiselle est jolie ou non, spirituelle ou stupide, aimable ou maussade, si elle a des qualités, des talens; la dot est *de tant*, cela suffit, parce que dans ce pays-là, le mariage n'est pas un lien, ce n'est pas même une union, c'est une affaire.

Aussi n'y élève-t-on pas les demoiselles pour en faire des mères de famille. Elles apportent une fortune, et elles doivent jouir des agrémens de la vie. Cependant, comme il faut que le mari, qui se soucie le moins de sa femme, puisse l'avouer, sans se rendre ridicule, ces demoiselles-là savent danser, chanter, pincer de la harpe, instrument très-favorable au développement du bras, du pied et de la jambe. Elles affectent de ne chanter que de l'italien qu'elles n'entendent pas; elles ont fait une étude approfondie de la gavotte, et elles la dansent avec l'expression touchante des filles de l'Opéra. Elles dédaignent les ouvrages utiles, et brodent fort bien un bas de robe et de chemise; elles nouent avec grâce une bourse qu'elles donnent en minaudant à un homme *charmant*, qui la reçoit comme une faveur insigne, et qui court en faire hommage à sa maîtresse du jour.

Vous allez dîner au Marais le lendemain.

Vous ne savez plus où vous en êtes. Les convives se présentent sans trop de façons, mais avec cordialité. Le dernier arrive à quatre heures, bien juste, et à peine est-il entré, que la soupe est sur la table. On ne traite-là que les gens qu'on connoît bien; aussi on ne cherche pas, au milieu de vingt étrangers, une figure qui plaise; on est sûr d'être placé à côté d'un ami; si par hasard il n'est pas encore le vôtre, vous êtes admis dans la maison, et c'est pour lui la meilleure recommandation. Vous reconnoissez de suite le mari au ton affectueux qui règne entre lui et sa femme; vous reconnoissez la mère de famille, à l'air décent et réservé de sa fille. Elle ne dit pas de niaiseries, elle ne rit pas aux éclats, sans savoir de quoi elle rit; elle répond avec bon sens et modestie à ce que vous lui dites. Elle danse assez mal, parce que danser n'est pour elle qu'un plaisir; elle chante sans goût, mais elle chante sans se faire prier. Un coup d'œil de sa mère l'arrête au milieu de son air; il est temps de servir le café et la liqueur; ces petits soins la regardent. Elle n'est étrangère à aucune partie de l'économie domestique; elle ne sait que le français; mais elle le sait bien. Elle a lu de bons livres et n'en parle jamais.

Les mœurs sont sévères dans ce quartier-là. Une demoiselle, qui se marie, quitte sa mère

pour la première fois. On ne l'a confiée ni à une femme de chambre, ni à une de ces amies de salon, qu'on connoît à peu près, ni à un homme, quel qu'il soit, son père excepté; jamais un mot équivoque n'a blessé son oreille; c'est une vierge qui se donne dans toute sa pureté. L'homme qui l'épouse se marie réellement; il est certain de n'éprouver jamais de regrets.... autant qu'on peut être sûr de cela.

Je vais acheter, rue St.-Denis. Aucun luxe extérieur n'annonce les richesses dont la boutique est fournie. La marchande et sa fille sont mises avec simplicité; le tablier annonce leur profession, dont elles ne rougissent pas. Elles sont affables et non causeuses. Elles ne jurent pas sur leur conscience, parce que leur probité est connue, et qu'elles en ont hérité de leurs pères.

Je vais de là au Palais-Royal. Tout y est riche, jusqu'à l'enseigne. On semble tendre des piéges aux passans pour les forcer d'entrer. Des comptoirs en bois d'acajou, des tabourets couverts en velours, une arrière-boutique richement décorée, une marchande mise avec la plus grande élégance, et qui vous étourdit de son babil qu'elle croit annoncer l'usage du monde; les vitraux surchargés de marchandises, le fond de la boutique dégarni, voilà ce que remarque l'observateur. On n'a pas ce que

vous demandez; on vous dit qu'on l'envoie prendre au magasin; on va le chercher dans la boutique voisine. On vous proteste, on vous jure sur l'honneur qu'on ne peut rien rabattre du prix demandé, avec un ton d'assurance, un air aisé, qui indiquent l'habitude des grandes affaires, et au moment où vous êtes attrapé, un huissier vient saisir ce qu'il y a dans la boutique, tout, excepté la marchande, qui n'est bonne à rien.

Le Palais-Royal est le rendez-vous des habitans de tous les quartiers, et de ces cosmopolites dont Paris abonde. L'oisif, l'intrigant, l'escroc, l'honnête homme, le filou, se coudoient, se heurtent, se saluent, s'injurient. Les femmes décentes ne passent-là que par curiosité, et malheur à elles, si elles sont incertaines de la route qu'elles doivent suivre, si elles ralentissent leur marche : on les accoste, on leur parle avec effronterie; elles fuient, et l'insolent rit de ce qu'il appelle de la pruderie.

On trouve-là tous les moyens imaginables de se ruiner. Ce qui peut flatter le goût, les passions et même l'esprit, y est étalé avec profusion. Bijoutiers, tailleurs, selliers, libraires, restaurateurs, limonadiers, et jusqu'au monstre appelé la Vénus Hottentote, semblent se disputer et s'arracher les passans. Enfin, des maisons de jeu sont-là pour vider la bourse de

celui qui s'est refusé une boîte d'or, qui a résisté au sourire à demi libertin de la marchande de modes, au fumet qui s'échappe des cuisines souterraines du restaurateur. C'est dans ces maisons qu'on va perdre et l'argent qu'on a, et celui qu'on a volé à son père, ou qu'on a reçu en dépôt. C'est en sortant de ces maisons que la dupe, à qui il reste quelque sentiment d'honneur, va se brûler la cervelle, ou se précipiter du haut des ponts.

Dès que la nuit commence à déployer ses voiles, la scène change, et ce lieu, pour l'homme sensé, devient une véritable caverne. Les vices, comprimés par la clarté du jour, se montrent dans toute leur difformité. Le champagne agit sur les uns, les liqueurs fortes sur les autres. Les propos dissolus frappent l'oreille à chaque pas. Des groupes de filles, jolies, très-jolies, presque nues, attaquent à la fois vos sens et votre santé. Vous céderiez à l'appât, si le langage le plus abject n'annonçoit l'origine la plus vile et la plus profonde dépravation. Pour vous séduire plus sûrement, elles s'arrêtent devant les boutiques les mieux éclairées; la jeune marchande, sa fille innocente encore, ont sous leurs yeux les tableaux les plus licencieux, et l'habitude de ce spectacle doit amener insensiblement au mépris des mœurs.

La femme qui se respecte se garde bien de

traverser ce cloaque, lorsque les réverbères sont allumés; elle se croiroit perdue de réputation, si on l'y rencontroit avec sa fille. Il en est cependant qui sont accidentellement forcées d'y passer. Mais elles courent, les yeux baissés, honteuses de se trouver-là.

Sans doute il y a un grand nombre d'exceptions à faire aux tableaux que je viens de tracer. Il n'est pas une rue de Paris où on ne trouve des mœurs, de la probité, de la vertu, et même de la vertu aimable. Mais j'ai généralisé mes idées, j'ai peint des masses, et je crois ne pas m'être éloigné de la vérité.

Il me reste à parler de la dévote du jour et de la femme mondaine; des différentes classes de spectateurs qui fréquentent tel ou tel théâtre, de l'influence de l'habitude sur leurs goûts, du bien et du mal qui résultent pour eux de la fréquentation des spectacles.

Il y a trente ans, une femme jeune, jolie, opulente, considérée par l'importance qu'avoit son mari dans l'Etat, étoit entourée de toutes les illusions. Nouvelle Psyché, les plaisirs voloient au-devant d'elle; ils se paroient, pour lui plaire, des prestiges de la variété; son hôtel étoit peuplé de courtisans soumis; le goût dirigeoit les fêtes qu'ils offroient à leur divinité. Ivre de sa beauté, qu'on célébroit sans cesse, des hommages qu'on lui prodiguoit, étoit-il

difficile à l'amour adroit de lui faire entendre son langage, et quel séducteur plus dangereux que l'homme aimable qui aime passionnément, et qui sait que toujours parler à une femme d'elle est le plus sûr moyen de se faire écouter?

Cependant, cette femme si admirée, si vantée, qui donnoit le ton partout, dont les décisions étoient adoptées avec empressement, qui étoit applaudie, même avant d'avoir parlé, cette femme perdoit tous les jours quelque chose des agrémens de la jeunesse, et le nombre de ses adorateurs diminuoit insensiblement. Vive, légère, folâtre, étourdie, un peu caustique même, elle n'avoit pu avoir que des amans. L'amitié lui étoit inconnue, et elle n'avoit rien de ce qui peut l'inspirer.

L'amour se cache encor sous les rides naissantes,

a dit le Gentil-Bernard. Mais les hommes, qui préfèrent les fruits de l'été aux fleurs du printemps, ne plaisoient pas à la dame. Cependant, il falloit remplir un cœur qui avoit toujours été agité, occupé, et pour qui le vide étoit un état insupportable. On se dépouilloit de ses diamans, on renonçoit au rouge, on adoptoit les couleurs sombres; on couvroit d'un triple fichu des charmes dont on regrettoit la puissance évanouie. On prenoit un maintien réservé, un langage modeste; on se lioit avec un prélat si on n'avoit que trente-six ans, avec un cha-

noine quand on passoit la quarantaine. On paroissoit à l'église escortée de deux laquais, dont l'un portoit le livre, doré sur tranche et relié en maroquin aux armoiries de madame, dans un sac de velours cramoisi, à cordons, à glands, à crépines d'or. Le second domestique portoit un coussin, plus riche encore, sur lequel madame vouloit bien s'agenouiller devant l'Être des êtres. Le suisse de la paroisse, qui recevoit des étrennes, étoit toujours là à propos. Il faisoit ouvrir les rangs d'autorité, et madame traversoit pompeusement la nef, garnie de bonnes gens qui venoient adorer un Dieu pauvre comme eux. Madame enfin s'étoit faite dévote pour être quelque chose.

Aujourd'hui la dévote est une femme de bonne foi, qui va prier, parce que son cœur est persuadé. Elle prend la première chaise qui se présente. Cachée sous un chapeau très-simple, elle n'observe personne; elle n'attire pas un regard. Si vous parlez religion devant elle, elle se tait, parce qu'elle ne sait que croire. Elle remplit les devoirs qu'elle s'est imposés, sans publicité, sans ostentation. Les affections douces, qui remplissent son cœur, se répandent sur ce qui l'environne. Bonne épouse, meilleure mère, excellente amie, elle est chérie autant qu'elle aime. On désireroit seulement qu'elle passât moins de temps à l'église, mais elle est

si affable au retour, que le reproche expire sur les lèvres.

Elle élève sa fille, non dans ses principes, elle n'en a pas, mais dans sa croyance. La jeune personne aime sa mère, et elle se soumet, pour elle, à des privations, à un genre de vie qui lui paroissent pénibles, et peut-être un peu ridicules. L'amour se fait entendre enfin. Les pratiques religieuses deviennent excessivement fatiguantes; la nature parle plus haut que les tables de Moïse. Le papa approuve l'inclination de sa fille; elle échappe à sa mère, qui se console en pensant que les plaisirs frivoles du monde ne rempliront pas son cœur, et que tôt ou tard ses yeux se tourneront vers l'éternité... Ainsi soit-il.

La femme mondaine ne paroît à l'église que pour satisfaire sa curiosité, ou quelquefois une sensation pus vive. Un *Te Deum*, un mariage, un prédicateur à la mode, peuvent l'attirer. Elle entre, parée de tout ce que l'art a pu ajouter à la nature. Elle traverse le temple d'un air de triomphe; il lui semble qu'on n'y doit plus reconnoître d'autre divinité qu'elle. Ses beaux yeux errent de tous les côtés, et cherchent partout des cœurs à soumettre. L'amant du jour paroît; on le salue d'un air gracieux; mais on veut voir si on ne découvrira pas l'amant du lendemain. On est complétement étrangère à ce qui se fait à l'autel, à ce qui se dit dans la chaire.

On sort, parce que tout le monde se retire ; on a fortement scandalisé la bonne dévote ; mais elle a prié pour la femme mondaine, après avoir réprimé quelques petits mouvemens de colère, et avoir répété plusieurs fois : *il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

CHAPITRE II.

Les Spectacles.

Les spectacles sont la plus grande affaire des habitans de Paris. Il en est qui sacrifient leurs intérêts les plus directs à ce genre d'amusement. Le cri des anciens Romains: *Des spectacles et du pain*, est aussi celui des Parisiens.

Chaque théâtre a ses habitués, et les pièces qu'on y joue, les acteurs qui les représentent sont incontestablement les meilleurs de l'Europe. Pour certaines gens, Jocrisse est fort au-dessus du Misanthrope, et Brunet très-supérieur à Talma. On vous débite ces choses-là avec un ton de persuasion qui feroit mourir de rire, s'il n'excitoit une sorte de pitié.

Les gens du peuple se sont exclusivement emparés des théâtres du boulevard. On leur présente tous les jours, sous des noms et des habits différens, un tyran, un niais, une princesse innocente et persécutée, un enfant qu'on s'arrache et qu'on craint à chaque instant de voir écarteler, le tout accompagné d'une musique pillée partout et de ballets insignifians. C'est pour aller voir cela que l'ouvrier perd le quart de sa journée, qu'il en dépense un autre quart; sa femme et ses enfans s'arrangent du reste comme ils le peuvent.

Des dames, qui n'avoient pas de chemises il y a dix ans; des hommes, qui, du derrière d'un carrosse ont passé dedans, vont faire là leur éducation, et leur présence donne beaucoup de relief au théâtre qu'ils veulent bien en honorer. Quelques personnes instruites y paroissent de loin en loin, comme un soleil pur dans les jours nébuleux de l'automne. Elles courent se décrasser le lendemain chez Corneille, Racine et Voltaire.

Le premier théâtre de Paris est celui qu'on nomme *Académie royale de musique*, quoique les acteurs qui l'exploitent ne soient pas plus *académiciens* que leurs confrères des autres spectacles. Aussi le public, qui aime à faire justice de tous les abus, s'obstine à nommer tout simplement celui-ci : *l'Opéra*.

Louis XIV, qui avoit sur toutes choses des idées grandes ou extraordinaires, décida qu'un gentilhomme pourroit être membre de son *Académie de musique*, sans déroger. Ainsi il fut convenu, à la cour seulement, qu'il y avoit de la noblesse à réciter les vers de Quinault, et que ceux qui débitoient les belles scènes de Molière étoient nécessairement des *vilains*, et de plus des excommuniés.

L'Opéra est essentiellement le spectacle des étrangers, parce que tout y parle aux yeux et aux sens, et qu'il est inutile d'entendre ce qu'on

y dit. Voilà sans doute pourquoi les mamans, qui sont très-prudentes à Paris, ne balancent point à mener là, le soir, de petites filles qui ont été en conférence, le matin, avec un vicaire de leur paroisse. Cependant, malgré la difficulté d'entendre, trente vers de Quinault se gravent plus aisément dans leur mémoire que deux lignes de la prose de monsieur l'archevêque. Mais aussi une pause de madame Gardel les ramène nécessairement au chapitre de l'incarnation; ainsi on trouve des compensations partout.

L'opéra comique a ses partisans, quoiqu'il soit singulièrement déchu. Grétry et Daleyrac sont morts. Elleviou, Gavaudan, mesdames St.-Aubin, Dugazon et Gonthier sont retirés de la scène. Aussi les acteurs qui chantent encore, mais qui *disent* foiblement, ne se soucient pas de pièces *écrites*. Ils aiment les canevas *à imbroglio*, des situations qui favorisent la médiocrité. Le public siffle tout cela; mais qu'importe? des niaiseries, ou plus d'*ariettes*. Il faut que l'amateur opte, et il veut des *ariettes*, n'importe à quel prix. Il applaudira bientôt ce qu'il siffle aujourd'hui.

Le théâtre français a perdu beaucoup de son ancien lustre. Il est cependant encore le premier de l'Europe. Ce spectacle est celui de tous les vieux amis de la littérature, et des jeunes gens qui veulent se former le goût. Les imbé-

elles y vont comme ailleurs; mais c'est par ton. Ils veulent persuader qu'ils entendent Corneille et Molière, et comme les imbéciles forment partout la grande majorité, c'est sur l'orgueil de l'ineptie que sont fondées les recettes du théâtre français.

Parlerai-je du solitaire et triste Odéon? Un homme d'un mérite très-distingué espère faire contracter aux habitans du faubourg St.-Germain l'habitude de prendre leurs billets... au bureau. *Amen.*

Rappellerai-je ce qu'étoit, à sa naissance, le gai, le malin Vaudeville? Cet enfant promettoit; il a vieilli trop tôt.

Que dire des fantasmagories, des escamoteurs, qui prennent le titre de physiciens, des ombres chinoises, des marionnettes, des théâtres sous toile, des tréteaux en plein vent, des chiens qui dansent, des chanteuses qu'accompagne un orgue de Barbarie, des aveugles qui font crier un détestable violon, et que vous payez bien vite, pour qu'ils aillent plus vite écorcher les oreilles du voisin? Que dire de tout cela? répéter et appliquer aux Parisiens le cri des Romains : *Des spectacles et du pain.*

Il est aisé de critiquer; il faut savoir louer ce qui mérite de l'être. Arrêtons-nous au *Panorama.* C'est-là que le spectateur est placé au centre d'une vaste cité, devenue célèbre par les

dévastateurs de la terre ; c'est-là que l'illusion est complète, et qu'à chaque seconde les objets paroissent plus vrais ; c'est-là que le voyageur retrouve l'auberge qu'il a habitée, la maison de son ami, le moindre point où il s'est arrêté ; c'est-là, que fidèle imitateur de la nature, le peintre semble avoir épié le moment où elle se pare de ses plus belles couleurs. Rendons hommages à M. Prévost, inventeur d'un nouveau genre qui sortit parfait de ses mains.

J'ai dîné aujourd'hui chez le restaurateur. Rien de plus ennuyant pour moi que de dîner seul. Mais les dîners en ville et leur somptuosité, sont un poison lent auquel je veux échapper. En quittant la table, j'ai été me promener aux Tuileries, dans les allées qui bordent la terrasse du côté de la rivière ; ce n'est que là qu'on peut marcher librement à six heures du soir. A quelques pas de moi étoit un homme qui répétoit, avec un soin tout particulier, un *trait*, une *roulade*, une *gargouillade*..... Je ne sais pas trop comment cela s'appelle. Malheureusement pour moi, il a tourné la tête, et il m'a abordé avec empressement. Cela ne doit pas étonner : on tient beaucoup ici aux amis de vingt-quatre heures, et nous avons passé une journée ensemble au château de campagne de mon banquier. Il est bon que vous sachiez que tout banquier doit avoir un palais à la ville et un château à la

campagne. Ceux qui lui confient leurs fonds ne s'en trouvent pas mieux ; mais qu'importe ?

« Comment, mon cher ami, vous êtes encore « à Paris, et je ne vous ai pas vu depuis huit « jours! » J'allois répondre d'une manière obligeante ; il ne m'en a pas donné le temps. « Avez-« vous vu ce qu'il y a de remarquable à Paris? « — Mais.... à peu près, monsieur..... — Nos « cercles brillans? — Et assez tristes. — Les bi-« bliothéques publiques? — Sans exception, et « je suis sorti enchanté des richesses qu'elles « renferment, et de l'ordre qui y règne. — Les « monumens ? — J'ai même été chercher le « portail St.-Gervais dans son coin. — Les « spectacles? — J'ai vu les Français, l'Opéra, « le Vaudeville, le.... — Ta, ta, ta! Et l'opéra « *Buffa*, monsieur, l'opéra *Buffa*, le spectacle « par excellence, celui qui ravit, enchante, « entraîne tout Paris, vous ne l'avez pas vu, « puisque vous ne le placez pas avant tous les « autres. — Je ne sais pas l'italien. — Ni nous « non plus, monsieur ; mais nous courons à « l'opéra *Buffa* ; nous y avons notre loge à l'an-« née. Un homme qui a de l'aisance ne peut se « passer d'y avoir une loge, et de paroître s'y « amuser beaucoup, à peine de passer pour « avoir l'oreille béotienne. Je veux que vous « puissiez dire en province ce que c'est que « l'opéra *Buffa*. Je vais vous y conduire. — J'y « consens. »

Nous arrivons à l'opéra *Buffa*; nous nous plaçons : l'assemblée est nombreuse. « Je remarque, monsieur, beaucoup de personnes, « très-décemment mises, mais qui ne me paroissent pas dans une situation à louer des « loges à l'année. — Oh, monsieur, une de nos « jouissances est d'envoyer notre loge à des « amis avides de musique italienne, et qui « ne peuvent payer ce plaisir-là, qui est vraiment impayable. — Il me semble, monsieur, « que la plupart des loges sont aujourd'hui « données aux amis. — J'en conviens, et je « m'en étonne, car la pièce qu'on va jouer est « admirable. Au reste, il résulte un grand « bien de notre complaisance : le goût de « l'italien se répand dans toutes les classes. « Nos jeunes demoiselles ne chantent plus que « de l'italien; beaucoup d'entre elles s'essaient « à le parler. A la vérité, les gens du pays « n'entendent pas un mot de ce qu'elles disent ni de ce qu'elles chantent; mais l'émulation existe, et c'est beaucoup. Et puis, « comptez-vous pour rien la satisfaction d'écorcher une langue étrangère devant quelqu'un qui ne la sait pas? On écoute la jeune « demoiselle; on l'admire comme faisoit ce « paysan de son curé en chaire : ce sermon est « si beau que je n'y comprends rien. — Ni la « jeune demoiselle non plus, peut-être? —

« Cela se peut ; mais elle profitera, et en « attendant, elle chante de l'italien..... — « Comme nos sœurs grises chantent du latin. « —C'est cela, c'est cela précisément. J'admire « votre pénétration, et je suis sûr, qu'à l'aide « de quelques explications, je vous ferai suivre « l'action qu'on va représenter. — Et vous dites « ne pas savoir l'italien ! — Oh, j'en sais quel- « ques mots ; d'ailleurs j'ai la traduction de la « pièce dans ma poche. Tenez, voyez-vous les « deux textes en regard? Vous jugez qu'on a « toujours l'air de lire l'italien ; mais on a un « œil sur le texte français. — Voilà donc pour- « quoi tous ceux qui tiennent une brochure « paroissent loucher. — Vous y êtes, vous y « êtes. Tout le monde ici doit savoir l'italien, « ou paroître le savoir. On semble avoir oublié « le français à la porte. — Aussi je remarque « que personne ne parle. — Ou si bas, si bas, « que les plus proches voisins puissent supposer « qu'on s'exprime dans la langue chérie. — « J'avois cru la langue de Racine très-supérieure « à un idiome formé des débris du latin et de « la langue romance. — Plus bas, plus bas, je « vous en supplie ; vous me feriez passer pour « un profane. Racine, monsieur, a tiré le meil- « leur parti possible d'une langue barbare. « Mais l'italien ! il n'y a que des voyelles dans « cette langue-là ; les consonnes en sont ban-

« nies. Oh, les voyelles, monsieur, les voyelles! « vous ne soupçonnez pas le charme des voyelles. « Vous allez en juger. — C'est une manie que « cela. — C'est ce que prétendent ceux qui ne « sont au courant de rien. — Mais il faut à Paris « être homme à la mode, d'abord. — Vous y êtes, « vous y êtes. Le maître d'orchestre se place. Je « vous en prie, ayez l'air enchanté. Applaudissez « donc. — Avant qu'on ait commencé? — Hé, « sans doute. Il en est de l'italien comme de « la foi : avec ces deux choses-là on transporte « les montagnes. »

L'ouverture commence. J'avoue que je suis étonné de l'accord parfait, de la justesse, du goût, du brillant qui règnent dans l'exécution. Hé, je commence à prendre une certaine opinion de la musique italienne. Voyons les acteurs.

« Hé, mon Dieu, monsieur, qu'est-ce donc « que cette monotone et fatigante répétition des « mêmes notes? — C'est du récitatif, monsieur. « — Ne pourroit-on pas le supprimer? — Non, « monsieur, c'est le dialogue de la pièce. — « Ne pourroit-on pas le parler? — Non, mon- « sieur, les chanteurs italiens chantent, et ne « parlent jamais. — Ce dialogue est insoute- « nable. — En Italie, on ne l'écoute pas. — « C'est bien la peine de le faire! « Prêtez-moi votre brochure.... Mais ce poë- « me est détestable. — En Italie, on n'écoute

« pas le poëme.— Cette actrice me paroît avoir « un bien médiocre talent. — C'est la *quarta-* « *dona*, et en Italie, on n'écoute pas la *quarta-* « *dona*. — Et que diable y écoute-t-on? — Les « loges y sont profondes. On y cause, on y joue, « et on ne se montre sur le devant, que lors- « qu'on entend la ritournelle de la *prima-dona*, « ou du *soprano* en faveur. Les Italiens sont « plus heureux que moi, qui suis condamné à « tout entendre. Pourqoi cette salle n'est-elle « pas construite à l'italienne?

« M. de Surville, disoit un homme de la loge « à droite, me tourmentoit depuis un mois pour « que je vinsse ici. J'ai cédé à ses instances; mais « je n'y serai pas repris. Oh, le *miserabile!* me « dit mon *Cicéro*, peut-il *parlater* ainsi! Ne pas « sentir la faveur spéciale que lui a faite M. de « Surville! Il sembleroit que M. de Surville « ne sache que faire de sa loge.

« Madame la comtesse aura beau dire, s'écrie « une jeune femme de la loge à gauche; elle ne « me persuadera jamais que ce soit-là un spec- « tacle. Vive, vive l'Opéra Comique! Oh, quelle « *abominazione!* crie mon *Cicero*. Faites donc « goûter, par anticipation, à ces gens-là les « plaisirs *del cielo!* » La dame entendit l'excla- mation, et partit d'un éclat de rire. Mon *Cicero* entra dans une véritable fureur; il se contint cependant par ménagement pour le beau sexe.

Mais comment ne se seroit-il pas courroucé? Cet éclat de rire lui a fait perdre un *bémol* délicieux qu'il attendoit depuis quinze mesures.

J'étois entièrement de l'avis de la dame et du monsieur. Mais je ne disois mot, de peur de blesser mon ami à l'endroit sensible. Cependant l'ennui me gagnoit peu à peu. Je le combattois, mais en vain. J'avois une réplétion de voyelles et de musique!...

« Pour Dieu, monsieur, ne bâillez pas dans le « temple d'Euterpe. Quelle opinion auroit-on « de moi, si on voyoit bâiller dans ma loge?..... « Tenez, voilà un ouvrage composé par un « homme que je protége. Il est du même *format* « que la pièce qu'on représente; le publio s'y « trompera. Prenez, lisez; c'est ce qu'un sourd « peut faire de mieux.

« —Vous protégez cet homme, et sa brochure « n'est pas coupée! — Oh, un de mes amis m'a « dit que cet auteur a du mérite; il est inutile « que je lise son ouvrage. Coupez-le; cela vous « fera passer un moment. »

Essai sur la musique. Encore de la musique! J'aimerois autant un traité d'algèbre: je n'entends pas plus à l'un qu'à l'autre. Dès la quatrième page, je m'endors profondément. Mon homme me pousse avec force. « Sortons, mon- « sieur; feignez d'être indisposé. Je n'ai que « ce moyen-là de sauver ma réputation. »

« Soyez donc indisposé.... plus que cela; que « j'aie l'air de ne sacrifier qu'à l'humanité souf- « frante le *finale* admirable qui va commencer. « — Oh, monsieur, que je suis aise d'être de- « hors! — Gardez-vous bien de le dire.... Des « sels, mesdames, des sels, de l'éther, des « gouttes.... » Les ouvreuses se rassemblent autour de nous. Toutes me présentent un flacon; toutes vantent leur remède et sollicitent la préférence. Le chirurgien de service accourt; il veut absolument me saigner.... J'ai appris dans les rues à recevoir et à donner des coups de coude. J'en allonge à droite et à gauche, par devant, par derrière. On crie que j'ai le transport au cerveau; mais on se range; je m'enfuis; je rentre chez moi; je ferme ma porte à double tour.

CHAPITRE III.

Le Voyageur.

Je n'aime pas les dîners en ville. Cependant, il est des gens si affables qu'il m'est impossible de les refuser. Un homme, qui me témoigna beaucoup d'affection, me promit de me donner quelqu'un dont la conversation m'intéresseroit infailliblement : je me laissai entraîner.

Je trouvai-là une espèce de philosophe qui prétend avoir pénétré en Afrique, sept cents lieues au delà du point où s'est arrêté Le Vaillant. Là, il a trouvé, dit-il, un peuple immense, opulent, civilisé, et dont les annales datent de dix-huit mille ans. Cela ne me parut pas vraisemblable, d'après cent raisons qu'il est inutile de déduire ici. Cependant le sage doute, et ne nie pas légèrement. De ce qu'une chose nous paroît inconcevable, il ne s'ensuit pas qu'elle n'existe point.

Si on disoit à des Lapons, qu'avec certaines marques tracées sur des chiffons pilés, on peut peindre la pensée, lui donner l'existence; causer avec ceux qui ont vécu des milliers d'années avant nous; transmettre nos idées d'une extrémité du globe à l'autre, et les faire passer à la postérité la plus reculée, ces gens-là concevroient-ils l'écriture?

Et si on parvenoit à leur communiquer quelques lumières, concevroient-ils qu'on ait brûlé des fourbes, des charlatans, des physiciens comme sorciers?

Que de grands hommes aient été persécutés pour avoir trouvé les antipodes, et le mouvement de la terre?

Que certains hommes persécuteroient encore, s'ils en avoient la puissance, pour des choses qu'ils n'entendent pas?

Doutons, lorsque mon philosophe m'assure, que dans l'empire qu'il a parcouru, il a trouvé le peuple désabusé de mille préjugés adoptés, il y a huit ou dix mille ans, par les personnes de la condition la plus élevée; que l'artisan, le portefaix sont familiarisés avec les idées du beau et du vrai; qu'ils savent, par exemple :

Que le plus fort agent de la nature, est le feu.

Que nous sommes environnés de feu, en une quantité suffisante pour causer à chaque instant un embrasement universel.

Que le froid n'étant que le sentiment produit en nous par la diminution de la chaleur, l'eau bouillante, très-chaude à l'égard du corps humain, est froide relativement au fer fondu.

Que le froid absolu, les ténèbres, l'opacité, le néant, sont des mots purement négatifs; le froid n'étant qu'une moindre chaleur; les téné-

bres, une moindre lumière ; l'opacité, un composé de corps diaphanes ; le néant, l'absence de toutes choses.

Que sans l'air les corps sonores ne rendroient aucun son.

Que nous nageons dans l'atmosphère, comme les poissons dans l'eau.

Que sans la pression de l'atmosphère, on ne pourroit tirer de l'eau avec une pompe, un enfant ne pourroit téter, un homme ne pourroit humer un œuf frais.

Que l'air coopère tellement aux opérations de nos sens, que sur les montagnes élevées, où il est plus raréfié, les sensations de l'ouïe et de l'odorat sont très-affoiblies.

Que l'eau, ainsi que l'air, est un fluide transparent, qui n'a ni odeur, ni couleur, ni saveur, dont l'état naturel est d'être glace, et qui ne devient liquide que par l'action du soleil ou du feu central.

Que l'eau est, ainsi que l'air, l'aliment de tous les végétaux, et que la terre n'en est que la matrice.

Que l'eau contient de la terre, du feu et de l'air ; que la terre contient de l'air, de l'eau et du feu ; que le feu contient de la terre, de l'air et de l'eau ; que de leurs combinaisons différentes résultent des pierres, du bois, de la chair, des os, des fruits, et qu'ainsi la division des

démens, admise en Europe, peut n'être qu'une chimère.

Que la cause de la diminution des eaux est leur *soldification* (1).

Que la corruption, la pourriture ne peuvent produire aucun être vivant.

Qu'elles n'engendrent pas plus les insectes et la vermine, qu'une charogne n'engendre des corbeaux.

Que la terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, chaque point du globe parcourt en une heure un espace de trois cent cinquante lieues

Que la vitesse du boulet de canon, qui parcourt six cents pieds dans une seconde, est moindre de plus de moitié que celle du mouvement diurnal de la terre, et que ce boulet, qui parcourroit 3,456 lieues dans un jour, seroit environ 25 ans à arriver au soleil.

Que toutes ces vitesses n'ont rien de comparable à celle de la lumière, qui parcourt 66,000 lieues en une seconde, et nous arrive du soleil en sept à huit minutes (2).

Qu'un des plus étonnans phénomènes de la lumière, c'est qu'elle se réfléchit de dessus les corps, sans toucher à leur surface (3).

(1) L'eau se solidifie en passant dans les végétaux, dans les animaux qu'elle nourrit, et dont elle devient partie intégrante. *Morel de Vindé.*

(2) Huygens.

(3) Newton.

Que l'oreille a 10,000 fois plus de finesse pour distinguer les sons, que la vue n'en a pour discerner les couleurs et les objets.

Que... « Ah, monsieur, vous allez me faire « un cours de physique complet. Il est incon- « cevable qu'un menuisier, un cordonnier sa- « chent toutes ces choses-là. — Je vais vous « étonner bien davantage. Dans ce pays-là un « enfant de dix ans, qui joue avec son micros- « cope, découvre des animaux vingt-sept mil- « lions de fois plus petits que les plus petits « animaux sensibles à la vue (1).

« Il sait qu'il n'y a que certaines parties du « corps qui puissent nous procurer des plaisirs, « et que toutes, à l'exception des ongles et des « cheveux, font éprouver de la douleur.

« Il a remarqué qu'une balle, poussée con- « tre une autre, lui communique le mouve- « ment qu'elle perd par la résistance qu'elle « éprouve.

« Qu'une balle d'ivoire, ou de toute autre « matière élastique, qui tombe sur une en- « clume, s'aplatit, ainsi que le plan sur le- « quel elle tombe, et qu'en se séparant, par « l'effet de l'élasticité réciproque des deux « corps, chacun d'eux reprend aussitôt sa forme « première.

« Qu'une cloche s'allonge alternativement à

(1) Linnée.

« l'endroit frappé par le battant, et se rétablit « aussitôt dans son premier état.

« Que les hommes ont comme les femmes vingt-« quatre côtes, quoiqu'il dût leur en manquer « une.

« Que dans les animaux l'agilité diminue « en proportion de leur plus grande force.

« Qu'un fil de soie, de grosseur parfaitement « égale dans toute sa longueur, soutiendroit « un poids immense sans pouvoir se rompre, « puisqu'il n'y auroit aucune raison pour qu'il « cédât à un endroit plutôt qu'à un autre. « C'est ainsi que des nerfs, des fibres résistent « à des efforts prodigieux.

« Qu'une flèche, qu'on décoche d'un arc, « ne se détache de la corde que lorsque celle-ci « est remise dans son état naturel.

« Que six personnes peuvent s'arranger au-« tour d'une table de 720 façons différentes ; « huit, de 5,040 ; neuf, de 362,880 ; et dix de « 3,628,800 manières, sans que la même figure « soit jamais répétée. — Tudieu, monsieur, « quels enfans que vos enfans ! quels hom-« mes que vos tisserands et vos menuisiers! « Et quand ont-ils trouvé le temps de la-« bourer ou d'apprendre un métier ? — Dans « un climat heureux la terre produit d'elle-« même, et on n'use presque pas de vêtemens. « Aussi dans le pays dont je vous parle les « ouvriers ont peu à faire, et ils sont rangés

« dans la classe où nous mettons ici les ama-
« teurs de musique et de peinture. — A la
« bonne heure. Mais comme il faut qu'ici le
« très-grand nombre travaille pour vivre, je
« ne vous conseille pas de publier la relation
« de votre voyage, qui ne serviroit qu'à jeter
« les uns dans le découragement, et à augmen-
« ter la paresse des autres. Permettez-moi
« maintenant de vous proposer quelques dou-
« tes sur les habitans de votre pays, réel ou
« imaginaire. Avez-vous réfléchi que pour qu'ils
« sachent tant de choses il faut qu'ils soient
« mathématiciens, physiciens, astronomes,
« anatomistes, observateurs surtout, et que la
« durée de la vie suffit à peine à de semblables
« études? — Et vous, monsieur, pensez-vous
« à la perte énorme de temps que fait ici
« l'homme studieux? Le sommeil, les besoins
« physiques, la conversation, l'amour, l'am-
« bition, l'avarice, absorbent les quatre cin-
« quièmes de son existence. — C'est-à-dire,
« que ces gens de là-bas ne dorment, ne man-
« gent, ni ne causent; qu'ils ne sont pas
« amoureux, qu'ils ne prétendent à rien, et
« qu'ils ne font aucun cas de l'or? — Ils ai-
« ment avec passion; mais la beauté ayant
« aussi le goût de l'étude, chaque enfant de-
« vient le disciple de celle que dès ses premières
« années il adopte pour sa petite femme; ils

« croissent, ils s'instruisent ensemble ; ils s'é-
« pousent enfin sans qu'il soit question de dot,
« parce qu'on prie l'ami à qui on a fait une
« paire de bottines, de faire en échange une
« tunique ou un schall. — Et, sans doute, on
« ne connoît pas d'époux infidèles dans ce
« pays privilégié? — C'est de quoi je ne peux
« vous répondre. Mais ici j'ai remarqué en gé-
« néral que le penchant à la galanterie vient
« de l'imagination exaltée par l'oisiveté. En-
« fin, pour répondre à toutes vos questions,
« je vous dirai que le travail n'est pas néces-
« saire où on trouve tout sous la main ; qu'il
« est au contraire le délassement de l'étude,
« dont les jouissances intimes ne permettent
« pas aux passions violentes de se développer.

« J'ajouterai que dans ce bon pays-là on ne
« connoît pas le luxe, parce qu'il ne peut s'é-
« lever de fortunes colossales où chacun est
« dans l'abondance de toutes choses, et que les
« grandes fortunes, qui vous éblouissent ici,
« ne peuvent se faire qu'aux dépens du foible,
« que le fort condamne à l'indigence. Cepen-
« dant, comme un faquin ne doit pas jouir
« des égards dus à un homme de mérite ; qu'une
« femme ignorante, jouissant et abusant de sa
« personne, ne doit pas être confondue avec
« l'épouse éclairée, tendre et bonne mère ;
« qu'on est bien aise partout, même au milieu

« de la confusion des rangs, de savoir à qui « on parle; chacun porte, dans ce pays-là, « un signe qui indique sa profession honorable « ou ignoble. — Ah, monsieur, qu'on feroit « bien de suivre cet exemple à Paris ! Le mar- « chand n'y seroit pas pris pour le banquier; le « banquier pour le gentilhomme opulent; le « gentilhomme pour le grand seigneur; la « femme de chambre pour sa maîtresse; la cou- « turière pour celle qu'elle habille; la fille « publique pour une excellence. »

Déjà je sentois de la reconnoissance pour l'homme qui m'avoit, en quelque sorte, forcé d'aller dîner chez lui. La conversation étoit attachante, et si on me faisoit des contes, du moins ils étoient amusans et instructifs. Je désirois apprendre encore quelques particularités sur des gens qui préfèrent l'étude au cabaret, au mélodrame, à *Jocrisse*, aux conversations oiseuses, aux jeux de *siam*, du *tonneau* et de *brisque*. Je désirois surtout savoir si ceux qui savent tant de choses, se connoissent un peu eux-mêmes.

Je priai mon philosophe de satisfaire ma curiosité. Enthousiaste, comme tous les voyageurs, toujours pleins d'admiration pour les peuples qu'ils ont visités, il n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit vu ou entendu, ou cru voir et entendre. Il me parla avec un extrême plai-

sir des connoissances métaphysiques, communes dans ce pays-là à l'homme en place et à son subordonné; au propriétaire et à ses journaliers; à la dame de distinction et à sa blanchisseuse.

Mon philosophe va répéter ce qu'il a recueilli sur cette matière, et il se substitue à un habitant de son bon pays.

« Les cinq sens ne sont rigoureusement par-
« lant qu'un seul sens, dont le *toucher* est le
« mobile.

« *La vue, l'ouïe le goût, l'odorat* ne sont
« que des modifications de la sensation géné-
« rale du *toucher*, parce que nous ne pouvons
« éprouver de sensations que par les objets exté-
« rieurs, et que ces objets *touchent* nécessaire-
« ment quelque partie de notre individu, soit
« directement, soit par l'entremise de quelque
« fluide intermédiaire.

« Ce qu'on appelle notre intelligence, n'est
« que la manière dont nos organes sont frappés
« par les objets extérieurs. Des organes déliés,
« sensibles à toutes les impressions, font un
« homme d'esprit. Un sot a des organes épais
« et lourds. L'enfant n'acquiert de percep-
« tions qu'à mesure que ses organes se déve-
« loppent; le vieillard les perd à mesure que
« ses organes s'affoiblissent : donc nous ne som-
« mes rien que par nos organes, et l'intelli-
« gence n'est qu'un *toucher* abstrait.

« Rien ne parvient à ce qu'on désigne par « le mot *âme*, qu'au moyen de l'intervention « des sens.

« Rien aussi ne parvenant à l'âme, sans être « altéré par l'entremise des sens, nous ne pou- « vons, toujours incertains, juger de rien « qu'avec une extrême circonspection.

« En effet, si tous les sentimens viennent « de l'âme, c'est par les organes que passent « tous les objets qui les excitent, et il n'y a « point de relation entre les opérations des « sens. Ils ne peuvent se prêter aucun secours. « L'un d'eux ne peut s'apercevoir des erreurs « de l'autre. Souvent même, ils se contrarient : « la peinture, par exemple, qui est plate au « *toucher*, présente des reliefs à la *vue*. L'âme « est trompée par les sens, lorsqu'elle juge « ronde une tour carrée, vue d'une certaine « distance; lorsqu'elle nie l'existence d'une « chose qui, par son extrême petitesse, échappe « à la vue; lorsque deux rangs d'arbres paral- « lèles et de même hauteur, semblent se réu- « nir à l'extrémité d'une avenue et que la « lune paroît assise sur leur cime.

« Les sens, à leur tour, sont trompés par l'âme « d'où naissent les passions. Ainsi l'amour « trouve, dans l'objet qui l'attache, des agré- « mens qui n'existent pas pour d'autres yeux; « la haine crée dans un autre objet une lai-

« deur, une difformité imaginaires ; la jalousie « prodig e à une rivale mille défauts, qui se « multip ient dans la proportion des avantages « qu'obtient cette rivale. Enfin, la disposition « triste ou gaie de l'âme, pare ou enlaidit tous « les objets, qui pourtant n'ont pas changé.

« Les premiers mouvemens des passions sont « dans la nature ; elles sont toutes bonnes par « leur essence; mais l'action des sens sur l'âme, « et de l'âme sur les sens, produit l'abus.

« Qu'est-ce que l'âme, qui n'est rien que « par les organes, et qui est souvent trompée « par eux ?

« D'après l'action, et la réaction continuelles « des sens sur l'âme, et de l'âme sur les sens, qui « semblent concourir à un même résultat, et « qui se trompent mutuellement, bien des gens « ne savent pas comment l'âme, qui est *incon-* « *testablement* un pur esprit, peut agir sur la « matière, et la matière sur un esprit. Il en est « qui demandent comment la matière organi- « sée peut concevoir l'existence de quelque « chose qui ne soit pas matière. Ceux qui ne « conçoivent pas que cela puisse être, ont le « bon esprit de se taire.

« Rien ne vient de rien. Toute naissance n'est « donc qu'une nouvelle modification de la ma- « tière, qui sort d'un état insensible, après avoir « péri en apparence : il ne naît rien qui n'ait « déjà existé, sous une forme quelconque.

« Les sensations ne sont pas dans les objets « qui les occasionnent ; mais en nous. L'har- « monie n'est pas dans le *piano*, mais dans « l'ouïe. L'amour n'est pas dans l'objet qui « l'inspire, puisqu'il peut y être indifférent.

« Les objets de plaisir et de douleur sont « toujours les mêmes, et ne prennent l'un ou « l'autre caractère que selon les diverses ma- « nières de voir et de sentir, et des aspects « différens sous lesquels ils se présentent. La « mort, considérée par un être, comme le plus « grand des maux, est un bien aux yeux de « celui qui se la donne.

« L'homme ne peut que modifier. Il ne sau- « roit rien créer, parce qu'il est subordonné à « la nature qui crée ; que ses idées ne peuvent « s'étendre au delà du cercle que lui a tracé « la nature ; que hors de ce cercle, rien n'existe « pour lui.

« Le temps n'est ni un corps, ni une subs- « tance, mais la suite des choses que nous « concevons. Si rien n'existoit, il n'y auroit « pas de temps.

« On ne connoît rien du mouvement, que « l'espace parcouru, et le temps employé à « le parcourir.

« Les causes du mouvement et toutes les cau- « ses nous seront toujours inconnues. Ce que « nous appelons cause est le premier effet qui

« nous frappe. Nous ne sommes sensibles qu'aux « effets, qui seuls peuvent agir sur nos sens. Nos « sens n'ont nulle analogie avec les causes.

« Le plus grand phénomène de la nature est « le mouvement, sans lequel l'univers seroit « engourdi et plongé dans une espèce de léthar « gie éternelle.

« On apprend à voir et à entendre par le « *toucher* et l'habitude. Mais il est très-difficile « d'apprendre à bien voir et à bien entendre.

« En effet, les couleurs ne sont pas dans « les objets. Rien, dans la nature, n'est coloré « que les rayons du soleil. Ces rayons pénètrent « tous les corps, qui les réfléchissent d'après « leur contexture, la qualité de leurs pores, « et le lieu d'où ils sont fixés par l'organe de « la vue. Ce qui, vu de près, nous paroît d'un « vert foncé, est d'un bleu-clair dans l'éloigne- « ment, parce qu'alors l'action de la lumière « est moindre pour nous, et lorsque le soleil se « retire, les couleurs disparoissent avec lui. Par « conséquent le ciel n'est pas bleu, la neige « n'est pas blanche, l'encre n'est pas noire.

« Sans être savant, chacun raisonne assez « pour sentir que ce n'est qu'à l'aide d'un « système qu'on peut deviner quelque chose « de la marche de la nature; qu'un système, « lié dans ses parties, doit être pour nous la « vérité, puisque nous ne pouvons aller au

« delà; que ce système peut seul nous donner « quelqu'idée des mondes, de la manière dont « ils se meuvent, dont ils se soutiennent dans « l'espace sans point d'appui, et comment ils « suivent une route régulière, au lieu de se « précipiter les uns sur les autres. Nous avons « tous une notion superficielle, mais suffisante, « de la théorie de *Newton*.

« Quelques sensibles que soient, dans les opé- « rations de l'art, les effets de l'action sur la « matière, nous ne les confondons point avec « les grands ressorts employés par la nature, « que nous ne pouvons que soupçonner. Nous « ne connoissons rien de plus probable que l'at- « traction; et si nous réfléchissons sur l'imper- « fection des instrumens à l'aide desquels nous « établissons nos conjectures, et sur les bornes « de notre intelligence, nous nous étonnerons « plutôt de ce que nous avons découvert, que « de ce qui nous reste caché. »

Je fus assez étonné qu'on connût *Newton* dans le pays dont me parloit mon philosophe. « Le « mot *Newton*, me répondit-il, étant, pour le « genre humain, le synonyme du mot *vérité*, « il doit être connu partout.

« Mais, disois-je encore, dans un pays où tout « le monde est si savant, les académiciens doi- « vent être innombrables. — Il n'y a pas là « d'académiciens. Si tous les hommes étoient ici « précisément de la même taille, nous n'au-

« rions ni géans ni nains. Si toutes les femmes « avoient la même physionomie, nous n'aurions « pas l'idée de la beauté et de la laideur. Il « ne peut y avoir de distinction où il n'y a rien « à comparer. C'est à l'ignorance et à la sottise « que l'homme de génie doit ici sa réputation. « — Il est fâcheux qu'il faille deux cent mille « sots pour faire distinguer un homme de mé- « rite. Mais s'il n'y a pas là d'académies, il ne « doit pas y avoir d'*Almanach des muses*, ni « de *Mercure de France*, espèces de petits ma- « gasins où chacun se présente, et desquels on « extrait parfois un académicien; par consé- « quent, pas de journalistes qui sachent tout, « à ce qu'ils pensent, qui parlent de tout, qui « jugent de tout; pas de public qui les croie « sur parole; pas d'émulation, de tracasse- « ries entre les gens de lettres; pas de cote- « ries, de petites persécutions; rien qui réveille, « qui occupe les oisifs. La vie doit être là d'une « fatiguante uniformité. — Entendons-nous. « Si ce peuple-là ne connoît pas les abus de la « littérature, il n'est pas étranger à la chose. »

On étoit au dessert, et je crus m'apercevoir qu'on étouffoit autour de moi des éclats de rire, dont je ne démêlois pas la cause. Je cherchois à lire dans tous les yeux, et on cessa de se contraindre. Je crus d'abord qu'on se moquoit de moi, et je commençois à avoir de l'humeur,

lorsque j'aperçus sous la serviette de mon philosophe, un assez gros manuscrit, dans lequel il avoit probablement lu, à la dérobée, les belles choses qu'il venoit de me débiter. « Mesdames, « m'écriai-je, vous avez tort de vous railler de « monsieur. Il n'est pas obligé de savoir son « ouvrage par cœur. » On rit plus fort que jamais. Je plaignis mon philosophe et je me tus.

Cet accès de rire se calma à la fin, et mon voyageur reprit la parole.

« Vous voulez savoir, me dit-il, quelle est « la littérature du peuple chez qui j'ai voyagé : « je vais vous satisfaire.

« La culture des lettres est considérée là, « en général, comme une occupation futile, « qui détourne les hommes de choses profitables « à eux et au public. On n'accorde d'estime, en « ce pays, qu'aux productions du génie, dont « l'objet est d'une utilité réelle. Aussi la presse « n'y gémit pas sous une multitude d'ouvrages « insignifians. Un jeune homme n'y prend pas « son enthousiasme, sa vanité, sa paresse même « pour du talent. S'il s'abusoit à cet égard, il « n'en seroit pas moins obligé de consulter long- « temps ses forces, avant que de se présenter dans « la carrière. On exige d'abord de lui qu'il choi- « sisse une profession; qu'il l'étudie exclusive- « ment; qu'il en sache tout ce que ses facultés « morales lui permettent d'en apprendre : il « est libre ensuite de faire des vers, s'il le veut.

« En conséquence, la littérature n'est point « là un état. On est jurisconsulte, ingénieur, « artisan, médecin, moissonneur, architecte, « et on se délasse en jetant ses idées sur le pa- « pier, comme une mère de famille trace ici « un dessin à broder, sans être peintre; comme « un homme de mérite parle un instant *pom-* « *pons*, sans être marchande de modes.

« Il résulte de là, que le public n'est jamais « fatigué des ridicules prétentions de certains « auteurs; que l'homme de lettres n'est dans « la dépendance de personne, parce qu'on le « considère en raison de sa profession, de la « manière dont il l'exerce, et non de ses vers; « qu'il n'a pas besoin d'être protégé; qu'il n'est « pas obligé d'être le complaisant de son pro- « tecteur, parce qu'il a des moyens d'existence « honnêtes et assurés.

« Je vous parle de poésie, pour me faire « mieux entendre, car ici le mot *auteur* signifie « généralement poëte. Faute d'imagination, « nous mettons en vers toute idée commune ou « rebattue, qui ne peut passer qu'à la faveur « de la rime et de la mesure. Un ouvrage neuf, « fortement pensé, et il faut penser avant d'é- « crire, doit être écrit en prose. *La Rochefou-* « *cault*, *Montesquieu*, *Buffon*, *Jean-Jacques* « n'ont pas écrit en vers. Dans le pays dont je « vous parle, on recherche les ouvrages qui

« satisfont l'esprit, le cœur, la raison, et on y « fait peu de cas des écrivains qui croient ren- « dre leurs idées plus brillantes en perdant « beaucoup de temps à trouver et à accoupler « des rimes, qui, très-souvent, altèrent, ou « détruisent le naturel, la justesse, le sens, et « la vérité. L'inversion, qui fait en partie le « mérite de la poésie, semble à ces gens-là « aussi éloignée de la véritable construction, « qu'un bâtiment dont les caves seroient sous « le toit, et le grenier dans les fondations.

« Ils regardent la rime comme un jeu sédui- « sant, un abus de l'esprit; le vers, comme « une parure de la pensée, et non un moyen « de mieux dire, puisqu'il n'offre jamais le lan- « gage de la nature. Ils prétendent que le ver- « nis éclatant de la rime fait passer le mauvais, « peut affoiblir le bon, et ne laisse souvent « dans la mémoire que des mots. Ils se plaignent « de la surabondance d'épithètes oiseuses, qui « embarrassent la pensée et ne sont que de l'af- « fectation et de l'enflure. Un poëte veut-il « parler du haut d'un rocher? il ne manquera « pas d'écrire :

« De ce roc orgueilleux, l'inébranlable cime.....

« Il est monté sur des échasses, et n'en mar- « che pas mieux.

« Pour lire la prose, disent-ils, il ne faut « que du sentiment. Pour se plaire à la lecture

« des vers, il faut de l'habitude : donc la poésie « n'est pas naturelle.

« Ils trouvent que le mérite de la prose est « dans le fond des choses, et le mérite des vers « dans l'harmonie; qu'ainsi, il faut plus de « pensées et d'esprit dans la prose que dans les « vers, dont le brillant couvre la médiocrité.

« Ils appuient cette opinion en démontrant « que la versification la plus brillante et « la plus exacte est remplie d'équivoques, de « fautes de langue, de construction et de sens. « Ils ont mis en prose quelques vers de leurs « meilleurs poëtes; il n'en est rien resté du tout.

« Alors, ils ont proclamé la poésie un art « purement mécanique dans l'arrangement des « parties. La disposition pénible des mots, pour « arriver à la césure et à la rime, leur paroît une « tâche de manœuvre qui replâtre une masure.

« Quelques jeunes gens, qui croyoient avoir « reçu du ciel ce qu'on appelle ici le feu poéti- « que, le feu divin, s'étoient érigés en défen- « seurs de la rime et de la mesure. Ils ont bientôt « senti qu'il est plus difficile et plus sensé de « nourrir l'esprit de choses que de frapper « l'oreille de sons. Peu de temps après, on a vu « éclore des ouvrages excellens en tout genre, « par la justesse, la netteté, la précision des « pensées, par le *nombre*, et l'énergie du style. »

A mesure que mon philosophe parloit, je

sentois diminuer de l'estime que j'avois conçue pour les habitans du fond de l'Afrique. Quel peuple en effet que celui qui proscrit les vers, ce doux amusement de nos loisirs, soit qu'on en fasse, soit qu'on en lise! Si cette manière de voir se propageoit ici, que deviendroient ces jolies dames, dont toute la réputation est dans l'*Almanach des Muses*? que deviendroient tant de jeunes auteurs, dont tout le mérite consiste à faire marcher deux à deux *flamme* et *âme*, *rose* et *éclose*, *aurore* et *adore*, *pleurs* et *douleurs*; qui n'ont pas d'état, qui n'en veulent pas avoir, et pour qui toutes les portes sont ouvertes, parce qu'ils ont toujours un madrigal en poche? Je me déclarai le partisan zélé de la rime et de la mesure, et je soutins que la poésie est utile à tous, depuis le chiffonnier, qui fournit la matière première jusqu'au relieur, qui la décore de maroquin et de dorure.

« Ma foi, me dit mon philosophe, le maro-
« quin et la dorure pourroit bien être ce qu'il
« y a de mieux dans tout cela. Ne vous passion-
« nez pas, et traitons cette affaire de sang-froid.
« Ouvrons, au hasard, celui qu'on reconnoît
« en France pour le plus pur des poëtes, et
« mettons en prose quelques-uns de ses vers.

« Quelle Jérusalem nouvelle
« Sort du fond des déserts, brillante de clartés,
« Et porte sur son front une marque immortelle!
« Peuples de la terre, chantez!
« Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.

« Voilà sans doute de très-beaux vers. Ils « séduisent, ils entraînent, quand on ne les « examine point. Examinons-les.

« *Quelle nouvelle Jérusalem, brillante de* « *clartés, sort du fond du désert, et porte une* « *marque immortelle sur son front! Chantez,* « *peuples de la terre. Jérusalem renaît plus* « *brillante plus belle.*

« Je n'ai pas changé un mot, et je vous de- « mande si cette prose vaut celle de Massillon « et de Bossuet? Non, sans doute, puisqu'ici « l'expression est toujours vicieuse. Qu'est-ce « que cette *marque immortelle*? Sans la gêne « imposée par la mesure et la rime, Racine « eut écrit : *Et porte sur son front le sceau de* « *son immortalité.* Poursuivons : *Peuples de* « *la terre, chantez.* Chantez! quoi? tous les « peuples ont-ils lieu de se réjouir de la résur- « rection de Jérusalem? Ici, on entonnera un « hymne d'allégresse; là, on chantera d'une « voix plaintive. Finissons. *Jérusalem renaît* « *plus brillante et plus belle.* Plus belle que « qui? Tout comparatif exige un *que*, qui « amène la comparaison. Ici le sens n'est pas « terminé; et Racine eût dit en prose : *Plus* « *brillante et plus belle qu'elle ne le fut ja-* « *mais*, ce qui ne seroit pas de la prose admi- « rable. Racine n'eût pas répété en prose le « mot *brillante* dans cinq demi-lignes; il n'eût

« pas mis au pluriel le mot *clartés*, qui doit « être au singulier. »

Je ne savois trop que répondre, et pour me tirer d'embarras je me rejetai sur les journalistes africains, s'il y en a.

« Il y en a, me dit mon homme; mais ils sont « soumis à un tribunal qui juge leurs critiques, « et qui les condamne à une réparation au- « thentique envers l'auteur qu'ils ont blessé « par les traits de l'envie et de la malignité. « — Ce tribunal-là doit avoir de l'occupation, « ou le métier de journaliste ne doit pas valoir « grand' chose en Afrique. — Aussi n'est-il pas « exercé, comme ici, par des hommes de *génie*. « Les journalistes africains font un journal, « parce qu'ils ne peuvent faire autre chose. « Ainsi la modération qu'on leur impose ne « leur coûte rien. Comment être insolent en- « vers un auteur, quand on se sent incapa- « ble d'écrire quatre pages de son ouvrage? — « Ces journalistes-là se rendent donc justice. « — Très-certainement. — C'est incroyable. « — Et pourquoi? — C'est que je ne peux con- « cevoir un homme sans amour-propre. — Ils « ont celui qu'ils doivent avoir. Mais ils se « gardent bien de confondre un amour-propre « légitime avec la morgue, l'orgueil et l'im- « pertinence. »

Je rêvois à ce que je venois d'entendre, lors-

qu'on passa au salon. Un cercle nombreux se forma autour de moi, et un éclat de rire général me tira de ma rêverie. « Vous êtes *mystifié*, » me dit une jolie petite dame, plus franche ou plus maligne que les autres.

Un *mystificateur* est un homme sans profession, qui fait métier de dîner en ville et d'amuser vingt personnes, qui le connoissent, aux dépens de la vingt et unième, qui ne le connoît pas. Il débite toutes les sottises qui lui passent par la tête, et son talent consiste à conserver un sérieux imperturbable. On vit de cela à Paris, comme d'autre chose.

Je sentis quelque vanité de ce que pour fixer mon attention il avoit fallu parler pendant deux heures de choses raisonnables, et je me retirai plus satisfait de moi, que la compagnie l'avoit été de mon *mystificateur*.

CHAPITRE IV.

Un Dîner chez de bonnes gens.

Et moi aussi j'aime les bonnes gens. Mais ils ont leurs petits défauts, et souvent on les aperçoit trop tard.

Un bon homme, plein de cordialité et de franchise, et à qui j'ai remis, il y a huit jours, une lettre de recommandation, me rencontre au haut de la montagne Ste.-Geneviève. « C'est « aujourd'hui le mardi gras, et vous le ferez « avec nous. Je sais que vous n'aimez ni les « grands dîners, ni les dîners de sept heures. « Nous nous mettons à table à quatre, et vous « ne trouverez que des mets simples offerts par « un bon cœur. Si vous me refusez, vous me « désobligerez beaucoup. »

En effet, comment refuser un homme qui s'explique ainsi, et dont les yeux expriment déjà la peine que lui causera un refus? J'accepte, et la sérénité reparoît sur son front. J'entre chez lui, madame me présente d'un air ouvert ses deux grosses joues; mademoiselle me salue avec un ton affectueux; me voilà déjà à mon aise; on se met à table; on mange, on boit, on ne dit pas un mot pendant le premier service. Madame m'adresse enfin la parole.

« Encore cette aile de poulet, monsieur. — « Non, madame, je vous remercie. » Et l'aile et une cuisse tombent sur mon assiette. « Mon- « sieur, un peu de ces épinards. — Non, ma- « dame, je vous remercie. » Et je suis forcé de laisser aller la cuiller, à peine de me colorer les doigts. « Monsieur laisse tout ce qu'on lui sert. « Louison, vos épinards sont détestables. Où « prenez-vous donc votre crême? » Et madame m'envoie une livre et demie d'une *charlotte* qui a fort bonne mine.

Pendant ce dialogue, monsieur me verse du Bordeaux, du Frontignan, du muscat. Je bois pour ne pas refuser tout le monde; je mange la *charlotte*, pour mettre fin aux importunités de madame, et à peine ai-je avalé le dernier morceau, que je me sens suffoqué.

« La *charlotte* est pesante, monsieur; un « doigt de vin pour la faire couler. » J'éprouve le besoin de délayer; je bois, je bois, et en posant mon verre, je trouve devant moi une ample provision de macarons, de massepains, qui font, dit on, trouver le vin délicieux. On voit que j'en ai jusqu'à la gorge, et on n'a pas de pitie de moi. J'aimerois autant subir la question ordinaire et extraordinaire.

Pour m'achever, on veut me faire chanter au dessert. Je ne peux ni parler, ni souffler. Je me defends; on insiste. On loue en moi un talent

que je n'ai jamais eu. On oppose à ma résistance la complaisance de madame celle-ci, de mademoiselle celle-là, qui ne se font jamais prier. J'invite une de ces dames à acquitter ma dette; la dame commence aussitôt une romance. Elle tient beaucoup à ce genre-là, et elle a cinquante ans. Elle roule des yeux un peu échauffés; elle croit ses accens très-tendres; moi je les trouve très-aigres, tremblotans, et quelquefois faux. « Oh, monsieur, nous ne vous tenons pas quitte. « Vous nous avez procuré le plaisir d'entendre « madame, nous vous en remercions; mais vous « chanterez. » Il y a de quoi se donner au diable.

Je chante aux risques et périls de mes voisines. J'arrive péniblement à la fin de mon dernier couplet, et je me promets bien d'éviter les dîners de bonnes gens.

Vis-à-vis de moi étoit placé un monsieur très-communicatif. Il parloit toujours; il parloit de tout; il déraisonnoit souvent; mais comme il avoit la réputation d'être très-plaisant, on rioit de tout ce qu'il disoit; on rioit même avant qu'il parlât. J'ouvrois les yeux et les oreilles; je cherchois un sens à tout cela; je n'en trouvois point, et je m'efforçois de rire pour ne pas me singulariser.

Je m'étonnois, à part moi, qu'on eût fait chanter tout le monde, et qu'on n'eût excepté que la demoiselle de la maison. Je ne tardai pas à avoir le mot de l'énigme.

Il est une politesse naturelle à toutes les classes de la société ; le vernis en est plus ou moins brillant, et c'est ce qui constitue essentiellement la différence d'un quartier à un autre. La dame de la maison sentoit probablement qu'un étranger qui ne chanté plus, n'a rien à dire à des convives qu'il ne connoît pas ; et qu'un homme de province qui ne parle pas est bientôt jugé : il passe pour un sot. A ce premier objet de charité chrétienne, se joignoit un but auquel madame me conduisit avec assez d'adresse. Elle commença par me faire quelques questions sur ma petite ville. « *L'endroit* est-il beau, « monsieur ? — Je le croyois, madame, avant « d'avoir vu la capitale. — Les dames y sont- « elles aimables ? — On les oublie, mesdames, « quand on est auprès de vous. » Bien répondu, pour un provincial, semble me dire un sourire général d'approbation.

« Cultive-t-on les arts dans votre *endroit*, « monsieur ? — Peu, madame. — Il n'y a « peut-être pas de maître ? — Pardonnez-moi, « madame ; l'organiste de la paroisse montre le « serpent aux chantres, le violon aux jeunes « gens, et la musique vocale aux demoiselles. « — Il est difficile d'exceller dans tous les « genres. — Oh, madame ! il n'excelle en rien, « ni nous non plus. — Nous avons ici des maî- « très-parfaits. » En disant ces mots, madame

s'inclina, d'un air de bienveillance, vers un jeune homme assis au bout de la table. « Mon- « sieur est le maître de chant de ma fille, et on « veut bien croire que depuis quelque temps elle « a fait des progrès sensibles. La nature, reprend « le *professeur*, avoit tout fait pour mademoi- « selle; je n'ai eu que des conseils à lui don- « ner. » L'organiste de mon *endroit* n'auroit pas mieux répondu.

La musique continue d'être l'objet de la conversation. L'un vante la voix de la demoiselle, l'autre sa méthode; peu d'actrices de l'Opéra ont ce timbre, cette netteté, ce goût, cette précision. « Vous êtes bien bons, répétoit « sans cesse la maman. Allons, allons, il y « a du vrai dans tout cela, reprenoit le papa, « en souriant avec complaisance.

« Monsieur, vint me dire à l'oreille le « plaisant, vous ne pouvez vous dispenser de « prier mademoiselle de se faire entendre. » Bon, dis-je en moi-même, on a gardé la demoiselle pour me dédommager de la romance et des mauvaises chansons bachiques. J'entendrai sans doute ici quelque chose de gai, d'aimable, de dansant, qui me mettra en belle humeur. Imbécile que je suis! je présente modestement ma requête.

« Monsieur, ma fille ne chante qu'accom- « pagnée. — Maman, je suis très-enrhumée.

« Cela est vrai, ma fille; mais monsieur te « saura plus de gré de ta complaisance. — « Mais papa..... — Monsieur jugera de ce « qu'est ta voix, lorsqu'elle a toute son éten- « due. — Mais papa..... — Fais cela pour moi, « ma fille, je t'en prie. »

A l'instant madame recule son fauteuil. Je lui présente la main; on passe dans sa chambre à coucher, qui ressemble un peu à un salon, quand les rideaux de l'alcôve sont tirés. Madame tire sa fille à part, et lui parle d'un air et d'un ton très-sérieux. Le papa se joint à elles et la conversation paroît devenir plus imposante. On met de part et d'autre la même importance à ce qu'on dit, à ce qu'on répond. La jeune personne semble vouloir s'excuser..... Ah, mon Dieu! auroit-elle fait quelque étourderie? On lui propose peut-être un mariage qui lui déplaît.

Elle paroît poussé à bout; elle hausse le ton. « Tu sais bien, maman, que ce morceau-là « n'est pas à ma voix. — Vous me désobligerez « beaucoup, ma fille, si vous ne le chantez « pas. » Ah! il s'agit du choix d'un morceau.

« Nous y voilà encore pris. — Vous deviez « le prévoir. — M. Belval nous fait payer ses « dîners un peu cher. — Il aime à entendre sa « fille, et il s'imagine que tout le monde par- « tage son plaisir. — Il n'a que ce travers-là;

« il faut le lui passer. Allons, mon ami, « exécutons-nous. » Les deux interlocuteurs ne se doutoient pas que je fusse derrière eux.

Le plus morose de ces messieurs change tout à coup de physionomie. Il prend un air riant, et de la manière la plus aimable il propose à la demoiselle de la conduire au piano. Elle se défend; il prie, il presse; il sera trop heureux d'entendre ces sons enchanteurs. Mademoiselle se rend.

J'écoute. Mademoiselle n'est pas enrhumée du tout, et elle a en effet une voix superbe; mais je ne distingue pas une parole. Il est peut-être d'usage à Paris de s'en passer quand on chante.... Diable! cet air est bien triste, il est bien long!... Ah! il va jusqu'au *re* d'en haut, et il faut que la voix de mademoiselle se déploie : on la comble d'éloges et d'applaudissemens.

« Ma fille, encore un morceau de *Didon*. « — Mais papa..... — Ma fille, je t'en prie. » Et la demoiselle commence.

Je suis bien sûr, par exemple, qu'il y a des paroles dans l'opéra de *Didon :* je l'ai vu jouer dans la plus belle grange de mon *endroit*. A la vérité, on avoit coupé le rôle d'Enée, parce que la troupe n'étoit pas complète; mais enfin *Didon* parloit en chantant.

« *Didon* ne parle pas à Paris; c'est singulier.

« J'avois toujours cru que la musique ne devoit « servir qu'à faire valoir des paroles : une chan- « son bachique, sans paroles, ne seroit pas d'un « grand effet. — Hé! il y a des paroles, mon- « sieur; mais il est du bon genre de ne pas ar- « ticuler. »

Didon m'ennuie aujourd'hui, et j'ai des raisons de la haïr depuis longtemps : elle m'a valu plus de deux cents coups d'étrivières au collége. Je m'étends, je bâille.... « Etouffez donc cela, « monsieur. Si le père et la mère de la demoi- « selle vous voyoient, ils ne dormiroient pas « de la nuit. » Je reviens à moi ; *j'avale mes bâillemens;* je promène ma vue sur l'assemblée. L'un bâille derrière son mouchoir, l'autre derrière une prise de tabac, et les applaudissemens recommencent avec fureur.

Après *Didon*, viennent *Dardanus* et *Ariane* pour achever ce pauvre mardi gras. Je ne pouvois plus résister à l'ennui qui m'accabloit. La jeune personne, elle-même, paroissoit confuse de l'opiniâtre tenacité à laquelle on la contraignoit. Je m'évadai, pendant qu'elle se préparoit, avec de l'eau sucrée, à faire de nouveaux efforts.

En regagnant mon hôtel garni, je riois de cette petite conspiration de famille. Et j'avois bien voulu croire que madame, en me parlant *musique*, n'avoit pensé qu'à me faire briller!

J'ai ouï dire à ma mère qu'il y a dans ce monde bien des choses dont il faut se garder. J'ajoute à la longue liste qu'elle m'a laissée : défiez-vous *des dîners des bonnes gens et des talens de la demoiselle de la maison.*

CHAPITRE V.

Les Gobe - Mouches.

On appelle *gobe - mouches*, à Paris, des gens qui s'occupent de tout, excepté de leurs affaires ; qui attachent de l'importance à tout, et qu'une niaiserie arrête pendant une demi-journée.

Il y a des *gobe - mouches*, de toutes les classes et de tous les âges, depuis celui qui regarde filer sur la rivière un train de bois, un chien qui se noie, jusqu'à celui qui va à la messe de la cour, et qui ne pense pendant huit jours qu'à trouver la signification d'un coup d'œil que, par hasard, le souverain a laissé tomber sur lui.

Je n'avois aucune idée de ces messieurs-là, et j'étois sorti, uniquement pour sortir, pour marcher, pour regarder..... quoi? Je n'en savois rien. J'étois déjà, sans le savoir, un peu *gobe-mouche* moi-même.

Je m'arrête en face de la grille du Palais de la Justice, près de deux hommes qui parloient trop haut pour qu'il y eût de l'indiscrétion à écouter, et avec assez de chaleur pour piquer ma curiosité.

« Vous êtes huissier audiencier? — Oui, « monsieur. — Vous devez savoir ce qu'on

« fera aujourd'hui au Palais. — Oh, aujour-
« d'hui toutes les causes sont intéressantes. —
« En vérité? — Les meilleurs avocats plaide-
« ront. — Diable! — Et ils seront courts. —
« Tant pis. — Pourquoi tant pis? — C'est qu'il
« faut nécessairement que je passe trois heures
« ici. — Vous êtes donc jurisconsulte? — Non.
« — Et que faites-vous à l'audience? — J'é-
« coute. — Et vous comprenez? — Pas toujours.
« — Et quand vous n'entendez pas? — Je reste.
« J'ai tous les jours trois heures à passer ici. »

Ce monsieur-là porte un habit *habillé*, fait en 1763; vingt à trente cheveux sont enfermés dans un *crapaud*; il a un chapeau à trois cornes; celle de devant est courte et évasée, et la forme, très-aplatie, s'élève cependant de deux doigts au-dessus des bords. Il porte à la main une longue canne à *bec-de-corbin*, des gants qui ont été blancs, et sa figure exprime la parfaite impassibilité de son âme.

Ma foi, je vais suivre cet homme-là. Qu'importe que je me promène dans la grande salle ou ailleurs? Mon homme voit passer quelques juges, quelques avocats, quelques avoués. Il se glisse parmi eux, il entre avec eux; il cherche une place sur les banquettes de l'intérieur de l'enceinte; il n'en trouve pas. Il regarde l'huissier de service; l'huissier de service se souvient de l'avoir vu, il ne sait où. Il le prend pour un

plaideur, pour un juré, pour un témoin, n'importe pourquoi. Il fait serrer les rangs; mon homme s'assied, et moi aussi.

« Quelle cause va-t-on appeler? dit-il à sa « voisine. — Je ne sais pas, monsieur. — La « chose vous est donc indifférente? — Oui, « monsieur. — Ah, madame a, comme moi, « trois heures à passer ici? — Oui, monsieur. »

La plaidoirie commence. Il est question d'un chien, qui a poursuivi un chat; le chat s'est réfugié dans la boutique d'un faïencier; il a sauté sur les rayons; il en a fait tomber des piles d'assiettes, des carafes, des cristaux, et le chien, outré de ne pouvoir joindre le chat, qui va toujours grimpant et cassant, a mordu à la jambe le faïencier, qui vouloit le chasser à coups de bâton.

L'avocat du plaignant prouve que le maître du chien doit payer le chirurgien, et la maîtresse du chat, la faïence et les cristaux. L'avocat adverse prouve qu'un rat sorti de chez la voisine, a provoqué le chat; que par la force d'un instinct naturel et par conséquent insurmontable, le chien s'est mis aux trousses du chat, qui étoit à celles du rat, et il conclut à ce que la dame de chez qui le rat s'est échappé, soit condamnée aux frais. L'avocat de la dame prouve que sa partie n'a rien négligé pour le maintien de la tranquillité publique, puisqu'elle a pris de la mort aux rats chez son apothicaire, et il conclut à ce que

l'apothicaire, qui a vendu une drogue usée, éventée, sans vertu aucune, ainsi qu'il arrive souvent, soit condamné aux dépens. L'avocat de l'apothicaire prend à partie le droguiste en gros. L'avocat du droguiste interpelle Noé, que rien n'obligeoit à recevoir dans l'arche des rats, des souris, des cousins, des moustiques, des maringouins, etc., etc., etc.

Ces avocats, qui, de la boutique d'un faïencier de la place Maubert, étoient remontés au déluge, m'amusoient singulièrement.... Mon homme tire sa montre: « Les trois heures sont « écoulées, dit-il. » Il se lève, et je cède à l'envie de savoir où il va promener son apathie et sa nullité. Je sors après lui.

Il traverse le Pont-au-Change, suit le quai de l'Ecole, prend la colonnade du Louvre, et entre sur la place du Carrousel. « Rangez-vous, ran- « gez-vous, disoit-il. Cette ligne est réservée « aux grenadiers à cheval; celle-ci à l'artillerie « légère; celle-là aux chasseurs à pied. Hé, « rangez-vous, vous-même, lui dit un soldat, « qui avoit le fusil sur l'épaule, et qui ne pa- « roissoit pas très-poli. — Monsieur le soldat, je « suis un habitué aux revues. — Et moi, je suis « factionnaire. — J'aime beaucoup à voir des « évolutions militaires. — Et moi, à exécuter « ma consigne. Rangez-vous donc, sacrebleu. »

Mon homme recule de quarante pas. Il est

« bien extraordinaire, me dit-il, qu'on traite « ainsi un amateur. Qu'en pensez-vous, mon- « sieur ? — Qu'on ne juge pas du mérite sur la « mine. — Vous connoissez les hommes et je « vous estime. Venez avec moi ; il n'est que « midi, et j'ai plus de temps qu'il n'en faut, « pour vous convaincre de la considération dont « je jouis ailleurs. »

Nous prenons la rue St.-Nicaise, pour nous tirer de la foule des gobe-mouches nos confrères. « Un moment, un moment, me dit mon « guide. Vous ne voyez donc pas ce qui se passe « là-haut ? »

Encore un chat, car vous saurez que les chats ont le privilége d'occuper les gobe-mouches ; un chat étoit placé sur un toit, les griffes et le museau tournés vers une lucarne, d'où le menaçoit un chien aboyant et trépignant de colère. « Voyons, me dit mon homme, ce « que ceci deviendra.— Hé, que vous importe? « — Monsieur, un observateur tire parti de « tout, et je vous dirai dans un moment quel « est l'âge du chien. — Comment cela? — Si « le chien est vieux, il se bornera à des dé- « monstrations antipathiques ; s'il est jeune, la « chaleur et la force du sang l'emporteront « sur l'éloignement naturel qu'ont ces animaux « pour les toits. » A peine avoit-il fini de parler qu'un serin s'échappe d'une croisée voisine,

et vient se poser entre le chat et le chien. Une femme en grand deuil paroît à la fenêtre; elle jette les hauts cris; elle sanglote, elle se désespère; elle est prête à se précipiter. « Ho, « l'indigne! nous dit une fruitière, qui tenoit « sa boutique dans la rue; il y a huit jours, « elle a enterré son mari, et ne lui a pas donné « une larme. » Mon compagnon commençoit une dissertation sur les raisons que peut avoir une femme de préférer un serin à un mari, lorsque le chat saute sur le serin, et le chien sur la couverture. Le chat, effrayé des mouvemens du chien, fait un bond de côté et retombe à faux; il perd l'équilibre; le chien croit le tenir, et le serin, le chat et le chien roulent le long du toit, et tombent dans la rue. Le chien renverse l'étal de la fruitière, le chat s'accroche aux épaules de mon compagnon, et lui déchire son cou et son *crapaud*; le serin rentre chez sa maîtresse, qui referme sa croisée avec des marques de la joie la plus vive. La fruitière jure et menace; mon camarade rajuste son cou, et me prie d'arranger un peu son *crapaud*. « Je vous « assure, me dit-il du ton le plus calme, que « ce chien-là n'a pas plus de trois ans. »

Nous passons avec peine à travers deux cents personnes, qui s'étoient rassemblées en un instant, et nous allions sortir de la rue St.-Nicaise, quand mon guide fut arrêté par un autre genre

de spectacle. C'étoit une femme qui battoit son mari. Il étoit ivre et vouloit retourner au cabaret. « Remarquez bien, me dit mon compagnon, que même dans l'état d'ivresse cet « homme conserve le sentiment de sa force; il « rit des taloches que lui applique sa femme. « Voyez au contraire combien la femme abuse « de ses avantages. Je trouve ici un tableau en « petit de la société humaine. La véritable « puissance tolère ce qui ne la menace pas trop « directement, et le foible est presque toujours « cruel, quand il peut l'être avec impunité : « il a à se venger de tant de privations, de mar« ques de soumission, d'obéissance passive!... » Pendant ce beau discours notre ivrogne marchoit vers le cabaret, sa femme frappoit, et de manière que le mari, fatigué, exaspéré, la prend sous son bras, et lui donne quelques tapes sur le derrière des jupons qui se trouve devant lui. Les yeux et les mains de la femme, qui sont sur le dos du mari, agissent en même temps. Elle saisit une paire de ciseaux, pendans à sa ceinture, et coupe celle du pantalon. Le pantalon tombe sur les jarrets du malheureux : Oh, le vilain! s'écrient à la fois toutes les femmes, et en effet le monsieur étoit plus digne de pitié que d'envie. Les huées se dirigent contre lui; pour échapper à ce charivari, il est obligé de lâcher sa femme et de tenir sa culotte

à deux mains, et la femme, en relevant son bonnet, tombé dans le ruisseau, disoit avec le genre de dignité qui lui est propre : « On a « raison de dire que ce que femme veut Dieu « le veut. Tu n'iras pas au cabaret aujourd'hui. »

Après bien des efforts, nous parvenons encore à nous tirer de la foule, et nous entrons aux Tuileries. Nous marchons vers un groupe, qui s'étend circulairement dans une contre-allée. On nous aperçoit. Un monsieur, haut comme un échalas, et gros comme un muid, se détache et vient au-devant de nous. Son triple menton joue sur sa poitrine, et ses courtes jambes ploient sous le poids de son corps. « Hé, arrivez-donc, monsieur Michaud. On « traite ici des questions importantes, sur les- « quelles on discute depuis ce matin. Venez « prononcer. »

M. Michaud se redresse, et s'approche d'un air d'importance. « Voyons, messieurs, de quoi « s'agit-il? — M. Dupont soutient qu'il fait « chaud, et M. Julien qu'il fait froid. Il ne « fait ni chaud, ni froid, répond M. Michaud. « — Mais cela n'est pas possible. — Comme il « est vrai que lorsque je me place sur le seuil « d'une porte, je ne suis ni dedans ni dehors. « — Bravo, bravo, M. Michaud! que pensez- « vous de cet hiver-ci? Nostradamus assure, « dans sa millième centurie, que nous aurons

« cette année des cerises au mois d'avril et des « pêches au mois de mai. — Il est au moins « certain, messieurs, que si nous n'en avons « pas alors, nous en aurons plus tard. — Bravo, « bravo, M. Michaud. Depuis une heure il s'est « élevé un brouillard. — Je le vois bien, mes- « sieurs. — M. Lamothe croit qu'il pleut; M. « Jourdain croit qu'il ne pleut pas. Qu'en pensez- « vous, M. Michaud? Messieurs, il pleut ou il « ne pleut pas; cette vérité est incontestable. « Il ne pleut pas, donc il pleut. — Bravo, « bravo, M. Michaud. »

M. Michaud me regarde d'un air qui veut dire : Ne suis-je pas un petit Salomon? Je reçois le prix de ma sagesse dans les marques de déférence dont vous me voyez comblé.

Nous passons plus loin ; nous rencontrons un autre groupe. Celui-ci est composé de septuagénaires, d'octogénaires, qui n'ont plus de la vie que l'espoir du lendemain, et qui citent à tous propos des centenaires, pour se persuader qu'ils le deviendront à leur tour. Ils voudroient se lever, pour saluer M. Michaud; ils se bornent à une simple inclination de tête. M. Michaud s'assied au milieu du cercle. « L'espèce « humaine, M. Michaud, a bien dégénéré. — « Pas tant, messieurs, pas tant. — Les jeunes « gens d'aujourd'hui sont loin d'être ce que « nous avons été. — Le croyez-vous, messieurs?

« — Et les femmes n'ont plus de sensibilité.
« — Cela pourroit bien être, car elles répon-
« dent à peine aux choses flatteuses que je
« leur adresse. — Et nous ne concevons pas
« comment on fait encore des enfans à Paris.
« A propos de cela, est-il bien constant, M.
« Michaud, que Mathusalem ait vécu neuf
« cents ans? — Oui, messieurs, car cela est
« imprimé. Au reste, que vous importe? vous
« êtes encore gais et robustes. — Hé, hé, M.
« Michaud! — Et vous irez aussi loin que lui.
« — Hé, hé, M. Michaud! — J'en suis sûr. Vous
« avez, vous, monsieur, soixante-seize ans, et
« vous faites tous les jours le tour des Tui-
« leries. — Oui, avec deux bras. — Vous en
« avez, vous, monsieur, soixante-dix-neuf,
« et vous lisez sans lunettes. Je ne vois rien
« d'étonnant à cela, m'écriai-je. Si ma grand'-
« mère vivoit encore, elle auroit cent vingt-
« six ans. — En vérité, monsieur!

« Ah, me dit M. Michaud, je vois là-bas les
« cordons-bleus, les soutiens, les aigles de l'or-
« dre. — De quel ordre, M. Michaud? — Des
« gobe-mouches, monsieur. — Il existe un
« ordre des gobe-mouches! — Et j'ai l'honneur
« d'en être le grand-maître. Venez, venez,
« monsieur; c'est ici que vous entendrez des
« raisonnemens d'une profondeur que vous ad-
« mirerez, des conceptions d'une force!.....

« — Allons, allons, M. Michaud, vous devez « à tous vos sujets une portion égale de vos « soins et de votre affection. »

Je marche sur les pas de M. Michaud. « Voyez, « me dit-il, cet homme, qui trace sur le sable, « avec le bout de sa canne, la situation des « lieux et la marche des armées; il a un mérite « transcendant : c'est lui qui me supplée dans « les grandes occasions. Remarquez la respec- « tueuse attention avec laquelle on l'écoute. » Nous approchons.

L'attention de ces messieurs est en effet si profonde, qu'ils ne s'aperçoivent pas que M. Michaud est auprès d'eux. « Mes amis, leur disoit « le suppléant, il est évident que le grand Mo- « gol a déclaré la guerre aux Groënlandois. « — Mais la chose n'est pas impossible. — Elle « est même vraisemblable. — Il y a peut-être, « entre ces puissances, des contestations sur la « pêche de la baleine? — C'est cela, messieurs, « c'est cela. Les dames de l'empire du Mogol « viennent d'adopter les corps baleinés, et le « grand Mogol veut des baleines. — Et les « Groënlandois lui en refusent? — Mais ils « vont être châtiés. Le grand Mogol a déjà em- « barqué douze cent mille hommes sur trois « cents vaisseaux de transport. — Diable! — La « flotte a passé à dix lieues au large de l'île de « Corse, dont les habitans lui ont paru fort

« affables. — On assure qu'il lui faudra trois « semaines pour débouquer du détroit de *Le* « *Maire.* — Tant mieux, tant mieux ; qui va « *piano*, va *sano.* — Et qui va *sano*, va *long-* « *tano.*

« Messieurs, messieurs, dit M. Michaud, j'ad- « mire votre pénétration et votre sagacité ; mais « je vous invite à lever la séance, et à vous « répandre dans les cafés. De quoi parlerons- « nous demain, si nous n'apprenons pas de « nouvelles aujourd'hui ? »

Le grand-maître a ordonné, et le groupe se divise et se disperse ; M. Michaud me conduit au café de la Régence. Il s'assied, et appuie ses deux mains sur le bec-de-corbin de sa canne ; il appuie son menton sur ses deux mains ; il se recueille, il prête l'oreille..... « Pas de nouvelles ! « s'écrie-t-il avec amertume ; pas la moindre « anecdote ! — M. Michaud, ma correspondance « est très-étendue, et j'oubliois de vous dire que « j'ai reçu mon courrier ce matin. — A la bonne « heure. Parlez, monsieur....., parlez donc. »

Je tire une lettre de ma poche. « Le mont « Vésuve vient de s'élancer dans le mont Etna. « Cet événement a gonflé la Sicile au point « qu'elle a crevé sur ses flancs, et s'est délayée « dans la mer. — Monsieur, voilà de quoi oc- « cuper furieusement les naturalistes. — La « reine de Taïti vient d'épouser le grand Lama.

« — Monsieur, voilà de quoi occuper furieuse-
« ment les politiques. Que ne m'avez-vous dit
« cela plus tôt! j'aurois chargé nos messieurs
« de colporter ces nouvelles dans tout Paris.
« Quel malheur, si nous étions prévenus! Je
« vous dois cependant de la reconnoissance,
« et je vais vous en donner une marque écla-
« tante. »

Il tire un papier de sa poche et me le présente. « Qu'est-ce que cela, M. Michaud? — « C'est un diplôme de gobe-mouche. Il n'y « manque que le nom du récipiendaire; vous « y mettrez le vôtre, et ce sera une affaire finie. « — Ah, monsieur, que de prérogatives! — « Lisez, monsieur, lisez. »

J'ai le droit de m'insinuer partout; de tout regarder, de tout écouter, sans rien voir et sans rien entendre; de juger les ouvrages nouveaux, une pièce nouvelle d'après les journaux. Je peux faire sortir des armées de dessous terre, les diriger à mon gré; les faire combattre sans armes, subsister sans vivres; les caserner dans une ruche; emmagasiner des boulets rouges; fabriquer de la poudre avec de la neige séchée au four, et par l'effet immédiat de ma seule volonté, tout créer, tout détruire, sans m'embarrasser de choquer le bon sens, de contredire l'évidence, et de soumettre mes idées aux froids calculs du raisonnement, dont je suis dispensé pour le présent et l'avenir.

« Ne pourrois-je pas, monsieur, faire admettre dans l'ordre quelques dames de mes amies ? « — Elles n'y seront pas isolées, monsieur; « nous avons déjà beaucoup de dames, et de « classes très-distinguées. — En effet, M. Michaud, celle qui se croit des charmes qu'elle « n'a pas est gobe-mouchette. Celle qui parle « toujours, uniquement pour parler, et qui « croit qu'on l'écoute, gobe-mouchette. La « prude qui s'imagine qu'on croit à sa vertu, « gobe-mouchette. Celle qui croit les hommes « sincères, gobe-mouchette. La vieille qui épouse « un jeune homme et qui compte sur son cœur, « gobe-mouchette. Celle qui prend des éloges « exagérés pour de simples vérités, gobe-mouchette. Celle qui prend son mari pour un sot, « parce qu'il a intérêt à fermer les yeux, gobe-« mouchette. Celle qui écrit, et qui sur la foi « de quelques journaux croit arriver à la « postérité, gobe-mouchette. Celle qui emprunte « d'un homme aimable, et qui s'imagine ne pas « payer d'intérêt, gobe-mouchette, etc., etc.

« D'après cela, M. Michaud, tout, à peu « d'exceptions près, est dans ce monde gobe-« mouche, ou gobe-mouchette. Je ne le suis « pas mal, moi, qui vous ai suivi et écouté « pendant toute une journée. »

CHAPITRE VI.

Le Magnétisme.

Le chapitre des gobe-mouches, conduit naturellement à celui-ci. Il existe cependant entre l'un et l'autre une différence remarquable, c'est que l'équité ne permet ici aucun écart de l'imagination, et que les moindres détails doivent être de la plus exacte vérité.

Je me suis trouvé, il y a un mois, avec un jeune homme qui a de l'esprit, et qui par conséquent doit être peu susceptible de prévention. Il avoit la surveille assisté aux opérations d'un disciple de Mesmer, et il en étoit émerveillé. Il en parloit avec une chaleur, qui annonçoit une persuasion intime, et entre autres choses, il racontoit qu'un ami, qui l'avoit accompagné, s'étoit bien et dûment endormi; qu'il avoit dit, pendant le sommeil, certaines choses propres à donner des inquiétudes à une jeune dame qui se trouvoit-là, et que l'opérateur, jaloux de maintenir la paix des ménages, s'étoit hâté de réveiller le causeur.

Je me suis bien gardé de nier l'existence du magnétisme, par la seule raison que je ne le conçois pas. J'ai proposé à mon jeune homme quelques doutes, auxquels il a répondu d'une

manière qui m'a paru assez satisfaisante, et il m'a fait beaucoup de plaisir en m'apprenant que moyennant la modique rétribution de trois francs, je pourrois tout voir et tout entendre.

Parbleu, me disois-je, loin de croire Galilée, on l'a persécuté pour avoir trouvé les antipodes et le mouvement de la terre; Christophe Colomb a offert en vain un nouvel hémisphère à plusieurs souverains, qui n'ont pas daigné l'écouter, et qui s'en sont amèrement repentis plus tard. Voyons par nous-mêmes, et tâchons de nous faire une opinion raisonnée et raisonnable du magnétisme.

J'avois la tête pleine des choses prodigieuses que m'avoit racontées mon jeune homme, et je suis allé parler magnétisme dans une maison, où la curiosité de deux messieurs a été tellement stimulée, qu'ils ont manifesté le désir de m'accompagner. Le jour, l'heure sont fixés; le moment arrive; nous partons.

Nous arrivons dans une maison très-écartée, mais où rien n'annonce la présence des esprits infernaux, ce qui ne laisse pas d'être rassurant. Nous entrons dans une anti-chambre bien chauffée, bien éclairée, où une femme, qui est loin d'être effrayante, reçoit nos petits écus d'un air fort affable. Elle nous fait passer dans un salon, très-décemment meublé, et qu'ornoient déjà quelques dames très-bien mises,

dont quelques-unes auroient pu se passer de toilette.

Vous sentez que nos yeux et notre attention se sont d'abord portés sur l'homme qui opère des miracles à volonté. Il a quarante ou quarante-cinq ans ; il est grand, bien fait, et un teint très-basané ne nuit pas du tout à des traits beaux et réguliers, et à un jeu de physionomie qui annonce une imagination fort active.

Décidés à observer tout avec le plus grand soin, nous étions assis près du fauteuil où se placent les adeptes. Le Mesmer du jour vient nous prier, fort poliment, de nous en éloigner un peu, parce que s'il nous arrivoit, disoit-il, d'y toucher lorsqu'il seroit occupé, nous donnerions infailliblement des convulsions au somnambule. Or, comme nous sommes incapables de donner volontairement des convulsions à personne, nous nous sommes reculés, mais nous avons profité du moment pour demander à l'homme aux miracles, s'il croyoit pouvoir nous faire entrer dans l'état de somnambulisme. Il me fait lever, m'enjoint de fermer les yeux, me pose une main sur la tête, m'examine un moment, et me dit que je ne dormirai pas. Il fait subir à mes deux compagnons le même examen préparatoire, et il leur répond de les endormir tous deux. Il passe, et nous causons, en attendant le moment désiré.

Je suis très-frileux, ce qui prouve seulement que la nature a bien fait de ne pas me procréer en Sibérie, et un monsieur et une dame, qui probablement ne s'occupoient que d'eux, tournoient le dos au public, ce qui n'est pas très-poli; mais ce qu'il y avoit de pis, ils garnissoient à eux deux tout le devant de la cheminée, ce qui m'a déterminé à m'aller chauffer à l'antichambre.

On a vu, dit-on, des rois épouser des bergères; il n'est donc pas étonnant que moi, particulier obscur, j'aie cherché à lier conversation avec la receveuse de petits écus. Je lui ai adressé quelques questions sur le magnétisme, et elle m'a répondu d'un ton très-solennel ce que vous allez lire.

« Monsieur, des gens mal intentionnés font « courir le bruit qu'il y a ici des compères et « des commères. Ce que je puis vous assurer, « c'est que le magnétisme existe, car bien que « je sois loin d'avoir le talent de celui qui va « opérer devant vous, j'ai fait des somnambu- « les. » Le moyen de douter après cela!

Cependant le salon s'emplissoit; l'assemblée étoit brillante; on m'annonce qu'on va commencer; je cours reprendre ma place.

La séance s'ouvre par la lecture d'un très-long manuscrit, qui traite du somnambulisme et de ses effets étonnans. J'avois déjà remarqué

une jeune personne, coiffée en cheveux, placée entre deux dames qui ne lui disoient pas un mot, à qui elle sembloit même inconnue, et il me paroissoit assez singulier qu'une demoiselle de cet âge fût entièrement isolée dans un lieu ouvert au public.

C'est sur elle que le lecteur a produit son premier effet. Elle s'est endormie, pendant que nous écoutions une dissertation vague, diffuse, obscure, et qui ressembloit assez à du galimatias. J'aurois peut-être dormi aussi, si je ne m'étois souvenu que le docteur m'avoit jugé *inendormable*, et si je n'avois senti combien il peut être dangereux de donner un démenti à un être qui commande à la nature.

Voilà ce que j'ai retenu de la soporifique lecture :

Il existe incontestablement des animaux qui exercent sur d'autres une influence maligne. Ainsi, le rossignol qui regarde un crapaud, placé au pied de l'arbre sur lequel il est perché, est obligé de se jeter dans sa gueule. Le crapaud qui regarde une vipère ne peut se dispenser de se faire avaler par elle, et l'homme qui regarde un aspic, dans le pays des aspics, meurt aussitôt. Ces faits étant bien prouvés, n'en doit-on pas conclure que l'homme a nécessairement la faculté d'exercer sur son semblable une influence salutaire? Ces effets merveilleux s'opè-

rent par le moyen du magnétisme. Or, qu'est-ce que le magnétisme? C'est un fluide qui échappe à la vue, et dont, par conséquent, personne ne peut nier l'existence. Tout l'univers est plein de ce fluide, il y a même des arbres magnétisés. On les connoît à la lumière douce et agréable, à l'œil dont ils sont environnés, et plus d'un malade, qui s'est reposé sous ces arbres, a éprouvé du soulagement. J'ai soixante-trois ans et je n'en ai jamais vu; ce qui me console de cette privation, c'est que le grand homme, qui nous parle de tout cela, avoue naïvement n'en avoir pas plus vu que moi.

Tel est mon cher lecteur, le résumé d'une lecture qui a duré trois quarts d'heure.

Vous savez, bien certainement, que le somnambulisme donne la science universelle. Le somnambule parle comme un docteur de ce dont il n'a aucune idée quand il est éveillé; il connoît parfaitement sa maladie et celle de ceux qui l'interrogent; il prescrit des remèdes certains; il indique même des herbes dont il n'a jamais su le nom, et qui, quelquefois, ne se trouvent pas dans le dictionnaire de botanique, parce qu'elles croissent au fond de l'Afrique, ce qui ne rend pas la recette communiquée d'une exécution très-facile.

Attention, s'il vous plaît; les prodiges vont s'opérer.

L'opérant fait un signe à la jeune personne isolée, dont je vous parlois tout à l'heure, et elle vient se placer dans le fameux fauteuil. Il luiadresse quelques mots insignifians; puis, il lui ordonne de fermer les yeux; il se recule de trois à quatre pas, il élève le bras et baissant la main, il lui dit d'une voix forte : *Dormez.*

Après quelques secondes vient cette question : *Dormez-vous?* La demoiselle paroît détacher ses lèvres avec peine, et répond d'une voix argentine: « *Oui, monsieur.—Etes-vous lucide?* « — *Non, monsieur.* — *Dormez-vous profon-* « *dément?* — *Non, Monsieur.* » Et à chaque réponse la demoiselle a fait quelques efforts pour articuler.

Il paroît qu'un somnambule doit dormir d'un sommeil profond, car le grand homme lève une seconde fois la main, et répète d'une voix de tonnerre : *Dormez.*

« *Dormez-vous profondément? — Oui, mon-* « *sieur.—Vous paroissez agitée? —Oui, mon-* « *sieur.*» —Ici l'homme aux miracles s'approche d'elle, lui pose les mains sur les épaules, s'éloigne à reculons et crie : *Calme.*

« Etes-vous calme? — Oui, monsieur. — « Vous paroissez avoir la bouche desséchée? « — Oui, monsieur. — Voulez-vous prendre « un peu d'eau de cannelle? Vous l'aimez, je « crois? — Oui, monsieur. » Et le docteur lui

verse, dans un verre, de l'eau qui nous paroît naturelle, mais qui est, dit-il, magnétisée, ce qui la rend susceptible de prendre tel goût que veut lui trouver le somnambule.

J'avoue qu'ici je me suis permis une observation, qui peut-être paroîtra maligne, et que pourtant j'ai faite dans toute l'innocence de mon âme. La demoiselle a porté plusieurs fois le verre à sa bouche; et, comme de raison, elle a trouvé l'eau de cannelle excellente; mais, à chaque fois qu'elle baissoit le verre, elle le descendoit en ligne très-perpendiculaire, ce qui m'a paru fort pour une personne endormie. Peut-être pense-t-on à tout, pendant qu'on est livré à ce genre de sommeil; et la demoiselle s'est probablement souvenue qu'elle avoit une robe rose, que l'eau de cannelle pouvoit gâter.

De prodige en prodige, on nous a amenés à celui-ci: « *Voulez-vous voir quelqu'un de votre* « *connoissance?* — *Oui, monsieur.* — *Votre* « *maman, par exemple?* — *Oui, monsieur.*— « *Eveillez-vous; ouvrez les yeux; regardez* « *dans cette glace.* » Et ce qu'il y a d'étonnant, de prodigieux, d'inconcevable, c'est que la demoiselle, du fond de son fauteuil, a vu très-distinctement madame sa mère, dans une glace élevée, dont elle étoit éloignée de dix pas, et dont presque toute la largeur étoit masquée par une volumineuse pendule.

J'ai pensé qu'une demoiselle, qui a toujours sa mère aussi présente à son imagination, n'a pas besoin de l'avoir auprès d'elle pour se maintenir dans la ligne du devoir, et qu'elle peut aller partout seule impunément.

A cette jeune personne a succédé un officier de je ne sais quelle nation. Le désordre de sa toilette annonçoit un commensal de la maison. En effet, à peine a-t-il été endormi, que le grand faiseur lui a demandé s'il avoit pris le reste de sa potion. « *Non, monsieur. — Voulez-vous le* « *prendre? — Oui, monsieur.* » Et l'eau de cannelle, qui va se convertir en potion, est reproduite aussitôt. « *Quel goût lui trouvez-* « *vous? — Aucun goût désagréable; mais le* « *breuvage est un peu épais. — Sans doute:* « *c'est le fond de la bouteille.* » Et l'opérateur nous regarde d'un air qui veut dire: Hé bien! qu'en dites-vous? Il éveille son jeune homme, qui va demandant partout, avec une continuité, qui pouvoit avoir un motif particulier: « *Ne* « *m'a-t-il pas fait de mauvaises plaisanteries,* « *pendant que je dormois?* »

J'avoue, à ma honte peut-être, que je n'avois pas trouvé de fortes raisons de croire dans ce que j'avois vu jusqu'alors. Je touchois au moment où mon opinion pouvoit se fixer. Un de mes deux compagnons s'étoit placé dans le fauteuil

magique, et je me promettois bien, si celui-là dormois, d'être le propagateur du magnétisme.

La prudence s'allie fort bien avec les grandes qualités de l'âme. Aussi le premier soin du docteur a été de demander à mon compagnon s'il avoit la foi, sans laquelle on ne peut être sauvé. D'après la réponse affirmative du néophyte, le grand faiseur procède à l'œuvre miraculeuse. Mon homme a les yeux fermés, et sa position est celle d'un disciple prêt à obéir au commandement du maître. Le mot *dormez* est lâché; la question *dormez-vous* est répétée, et mon homme ne répond pas. Le docteur lui soulève une main et la laisse échapper; elle retombe morte sur le gros de la cuisse. « Dormiroit-il, « en effet? » dis-je à l'autre compagnon, qui étoit resté près de moi. Vraiment je ne savois plus trop à quelle idée m'arrêter, lorsque notre magicien a répété le *dormez-vous*, auquel mon homme a répondu avec le ton argentin de la petite demoiselle : *Non, monsieur*, et le docteur, un peu piqué, l'a renvoyé à sa place.

Après lui a paru un jeune homme qui n'a jamais pu, ou voulu dormir; mais qui est convenu qu'il sentoit certains engourdissemens dans les membres et quelque pesanteur sur les paupières. *Joignez les pieds*, lui dit l'opérateur; puis, il recule de quelques pas et crie de manière à faire vibrer le plafond : *paralysé*.

« *Vous ne pouvez pas remuer les jambes n'est-*
« *ce pas?* » Et le jeune homme les lève toutes les deux.—*C'est singulier. Paralysé, paralysé, paralysé,* et ces diables de jambes remuent toujours.

Arrive un adulte également inaccessible au sommeil et à la paralysie. Il déclare même n'éprouver ni engourdissement ni pesanteur.

Enfin, une demoiselle ou dame paroît sur la scène. Elle est jeune, bien faite, jolie peut-être, ce dont je doute un peu, parce que sa figure étoit cachée sous un vaste chapeau, et qu'elle ne laissoit voir que le bout de son nez. Elle débute par des éclats de rire, qui paroissent déconcerter un peu le docteur. L'accès calmé, il revient aux manœuvres que je vous ai fait connoître. La demoiselle ou dame se montre rétive à ses ordres réitérés; elle retourne à sa place, en riant plus fort que jamais.

Fatigués, ennuyés de ne rien voir d'instructif, ou d'amusant, mes compagnons et moi nous nous sommes retirés, au grand scandale des prosélytes du grand homme, et nous nous sommes demandés si le magnétisme existe ou n'existe point. Il y auroit eu de la présomption à nous prononcer pour la négative; il auroit fallu la foi la plus robuste pour croire; ce dont nous sommes tombés d'accord, c'est que dans tous les temps on a levé des impôts sur la crédulité humaine, et que ce ne sont pas ceux qui rapportent le moins.

CHAPITRE VII.

Les Découvertes.

M'ARRÊTERAI-JE en si beau chemin? n'ai-je plus rien à dire sur les gobe-mouches? Il en est de tant de façons! Ceux qui croient avoir fait une découverte, et ceux à qui ils le persuadent, ne sont-ils pas aussi de la grande famille? Il faut cependant excepter le charlatan, qui attire à lui l'argent des dupes: celui-là n'est pas gobe-mouche; il en fait.

Au reste, presque tous les habitans de Paris visent à la célébrité, sans trop s'inquiéter si cette prétention est fondée. Les uns y parviennent par la gloire des armes, d'autres par ces vastes combinaisons, qui changent le destin des empires. Ceux-ci, placés dans un cercle étroit et obscur, cherchent à s'illustrer par les arts; ceux-là, par des découvertes réelles ou imaginaires.

Et moi aussi je veux m'illustrer, me disoit hier un homme, auteur de cent projets, dont aucun n'a réussi, et que les revers n'abattent pas. Sans dispositions pour la sculpture, la peinture, la poésie, les sciences exactes, j'espère cependant être parvenu à créer quelque chose.

Je sais que l'ingrate postérité oublie quelque-

fois le bienfait, et souvent le nom du bienfaiteur.

Ainsi, nous ne connoissons pas l'architecte qui bâtit l'arche, qu'évidemment Noé n'a pas construite seul, et à laquelle le genre humain doit sa conservation.

Nous ne connoissons pas l'architecte de la tour de Babel, auquel nous devons les langues grecques, latine, italienne, française, et sans lequel, ainsi que l'observe très-judicieusement M. Le Prieur de la Montagne, tout l'univers parleroit bas-breton.

Nous ne connoissons pas le Chaldéen qui établit les premières bases de l'astronomie, et qui savoit peut-être ce que c'est qu'une comète.

Nous ne connoissons pas l'inventeur des hiéroglyphes, dont chaque figure dit autant qu'un volume.

Nous ne connoissons pas celui qui apprit à nos ancêtres à substituer le pain de froment au gland bouilli.

Nous voyons Christophe Colomb découvrir un nouveau monde, et l'injuste postérité donner à ces vastes continens le nom d'Américi Vespuce, qui n'y a pas découvert un pouce de terrain.

Très-peu de héros savent le nom de l'inventeur de la poudre à canon. Les quatre-vingt-

dix-neuf centièmes des lecteurs ignorent celui de l'inventeur de l'imprimerie.

Ces réflexions, je le confesse, ne sont pas encourageantes.

J'observe cependant avec certaine satisfaction, que depuis deux cents ans environ, on a conservé avec soin le nom de ceux qui ont imaginé quelque chose de remarquable.

Ainsi, nous savons que l'inventeur des galiotes à bombes, se nommoit *Renaud*.

Que celui qui conçut le plan de la superbe colonnade du Louvre, se nommoit *Perrault*.

Que le feu *grégeois* fut retrouvé par *Dupré*, à l'époque la plus désastreuse du règne de Louis XV. Battu dans les quatre parties du monde, ce prince eut la générosité de rejeter cette arme terrible. Ce trait honoreroit même un grand roi.

Ne parle-t-on pas encore de *lady Montague*, qui nous a apporté l'inoculation de Constantinople? Peut-être doit-elle une partie de sa célébrité à son rang, à son esprit sans prétention, à ses lettres charmantes, enfin à son sexe. La découverte de la vaccine a fait oublier l'inoculation.

Ne sait-on pas que M. de Lauraguais chercha le moyen de faire des enfans sans femmes? Heureusement il ne réussit pas.

M. le maréchal de Saxe n'a-t-il pas travaillé

à un bateau mécanique, qui, sans aucun secours des deux rives, devoit faire remonter les fleuves les plus rapides aux bateaux les plus pesamment chargés ? Il n'a pas mieux réussi que M. de Lauraguais.

Je regrette beaucoup de ne pas me rappeler le nom d'un homme qui annonça qu'il marcheroit sur la Seine, et à qui les malveillans ont reproché, après le succès le plus complet, de ne pouvoir faire que quatorze lieues en quinze jours, comme s'il s'étoit engagé à disputer le prix de la course à la carpe et au brochet. Ne lui ont-ils pas fait un crime d'avoir porté à chacun de ses pieds une planche de douze pouces de largeur, sur quarante de longueur, comme s'il s'étoit obligé de marcher nu-pieds !

Ces mêmes malveillans n'avoient-ils pas insulté au malheur du marquis de *Bagueville*, qui se cassa une cuisse en voulant suivre *Icare* dans les airs !

Il est fâcheux, par exemple, qu'on ne connoisse pas celui qui enseignoit, au cimetière de St.-Médard, l'art de se faire casser, à coups de masse, d'énormes pierres sur l'estomac, et de se passer des épées dans les chairs.... *sans dolor.*

Il est fâcheux encore que le comte de *Cagliostro*, qui savoit tout, n'ait pas su ouvrir les portes du château St.-Ange.

Mais laissons-là les grands hommes du siècle précédent, et occupons-nous de ceux qui se sont illustrés au commencement de celui-ci. Là, nous voyons un savant imaginer de petites boîtes de fer-blanc, dans lesquelles, en cinq minutes, on fait bouillir son café et rôtir sa côtelette, sans autres frais que ceux d'une feuille de papier, ou journal qu'on vient de lire, par exemple, et dont on pourroit faire un usage moins pur.

Plus loin, on admire un chimiste qui touche au moment de décomposer la matière, et qui nous apprendra incessamment ce qui entre dans la composition d'un chêne et d'un chou, d'un ciron et d'un éléphant.

Là-bas, un autre savant a retrouvé le secret de faire de la *gelatine*, ou tablettes de bouillon, avec des os. Il alloit avoir la fourniture des hôpitaux civils et militaires, lorsque, vous aurez peine à le croire, un mauvais plaisant l'a tué avec ces quatre vers.

L'inventeur de la gelatine,
A la chair préférant les os,
Fait du bouillon pour la poitrine
Avec des jeux de dominos.

Ailleurs, un homme heureux fait de l'huile de Provence avec *l'oxide d'hydrogène*. L'oxide d'hydrogène est ce qu'on appelle vulgairement de l'eau.

On a vu avec admiration un joli appartement chauffé à 20 degrés avec un poêle de carton, qui ne consommoit, par jour, qu'un paquet d'allumettes. Ce poêle, enjolivé de gazes d'argent, de glaces et autres brillantes bagatelles, avoit des tuyaux en cristal, ornés de guirlandes de fleurs, et il offroit à la fois un meuble utile, économique, et agréable à la vue.

On a couru, rue St.-Jacques, admirer quelque chose de plus extraordinaire encore : un poêle chauffé avec de l'eau froide.

Mais l'envie, qui s'attache à tout, qui dénature tout, a persuadé au public que celui qui faisoit de l'huile avec de l'oxide d'hydrogène, étoit un escroc.

Elle lui a persuadé que l'inventeur des poêles de carton chauffoit ses appartemens par le moyen de foyers souterrains, dont les conduits de chaleur étoient masqués par de gros meubles, et d'élégantes draperies.

L'envie a cru découvrir que le savant qui chauffoit ses poêles avec de l'eau froide, cachoit dans le fond une caisse de tôle, percée d'une quantité de trous à sa partie supérieure, et remplie de chaux vive ; que la chaux vive mettoit en ébullition l'eau qu'on versoit dessus, et produisoit cette chaleur douce, qui étonnoit les bonnes gens.

Enfin, le docteur Gall a paru. En touchant

le crâne d'un homme il sait positivement s'il est né pour l'amour, ou pour Bacchus, pour le trône ou pour Bicêtre, doctrine funeste, qui détruit celle du libre arbitre, *très-utile* à l'ordre social. En conséquence, on a invité le docteur Gall à cesser de nous prouver que nous suivons notre aveugle destinée, et à nous laisser dans les mains de la Providence, qui, très-certainement, veille sur nous depuis le règne d'Auguste.

En quelqu'état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être, disoit Fontenelle. Moi, j'ajoute, continua mon homme, que de quelque manière qu'on parle de nous, il est toujours flatteur de fixer l'attention.

En conséquence de ce principe, je me hâte de publier mon importante découverte. Je vous déclare avec modestie que je n'ai pas trouvé la transmutation des métaux, ni un principe nouveau de morale, ni même les moyens de déraciner un abus. J'ai trouvé, tout simplement, le moyen de faire diminuer de quatre cinquièmes le prix des laines, des draps et de la bonneterie. Je vois frissonner les fabricans de draps et les bonnetiers; mais je ne peux être retenu par aucune considération: le bien général doit prévaloir sur l'intérêt particulier.

Il est sans doute constant que depuis la chaumière jusqu'au palais on voit une prodigieuse

quantité de laine perdue pour les manufactures. Il existe dans tous les lits deux matelas au moins, qui, l'un dans l'autre, pèsent environ trente livres. Supposons à la France 24,000,000 d'habitans, et multiplions 24,000,000 par 60, poids égal à celui de deux matelas, et nous trouvons 1,440,000,000 de laine, qu'on peut, dès aujourd'hui, convertir en draps. « Mais, « monsieur, vous proscrivez donc les matelas? « — Je vais plus loin, monsieur, je proscris « les sommiers et les lits de plumes. — Et avec « quoi les remplacez-vous? — Ecoutez, et « prononcez.

« J'ai fait établir des sacs de peau de veau, « dont les coutures sont hermétiquement bou- « chées; j'en aurai incessamment pour les lits « de toutes largeurs. A un coin de chaque en- « veloppe est une ouverture, dans laquelle j'in- « troduis un petit tube de fer, que j'ouvre et « ferme à volonté. A l'aide d'un soufflet, je « remplis mon *matelas-ballon*. Veux-je un « matelas frais, je remplis le mien, les croisées « ouvertes. Veux-je un matelas chaud, je l'em- « plis auprès d'un bon feu. Ainsi, plus de bas- « sinoires, qui souvent brûlent les draps, et « quelquefois incendient une maison.

« Remarquez, s'il vous plaît, monsieur, qu'en « voyage j'établis mon lit au milieu d'un champ, « dans une prairie, dans un bois, partant où je

« me promets une soirée agréable. Je le porte « sous mon bras, et je le souffle où bon me « semble. Pendant la journée, il me suffit de « deux baguettes de bois pour le transformer « en parasol ou en parapluie.

« Veux-je déménager? je fourre mon mo- « bilier exigu dans mon *matelas-ballon*. Je le « souffle ensuite et je le pousse devant moi avec « le bout de mon pied. S'use-t-il dans quel- « ques-unes de ses parties? je trouve dans le « reste douze ou quinze paires de tiges de bottes.

« Remarquez encore, monsieur, que l'envie « elle-même ne pourra m'accuser de charlata- « nisme; un sac de peau de veau et un soufflet « composent tout l'appareil, et il n'est personne « qui ne puissent s'en servir avec autant de « succès que moi.

« Eh bien! vous ne répondez pas? — J'ad- « mire et je me tais. — Oh! je le vois, tous les « hommes ne sont pas envieux et injustes. Em- « brassez-moi, mon cher ami. — Très-volon- « tiers. Mais que répliquerez-vous à ceux qui « écriront contre votre découverte? — Que ce « sont des ignorans, des gens de mauvaise foi. « — Vous ferez bien; c'est l'usage. — Et je ne « manquerai pas de m'y conformer. »

Un homme qui a fait une découverte doit en faire usage le premier : rien ne persuade mieux que l'exemple. Mon homme enlève de son lit

draps et couvertures, et il me fait voir un *matelas-ballon* qui vraiment étoit bien rempli. J'y porte machinalement la main, et je la retire un peu mouillée. « Ce n'est rien, ce n'est rien, « me dit-il; il pleut, et vous savez que l'humi- « dité de l'atmosphère pénètre partout.—C'est- « à-dire que, dans ce moment-ci, c'est de l'eau « qui est dans votre ballon? — Non pas, non « pas; c'est de l'air, mais de l'air un peu chargé « de vapeurs atmosphériques. Je le ferai sécher « ce soir. — Et s'il continue de pleuvoir? — « Oh! dame, nous ne sommes pas dans ce bas « monde pour y avoir toutes nos aises, a dit « un très-grand saint. »

Mon homme sonne. Sa gouvernante, grande, jeune et jolie fille, paroît aussitôt. Il lui ordonne de refaire son lit. Or, comme il est assez large pour deux, elle ne peut l'arranger sans étendre beaucoup les bras. Ses deux pieds glissent en arrière. O malheur! ô humiliation! en se retenant au ballon, la jeune fille lui enfonce dans le flanc la pointe d'une paire de ciseaux qu'elle porte à sa ceinture. En un instant l'air s'évapore, et il ne reste sur le fond sanglé qu'une peau aplatie et ridée.

« Ma foi, mon cher monsieur, je doute fort, « lui dis-je, que cette invention-ci vous enri- « chisse. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup « de gens qui aiment à prendre dans leur lit

« un bain de vapeurs froides, ou qui veulen
« courir le risque de sentir au milieu de la nuit
« leur matelas disparoître de dessous eux par
« l'effet d'une épingle qui peut se glisser entre
« deux draps. »

Mon homme eut de l'humeur, beaucoup d'humeur, et je le quittai pour aller réfléchir sur sa bizarrerie, sur sa passion pour la célébrité, et son inutile persévérance à l'obtenir.

CHAPITRE VIII.

Les Beaux-Arts.

Les beaux-arts, répète-t-on partout à Paris, font le charme de la vie. Il faudroit dire : les beaux-arts sont le plus agréable des délassemens.

Faire des beaux-arts le charme de sa vie, c'est s'en occuper exclusivement, c'est leur sacrifier son état, sa fortune, ses espérances. En faire un simple délassement, c'est se conduire en homme raisonnable.

Tel qui se passionne pour les beaux-arts, en quittant les bancs de l'école, voit la gloire dans l'éloignement; il entend déjà la trompette de la renommée, et il croit fermement qu'une couronne de laurier et une trompette suffisent au bonheur de la vie.

Que devient-il à cinquante ans, lorsqu'après des efforts multipliés et soutenus, la couronne lui échappe et la trompette se tait? il dit en proie aux regrets : les beaux-arts ne mènent à rien.

Et si, au lieu des éclats flatteurs de la trompette, il entend l'aigre et affligeant bruit des sifflets, il s'écrie avec amertume : les beaux-arts sont le fléau de la vie.

Quelle est alors son unique ressource? d'accuser ses contemporains de mauvais goût et d'ingratitude, et de se boucher les oreilles, lorsqu'il entend la trompette sonner pour un autre.

Et que gagne cet autre pour qui la trompette sonne? Les clameurs de l'envie le poursuivent; elles lui ôtent le repos et le sommeil. Le chagrin s'attache à tous deux, les mine, les ronge et les tue.

Oh, c'est une bien belle chose que les beaux-arts!.... pour l'homme opulent qui s'en amuse.

Si nous descendons des beaux-arts aux choses d'agrément, nous trouvons, dans chaque coterie, un petit poëte, sans conséquence, qui a passé sa journée à préparer les impromptus qu'il débitera le soir; un chanteur, qui a travaillé l'air qui doit faire oublier les impromptus; un danseur qui ne dit rien, mais qui dîne comme les autres, parce qu'on espère que mademoiselle aura dans trois mois les plus beaux bras de Paris.

Ces messieurs-là ont aussi leur petite trompette: c'est la voix doucereuse de la dame de la maison, qui vante leurs talens à ceux qui viennent faire leur cour à monsieur, parce qu'ils en attendent une place, ou parce qu'il perd facilement son argent à l'*écartée*.

Ils saluent les protégés de madame, en avan-

ent imperceptiblement le menton. Ils leur tournent le dos, pour considérer une jeune héritière que personne n'aime, et que tout le monde veut épouser ; pour adresser de jolies choses à une dame qu'il est du bon ton de trouver charmante, qui d'un sourire fait une réputation, et qui, chaque jour, perd quelque chose de la sienne. Quelques négocians se groupent dans un coin et parlent *bourse*. Des jurisconsultes discutent un point de *droit*. Des financiers raisonnent *impôt*, et prouvent qu'en finance deux et deux ne font quelquefois qu'un. Les jeunes gens parlent *chevaux ;* les jeunes femmes *modes*. Pendant ce temps-là, on apprête les tables de jeu. Le petit poëte, le chanteur, le danseur disparoissent, et vont à leur sixième étage, arranger leur écot du lendemain.

On prend les cartes, on perd, on gagne, on digère. On se retire à minuit, pour reprendre les cartes le lendemain, le surlendemain, tous les jours. On fera la même chose pendant trente, quarante ans, et on croira avoir vécu.

Au milieu de la partie, arrive un jeune homme... ..... Oh, celui-ci est un personnage important, car toutes les femmes posent leur jeu, se tournent avec empressement; toutes lui sourient, toutes semblent l'inviter à parler..... Que va-t-il dire ?

Il sort du théâtre Français ; il a vu tomber

une nouveauté *pitoyablement écrite*, et son amour pour les vers ne lui a pas permis d'apprendre l'orthographe. Mademoiselle une telle a joué *horriblement;* mademoiselle une telle a rejeté ses vœux. Un homme raisonnable, qui ne juge pas les nouveautés de sa chambre à coucher, comme certain journaliste, ou comme un sot, lui demande des détails. Le jeune homme fait une pirouette sur la pointe du pied, tire une boîte de jujubes, s'excuse sur la foiblesse de sa poitrine, et court débiter à une femme, qu'il voit pour la première fois, des complimens si hors d'à-propos, qu'ils ressemblent à des impertinences. Il lui chante une romance; il l'accompagne sur un piano. Les autres femmes s'impatientent, se dépitent, le jeune homme jouit de leur petite colère; il s'échappe avec inhumanité. Les regrets le suivent, l'accompagnent : c'est un homme à la mode. Pourquoi? on n'en sait rien.

Il va de cercle en cercle promener ses petits talens et sa fatuité. Il rentre enfin chez lui, bien convaincu qu'il a employé sa journée. Il sait tout, il prononce sur tout, et il ne se doute pas que dans deux ans il ne lui restera rien de la belle fortune que son père lui a laissée.

Pourquoi cette nullité de tant de jeunes gens qui pourroient être laborieux et utiles? Pour-

quoi ces jolies têtes si fraîches, si séduisantes, que la raison pourroit embellir encore, sont-elles si légères, si futiles, si vides? A quoi attribuer cette sorte de dégradation d'une partie de l'espèce humaine? à l'amour inconsidéré des arts.

Voulez-vous juger de l'esprit d'une nation? demandez ce que coûtent un maître de chant et un maître de langue. De quelque côté que soit l'avantage, la question sera résolue.

Une soirée s'ouvre à Paris. Quelle est la jeune personne qui sera l'objet de toutes les prévenances, de tous les égards? Sera-ce celle qui, dirigée par une mère prévoyante, apprend d'elle l'art de bien conduire une maison, de suppléer par l'économie à ce qui manque en moyens; qui cache cette économie même sous un air d'aisance, et qui fait tout valoir par des grâces naturelles; qui, exercée à mille petits ouvrages agréables et utiles, se suffit à elle-même, et ne paie pas un impôt périodique à ces marchandes qui vivent des folies d'autrui? Non. On ne lui accordera que cette froide politesse qu'on ne peut refuser à personne.

Celles qui fixeront invariablement l'admiration, qui attacheront tous les hommes à leurs pas, seront celles qui dansent le mieux la *russe*, et qui exécutent avec le plus de facilité une difficulté sur le piano ou la harpe.

Je conviens qu'on peut danser la russe et pincer de la harpe sans négliger les choses essentielles. Mais, lorsque les petits arts occupent exclusivement toutes les classes de la société, que les hommes y attachent la plus haute importance, et que les plus grands succès en ce genre entraînent leurs hommages, il est tout simple qu'une jeune personne consacre des années entières à les mériter.

Séduits par la vogue, par quelques agrémens extérieurs, des hommes, sensés d'ailleurs, épousent ces demoiselles-là. Cependant, on se lasse d'entendre pincer de la harpe, et de voir danser la russe à sa femme. On lui cherche des qualités, et on ne trouve que la russe et la harpe. L'ennui prend des deux côtés, et pour s'y soustraire, la jeune femme, qui ne sait vivre que de plaisirs, court, dans tous les quartiers de Paris, danser la russe et pincer de la harpe. L'époux isolé cherche chez lui sa compagne : ici, il trouve de la musique; là, des chaussons de bal; plus loin, une femme de chambre, qui dort sur un divan, en attendant sa maîtresse.

Madame rentre au lever du soleil. Elle a les yeux cavés; la figure tiraillée. Son mari lui adresse de tendres reproches; elle y répond, en lui annonçant qu'elle donne le lendemain une fête, où elle réunira les *virtuoses* les plus

distingués de Paris. Monsieur fait des observations; madame ne conçoit pas qu'on ne mette point un *virtuose* au-dessus de tout. Monsieur se défend, madame insiste; elle menace, elle intimide, la fête a lieu. On en donne dix, on en donne trente. On dépense, en parures et en brillantes bagatelles, au delà de ce que coûtent les fêtes. Au bout de quelques années, madame n'a plus ni fortune, ni beauté. La harpe semble repousser un bras, dépouillé de ses grâces; personne ne lui fait danser la russe, et de sa vie elle n'a su faire que cela.

Celle, dont nous parlions tout à l'heure, qui a de l'économie, l'amour de l'ordre, de la retraite, du travail, de l'esprit sans prétention, s'est mariée un peu tard, parce qu'elle n'est pas très-jolie. Elle n'a pas épousé un violoncelle, un cor, un recueil de madrigaux; elle a rencontré un homme honnête et sensible, qui l'a appréciée, et qui regrette, chaque jour, de ne l'avoir pas épousée plus tôt.

Chaque jour, elle acquiert de nouveaux amis, et elle n'en perd aucun. On la considère autant qu'on l'aime, et ses yeux seront fermés par des enfans, qui n'auront pas usé leur sensibilité en dansant la russe et en pinçant de la harpe.

ÉLOGE HISTORIQUE

DU GÉNÉRAL

COMTE DE LASALLE (1).

Il est des pertes qui sont senties de tous, parce que le public, souvent froid, est cependant toujours juste. L'homme qui a forcé son estime, finit par lui devenir cher, et il donne des regrets sincères à ceux dont il se plaisoit à raconter les hauts faits.

Tel fut le sort des Duguesclin, des Bayard, des de Foix. Braves, loyaux, modestes, bons, leur nom a passé d'âge en âge ; il est devenu un éloge, et on se le rappelle avec attendrissement, lorsque la patrie perd un de ces jeunes guerriers, qui les ont pris pour modèle, et qui nous retracent leurs vertus militaires et privées.

La mort vient de frapper un officier d'un mérite rare. Enlevé à trente-quatre ans à sa famille, à ses amis, à ses soldats, qui l'aimoient,

(1) Il fut tué à la bataille de Wagram, et cet essai, consacré à sa famille, fut écrit aussitôt. Les événemens que j'y ai détaillés sont de la plus exacte vérité. Les uns ont été pris sur les brevets mêmes de cet homme extraordinaire ; je tiens les autres de témoins oculaires.

qui l'honoroient, le général comte de Lasalle a laissé de grands souvenirs aux uns; il a ouvert aux autres une source intarissable de larmes.

Couvrir de fleurs la tombe de l'objet qui nous fut cher, c'est en quelque sorte charmer notre douleur. Honorer la cendre d'un héros, c'est presque le ravir au trépas. Nos vieux soldats croyoient voir encore marcher Roland à leur tête, lorsqu'ils chantoient en chœur sa romance. Parler du comte de Lasalle, rappeler quelques-unes des grandes actions qui l'ont illustré, c'est le reproduire aux yeux de la France entière; c'est un hommage, consolateur peut-être, offert par ma reconnoissance à cette famille, naguère si justement orgueilleuse de son chef, aujourd'hui accablée de douleur.

Les inclinations guerrières du comte de Lasalle se manifestèrent à un âge où la plupart des hommes ont besoin encore de ces tendres soins que les bonnes mères se complaisent à prodiguer à l'enfance. Issu d'une famille noble de Metz, et né dans cette ville le 10 mai 1775, il étoit, en 1786, officier au régiment d'Alsace, commandé alors par le prince qui occupe aujourd'hui le trône de Bavière.

Impatient de se signaler, il en attendoit vainement l'occasion, lorsque la révolution ouvrit une triste, mais vaste carrière à ceux que leur génie sembloit destiner à commander aux au-

tres. Mais un préjugé nouveau avoit remplacé un préjugé ancien : la naissance du comte de Lasalle lui avoit ouvert la route des honneurs militaires; elle lui fit perdre son état.

Il faut plus que du courage pour supporter les dégoûts et l'injustice; il faut tenir bien fortement à sa patrie, pour lui sacrifier jusqu'à son amour-propre blessé. Le comte de Lasalle oublia qu'il avoit commandé. Il cacha son nom et ses services dans les derniers rangs du vingt-troisième régiment de chasseurs à cheval, et semblable à Rose, et à Fabert son grand-oncle, il n'attendit plus rien que de lui.

Bientôt il commença à se faire remarquer. Son régiment servoit à l'armée du Nord, et il venoit d'obtenir le grade modeste de fourrier. Suivi de quelques chasseurs de sa compagnie, il attaqua et prit une batterie de canon. L'éclat de cette action parvint jusqu'au général en chef; il voulut voir le jeune Lasalle. La nature, en le douant d'une âme forte, ne lui avoit pas refusé les agrémens extérieurs, qui préviennent toujours favorablement : son général lui proposa de le faire officier.

Le comte de Lasalle, sous-lieutenant à onze ans, n'avoit pu apprécier les devoirs et les difficultés du commandement. L'expérience l'avoit éclairé; et, avec une modestie d'autant plus louable, qu'elle est bien rare, il refusa la fa-

veur qui lui étoit offerte. Il avoit dix-neuf ans, lorsqu'il consentit à marcher à la tête de ceux que les circonstances avoient faits ses camarades, à les guider, à les animer par son exemple.

Porté sur un théâtre plus élevé, nous allons le voir fixer l'attention de l'armée, et ne plus faire un pas qui ne le conduise à la gloire. Incapable de rien demander, sa renommée parloit pour lui, et ses compagnons d'armes le nommoient d'avance au grade auquel il alloit être promu.

C'est par une valeur bouillante, qu'il avoit la force de soumettre à son jugement, par un zèle qui ne se ralentit pas un instant, par des conceptions heureuses, aussitôt exécutées que senties, que du rang de sous-lieutenant il parvint, en cinq ans, à celui de colonel. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

En Italie, conduisant dix-huit cavaliers, il rencontra cent hussards ennemis, et ne balança pas à les charger. Nous sommes loin encore de l'époque où, semblable à Gaston de Foix, que je citois tout à l'heure, il périt comme lui au sein de la victoire. Suspendons nos regrets, et suivons notre jeune héros.

Les cent hussards autrichiens cèdent à l'impétuosité de dix-huit hommes électrisés par un chevalier français. Emporté lui-même par une ardeur que l'âge et l'ivresse du succès ne lui

permettent plus de modérer, il s'abandonne, s'égare, se trouve seul au milieu de quatre hussards, qui se précipitent sur lui. Il pouvoit se rendre, sans manquer à son devoir ni à l'honneur : *Vaincre ou mourir* est sa devise. Il combat ses quatre adversaires; il les pousse, il les étonne, il les blesse tous quatre, il arrive sur les bords du Bachiglione, se jette à la nage, passe le fleuve, et rejoint sa petite troupe, qui le croyoit perdu, et qui célèbre le retour d'un frère. L'antiquité a consacré le nom d'Horace, qui tua trois Albains blessés.

La bataille de Rivoli ajouta à la gloire qu'il avoit déjà acquise. L'ennemi occupoit un plateau qui domine la plaine; il falloit l'en chasser, et c'est Lasalle qu'on choisit pour l'exécution de cette entreprise, aussi périlleuse qu'honorable. L'ennemi est chassé de position en position, et le modeste vainqueur revient chargé de drapeaux et de lauriers, qu'il dépose aux pieds de son commandant : *Reposez-vous sur ces drapeaux, Lasalle, vous l'avez bien mérité*, lui dit le général en chef.

A la tête de seize cavaliers des guides, il entre dans Valrozone, qu'occupoit un escadron ennemi. La terreur le précède de place en place, de rue en rue. L'ennemi évacue la ville, et repasse le Tagliamento. Lasalle ne connoît pas de demi-succès : il poursuit les fuyards, et passa le premier la rivière après eux.

Des circonstances, qui tiennent uniquement à la politique, et qui sont, par conséquent, étrangères à mon sujet, le transplantèrent sur un sol éloigné et brûlant. Il s'y montra toujours lui-même.

La bataille des Pyramides, la plus importante, peut-être, qui ait été livrée en Egypte, fut long-temps disputée, et la nécessité de vaincre étoit démontrée. Les Turcs, rassurés par la retraite facile que leur offroit Embabé-vergioch, résistoient aux efforts de l'armée française. Lasalle avoit ce coup d'œil sûr et rapide, qui juge tout, et juge tout bien. Il passa entre les Musulmans et la forteresse, et ce mouvement, en déconcertant l'ennemi, décida de la victoire.

C'est alors qu'il fut nommé colonel.

Il ne se bornoit pas à savoir vaincre. Au milieu des plus grands périls, il veilloit sur ceux qui avoient acquis son amitié et son estime. Dans le fort d'une mêlée, il eut la satisfaction et la gloire de conserver à la France le duc d'Auerstaedt.

Il avoit étonné l'Afrique. Il revint combattre et obtenir de nouveaux succès en Italie. Le 27 nivôse an IX, il rencontra des adversaires dignes de lui. Ils lui tuèrent trois chevaux, et il rompit sept sabres sur ceux qui l'approchoient de plus près.

Jusqu'ici Lasalle a fait beaucoup avec de foibles moyens. Elevé au grade de général de brigade, dans la campagne mémorable d'Austerlitz, il doit s'interdire ces succès partiels, qui ont fait la réputation de Bayard, et conserver ce sang-froid, qui seul saisit l'ensemble d'une opération, et dirige bien les grandes masses.

Il est des opérations militaires qui semblent exclusivement réservées à l'infanterie. C'est elle qui ouvre les tranchées, qui pousse les travaux d'un siége, qui réduit les places fortes. Bayard, qui ne fut plus grand, ou peut-être plus heureux que Lasalle, qu'à la bataille de Cérignoles, où il soutint seul, sur un pont étroit, les efforts de deux cents hommes, Bayard a défendu une ville, ouverte à la vérité, mais où chaque maison lui offroit un retranchement nouveau, et chaque rue un nouveau champ de bataille. Le 29 octobre 1806, Lasalle, à la tête de deux régimens de cavalerie, attaqua une ville fortifiée. Le succès seul pouvoit justifier une telle entreprise aux yeux du vulgaire, qui ne voit que de la témérité où l'homme de génie ne suit que les chances qu'il a prévues et combinées. Stettin ouvre ses portes. Une garnison de six mille hommes et cent pièces de canon tombent au pouvoir du vainqueur. Ce fait d'armes paroîtra peut-être in-

croyable à la postérité : peut-être aussi le nom de Lasalle a-t-il tout fait.

A la bataille d'Heilsberg, Lasalle étoit partout à la tête de sa cavalerie légère. Par un de ces hasards inexplicables, mais fréquens à la guerre, le grand-duc de Berg est enveloppé par douze dragons russes. Lasalle n'a le temps ni de réfléchir, ni de donner des ordres ; son cœur le pousse, l'entraîne. Il se détache seul, fond sur les ennemis avec la rapidité de l'éclair, tue l'officier qui commande le détachement, et met les onze dragons en fuite.

Peu d'heures après, Lasalle oublie un moment qu'il est officier général, et s'abandonne à son impétuosité. Il est enveloppé à son tour; la mort plane sur sa tête. Le grand-duc s'élance, se précipite à son tour ; il dégage Lasalle, et lui dit en lui serrant la main : *Général, nous sommes quittes.*

Une suite de services aussi éclatans ne reste jamais sans récompense. Dès long-temps Lasalle avoit reçu un sabre et des pistolets d'honneur; il avoit été admis dans la Légion d'honneur à l'époque de sa formation. Le 5 janvier 1807 il fut nommé général de division, et chevalier de l'ordre de la Couronne de fer le 1er juillet de la même année.

Nous l'avons suivi vainqueur et heureux en Italie, en Égypte, en Allemagne. La déplora-

ble guerre d'Espagne va lui offrir de nouveaux moyens de se signaler.

Déjà les dissensions commençoient à déchirer ce malheureux pays; déjà les Espagnols se levoient partout; partout ils se formoient en corps d'armée; partout ils trouvoient des armes. Le duc d'Istrie envoya, contre les rassemblemens du royaume de Léon et des Asturies, six mille hommes d'infanterie et huit cents cavaliers. Les Français et les Espagnols se rencontrèrent à Torquemada. L'armée espagnole est forte de vingt-sept mille hommes; mais les Français sont commandés par Lasalle, et le succès n'est plus douteux. L'armée espagnole est complétement battue; elle perd son artillerie, elle fuit, elle se disperse et va chercher un asile dans les montagnes.

C'est la première fois que Lasalle commandoit de l'infanterie; il prouva qu'il n'étoit étranger à aucune partie de l'art militaire.

A l'affaire de Valrozone, il s'étoit essayé à profiter d'un avantage; ici, il tire le plus grand parti de sa victoire. Il pousse les Espagnols; ses avant-postes les harcèlent sans relâche. Il les joint à Cabeson, entre Valladolid et Palencia. Voir l'ennemi et l'attaquer, l'attaquer et le battre sont pour lui la même chose. Il gagne une seconde bataille en vue de Palencia, défendue par une rivière et une nombreuse gar-

nison. Son nom franchit tout, soumet tout; Valladolid et Palencia se rendent à discrétion.

Il est beau de faire oublier sa victoire aux vaincus, de se les attacher par l'équité qui rassure, par la popularité qui encourage, par ces soins consolateurs qui effacent jusqu'au souvenir de l'infortune. Lasalle devoit jouir de tous les genres de gloire; et celle-ci, moins brillante, mais plus douce, fut le prix de ses constans efforts. Chargé de l'administration des contrées qu'il avoit soumises, il y fit aimer le nouveau gouvernement. Ce n'étoit plus cet homme terrible qu'on ne connoissoit encore que par ses exploits. La persuasion couloit de ses lèvres; l'urbanité se peignoit sur sa physionomie; la délicatesse et l'honneur étoient la règle de sa conduite, et lui gagnèrent tous les cœurs. L'évêque se jeta dans ses bras et entraîna son clergé. Les habitans ne virent plus en lui qu'un père.

Cuesta, deux fois vaincu, et Black, qui ambitionnoit l'honneur de combattre l'invincible, avoient rassemblé une armée de quarante mille hommes. Le duc d'Istrie n'en avoit que douze mille à leur opposer. Un combat terrible s'engage à Médina-del-Rio-Secco. Le sort de cette journée est long-temps incertain. Le duc d'Istrie ordonne à Lasalle de charger à la tête du dixième et du vingt-deuxième régiment de chasseurs à

cheval. Il attaque, il prodigue sa vie comme le simple soldat. Les Espagnols reculent, se rompent, et laissent six mille hommes sur le champ de bataille.

Peu de jours après cette affaire, Lasalle fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

L'art des retraites se compose d'une connoissance parfaite des lieux, d'une tactique profonde, d'une expérience consommée, d'un sang-froid que rien n'altère. Comment attendre tant de qualités réunies d'un général de trente deux ans? Lasalle les possédoit toutes. Lorsque l'armée fit un mouvement rétrograde sur Vittoria, il fut chargé du commandement de l'arrière-garde. Il contint l'ennemi par la profondeur de ses conceptions et la sagesse de ses manœuvres. Il mérita les éloges de son général en chef et de tous les officiers instruits.

Napoléon parut. Tout changea, tout céda, pour un moment, à son inconcevable ascendant. Pendant qu'il battoit en personne la presqu'innombrable armée de Castille, Lasalle et ses deux régimens de chasseurs attaquoient et forçoient Burgos, où une division ennemie s'étoit retranchée. Douze pièces de canon et dix-sept drapeaux sont les fruits de cette nouvelle victoire.

A Villariezo, il ordonna à ses fidèles chasseurs de le suivre. Ils volent sur ses pas et

prennent dix-sept pièces de canon et quatre drapeaux.

A Médelin, Lasalle entraîne le quatrième régiment de cuirassiers. Il enfonce les rangs ennemis, tue ce qui ose lui résister, et c'est encore à lui que la France doit l'honneur de cette journée.

Ses valeureux chasseurs du dixième et du vingt-deuxième régimens étoient aussi à Médelin. Fiers de servir sous ses ordres, ils ne combattoient pas sous ses yeux. *Soyons dignes de lui*, s'écrient-ils, et ils portent partout l'épouvante et la mort.

Je me complais à parler de ces deux régimens. Lasalle sembloit les avoir adoptés; il aimoit à les associer à sa gloire.

De nouveaux différens s'élevèrent entre la France et l'Autriche. Napoléon passe du midi au nord de l'Europe. Il a désigné les héros qui doivent le suivre, et Lasalle s'enorgueillit d'être nommé.

Chaque jour est un jour de bataille, et chaque bataille est un triomphe. Lasalle se montre toujours digne de sa réputation. Déjà il s'est avancé jusque sous les murs de Presbourg, et il a poussé ses avant-postes jusqu'à Altenbourg et Raab. Il réunit deux divisions sous ses ordres; il occupe, il défend un terrain immense. Attaqué successivement sur tous les points, il semble se

multiplier. Il est partout et conserve toutes ses positions.

Rappellerai-je la bataille d'Esling, cette journée mémorable, où une foible partie de l'armée française résista à toutes les forces de l'Autriche, et demeura maîtresse du champ de bataille? L'intrépide Lasalle y parut ce qu'il avoit toujours été..... Mais je n'ai pas la force de le suivre. Je m'arrête, pour rendre un dernier hommage à la mémoire d'un des plus grands capitaines que citera un jour notre histoire..... C'est-là, que l'aveugle ou impitoyable destin avoit marqué le terme de l'illustre et trop courte carrière du duc de Montebello.

Pendant que Napoléon fixe ici la fortune, un jeune général, son allié, gagne la bataille de Raab, et met le siége devant cette ville. Comment Lasalle se trouve-t-il aussi-là? Comment, dans les courts instans de loisir que lui ont laissés des guerres, qui se succèdent sans interruption, a-t-il trouvé le temps d'étudier l'art des Cohorn et des Vauban? C'est à lui qu'on doit ces épaulemens, et ces ponts si heureusement jetés, et qui contribuèrent si puissamment à la reddition de Raab.

Nous voilà arrivés à cette époque, si mémorable pour la France, et si fatale à notre héros. Pour la seconde fois, l'armée française a vaincu le Danube, et déjà luit ce jour qui peut

décider du sort de la monarchie autrichienne. Généraux, officiers, soldats français, tous attendent avec impatience le moment de se signaler. La trompette sonne, le fer brille, l'artillerie tonne. Vingt villages sont pris, repris, incendiés, anéantis. Lasalle, plus étonnant, plus grand que jamais, s'est élevé au-dessus de lui-même. Peut-être a-t-il conçu l'espoir d'obtenir à Wagram le sceptre des guerriers. Peut-être Napoléon se laisse-t-il aller à l'idée de couronner tant de travaux à la fois. Lasalle redouble d'efforts; il voit le prix, il peut l'atteindre, il veut au moins le mériter. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . J'ai essayé de tenir un moment le burin de l'histoire. . . . . Il s'échappe de ma main..... Une torche funéraire le remplace.

Jeunesse, rang, décorations, félicité, espérances, un coup a tout détruit; la tombe a tout couvert..... Qu'au moins sa gloire lui survive.

Essayons d'adoucir nos regrets, en parlant encore de lui. Le temps seul ferme les plaies de l'âme; il en est même qu'il ne cicatrise jamais entièrement. Mais on y verse un beaume consolateur, en payant à celui qu'on a perdu un juste tribut d'éloges. Notre douleur semble trouver un appui dans ses vertus, et s'oublier

un moment devant l'auréole dont la renommée avoit paré sa tête.

Nous avons marché sur ses traces de contrée en contrée, de victoire en victoire. Faisons connoître son cœur, assemblage étonnant de courage et de sensibilité, de fierté et de douceur.

C'est par cet assemblage de qualités, en apparence opposées, qu'il avoit acquis l'amour de ses soldats. C'est cet amour, qui leur faisoit tout entreprendre et tout exécuter pour lui. Hé, comment se seroient-ils défendus de ce sentiment ? Aucun d'eux n'étoit étranger à ses soins; il n'en est aucun qui n'ait reçu quelque marque de sa bonté touchante. Dans des déserts brûlans, Lasalle s'oublioit lui-même pour ne s'occuper que d'eux. Souvent on l'a vu donner ses chevaux à des malheureux excédés de fatigue, de chaleur et de besoin. Souvent, il est descendu de celui qui lui restoit pour sauver un infortuné, qui invoquoit la mort, étendu sans force et sans courage sur un sable embrasé. Il marchoit gaiement à la tête de sa troupe; il lui rendoit la confiance et l'espoir; il lui communiquoit son âme.

Un jour, l'eau que portoient les chameaux étoit épuisée. On n'avançoit plus que par l'impossibilité de s'arrêter. Tous les yeux cherchoient un village, une touffe d'arbres; ils

plongeoient dans l'horizon; ils auroient voulu en reculer les bornes. Une soif ardente dévoroit Lasalle comme le dernier de ses soldats. Un de ses chasseurs, qui l'affectionnoit plus particulièrement, s'étoit écarté pour lui procurer quelque soulagement. Ce brave homme revient, une outre sur la tête, et la joie sur le front. Sa langue desséchée ne peut articuler un mot : il n'a pas touché à l'eau saumâtre qu'il apporte; il la dépose aux pieds de son colonel. Lasalle la partage entre ses chasseurs, et ne s'en réserve pas une goutte. Il souffre cruellement; mais il a recueilli des bénédictions.

Jeune, beau, sensible, Lasalle devoit se livrer au plus doux des penchans. Une dame pleine de qualités, d'esprit, de talens et de grâces, le fixa et s'associa à son sort et à sa gloire. Les douceurs de cette union furent inaltérables, parce que toujours ils se montrèrent dignes l'un de l'autre.

Il manquoit à leurs vœux un héritier de son nom. Puisse celui qui va naître égaler un jour son père, qu'il n'aura pas eu le bonheur de voir, mais dont il trouvera le portrait dans l'histoire.

C'est dans l'intimité secrète de sa correspondance, qu'il se montroit ce qu'il étoit à son épouse bien aimée.

Il écrivoit, il y a quelques mois : *Mon atta-*

chement à mon pays ressemble à ces vieilles amours que le temps fortifie, au lieu de les détruire.

Il y a quelques semaines : *L'opinion de l'armée sur mon compte est si flatteuse, que je n'ose en parler qu'à toi.*

Je finirai par la dernière phrase de sa dernière lettre. Elle peint l'homme d'un seul trait : *Mon cœur est à toi, mon sang à ma patrie, ma conduite à l'honneur.*

MA MAISON
DE CAMPAGNE.

Et moi aussi j'ai fait mes affaires. Je les ai faites avec loyauté, et personne au monde ne peut me redemander un écu. Quarante ans de travail et une bonne conscience font désirer le repos : je veux me reposer. Je n'ai pas d'enfans, et je laisse mon fonds à mon premier commis, garçon estimable, qui ne se connoît ni en musique italienne, ni en jolis opéras comiques, ni en petits vers, ni en gilets à la mode, ni en nœuds de cravatte, ni en bottes à l'anglaise; mais qui entend très-bien son commerce, qui a contribué à faire prospérer le mien, et à qui je dois de la reconnoissance.

J'aurai un logement commode au Marais; je préfère ce quartier-là, parce qu'il est tranquille. Je n'aurai plus la tête cassée par le bruit des carrosses, et je ne serai pas exposé à être rompu vif par un de ces fous qui mènent leur cabriolet comme le vent la feuille morte, et qui semblent communiquer à leurs chevaux leur pétulance et leur folie.

Là, j'aurai pour promenade la place Royale, que j'aime, parce qu'elle est solitaire : où il y

à foule on ne se promène pas. On y voit, on y est vu ; mais personne n'a rien à gagner à me voir, et je ne me soucie ni des coups de coude qu'on reçoit, ni des poupées ambulantes qu'on rencontre sans cesse dans nos jardins somptueux.

Pour passer mes soirées, j'aurai l'ami Habard, qui est aussi celui de ma femme, qui fait grand cas de mon vin blanc, et qui joue fort bien au tric-trac.

Voilà mes arrangemens pris pour l'hiver et pour la ville. Mais cela ne suffit pas. A un certain âge il faut de l'exercice. Je veux que celui que je prendrai soit salubre, facile, et peu fatiguant. J'aurai une maison de campagne, assez près de Paris pour n'avoir pas besoin de voiture pour m'y rendre ; pas assez éloignée pour que je sois las en y arrivant.

L'ami Habard prétend que pour n'être pas trompé je dois consulter un architecte. On vend, dit-il, des maisons de bois plâtré pour des maisons en pierres de taille, et de vieilles maisons pour des neuves, parce qu'on les a fait badigeoner, qu'on a remis les croisées et les portes en couleur, et qu'on a collé des papiers neufs sur les murs. L'ami Habard pourroit bien avoir raison. Je n'ai jamais fait de dupes ; je ne dois pas l'être. Je vais chez un architecte, par la raison que c'est à celui qui a besoin de l'autre à l'aller trouver.

Il n'est pas très-affable ce monsieur-là..... Ah! il se déride; il devient poli jusqu'à m'embarrasser. Je n'ai pas plus tôt prononcé le mot *maison*, qu'il m'avance un fauteuil, dans lequel je m'enfonce jusqu'aux épaules; il veut absolument que je déjeune avec lui. Il m'est assez égal de déjeuner là ou ailleurs; j'accepte le déjeuner de l'architecte.

En déjeunant, je lui explique à peu près ce que je veux. « J'y suis, monsieur, j'y suis, me « dit-il. Il vous faut par bas salle à manger, « office, salon, salle de billard, bibliothéque « et boudoir, cuisine, lavoir, bûcher, écuries « et remises. — Monsieur, mon grand-père et « mon père, qui me valoient bien, n'avoient « pas de salon; je m'en passerai comme eux. « Je n'aurai pas de salle de billard, parce que « je n'y sais pas jouer, ni l'ami Habard non « plus. Je n'aurai pas de bibliothéque, parce « que la mienne est composée de cent volumes « choisis qui me suffisent, qui suffiroient à bien « d'autres, et cela se met partout. Je n'aurai « pas de boudoir, parce que ma femme, l'ami « Habard et moi, ne boudons jamais. Je n'ai « pas besoin d'écuries ni de remises, parce que « je suis dans l'usage de voyager par la gail- « lotte de St.-Cloud, ou par les petites voitures « de Sceaux ou de Vitry.

« Il me faut une salle à manger, spacieuse,

« garnie, dans son pourtour, de profondes ar-
« moires, et ayant vue sur un joli parterre.
« Il y aura à côté un cabinet agréable où ma
« femme pourra se retirer, quand l'ami Ha-
« bard et moi serons en gaieté, ou que le bruit
« du tric-trac lui paroîtra fatiguant.

« En face de la salle à manger, sera une
« cuisine, grande, propre et bien aérée; il y
« aura un four, parce que j'aime beaucoup la
« pâtisserie. A côté, je veux un appentis, qui
« servira de lavoir et de bûcher. Sous la cui-
« sine, j'aurai une bonne cave, dont vous ne par-
« lez pas, et qui me paroît une pièce essentielle.
« — Vous ne réfléchissez pas, monsieur.....—
« Pardonnez-moi, monsieur; j'ai beaucoup
« réfléchi. — Une salle à manger et une cui-
« sine par bas! hé, qu'aurez-vous au-dessus?
« Il vous faut un appartement pour vous; un
« autre pour madame; cinq à six chambres au
« second, avec leurs doubles cabinets; quel-
« ques autres pièces au troisième pour les
« gens, et...—Monsieur, depuis quarante ans,
« ma femme et moi n'avons qu'une chambre et
« un lit, et nous nous en sommes fort bien
« trouvés; nous continuerons, s'il vous plaît.
« Vis-à-vis cette chambre sera celle de
« l'ami Habard, et au-dessus une espèce de
« belvéder, où couchera notre bonne Mar-
« guerite; nous n'en voulons pas davantage.

« — Mais qui êtes-vous donc, monsieur, qui « vous contentez de si peu de chose? — Un « négociant retiré avec cinq cent mille francs. « —Monsieur, il n'est pas de particulier, posses- « seur de cinq cent mille francs, qui n'ait une « campagne de cinquante mille écus. — Et qui « ne se ruine. Moi, je ne veux pas me ruiner. « — Ma foi, monsieur, avec des vues aussi « étroites on ne dérange pas un architecte. On « s'adresse à un maître maçon. » Et M. l'archi- tecte me tourne le dos; il reprend son équerre et son crayon, moi, mon chapeau, et je vais chercher un maître maçon.

« Monsieur, me dit le maître maçon, on « ne fait pas perdre le temps à un entrepre- « neur pour une semblable vétille. Abonnez- « vous aux *Petites-Affiches*. »

Diable, le luxe et la morgue ont furieuse- ment augmenté depuis cent ans! Le maçon de mon grand-père s'appeloit Nicolas; celui de mon père, maître Pierre, et celui-ci s'appelle monsieur. Il a une grosse cuisinière, une bonne d'enfans, madame ne se mêle de rien, et elle porte un cachemire. Ah, je vois ce que c'est. Ces gens-là trouvent des fous, qui les gorgent d'or, ou des imbéciles qui se laissent attraper. J'ai toute ma raison, moi, et je n'entends perdre que l'abonnement d'un trimestre aux *Petites-Affiches*.

J'ai ma quittance du bureau, et tous les soirs, Habard et moi lisons la feuille, avant ou après notre partie de tric-trac.

« Hé, mon ami, voilà ce qu'il vous faut. — « Mais je le crois. La route de Paris à Montrouge « est toute unie. — L'air y est excellent. — On « y boit de l'eau d'Arcueil. — Allons voir la « petite maison bourgeoise de Montrouge. »

J'engage ma femme à nous accompagner : il faut que la petite maison lui plaise d'abord. Je suis incontestablement le maître chez moi. Mais j'ai toujours eu pour principe de ne jamais rien faire qui ne soit agréable à ma femme.

Elle prend son sac, je me charge du parasol, ou parapluie, selon les circonstances. Habard met des biscotins dans une poche, un flacon d'excellente liqueur dans l'autre, et nous voilà partis.

J'entendois, par-ci, par-là, quelques jeunes gens chuchoter : *c'est* monsieur et madame Pepin. « Qu'est-ce donc que M. Pepin? demandai- « je à Habard. — C'est un fort bon mari, qu'on « a tourné en ridicule sur certain théâtre, et « dont on a beaucoup ri. — Ma foi, mon ami, « tant pis pour l'auteur et les rieurs. Ils me « feroient croire qu'ils ne sont pas eux-mêmes « bons maris. — On dit qu'ils deviennent « rares. »

Nous arrivons à la porte de la petite maison

bourgeoise. Ma femme sourit; bon, l'extérieur lui plaît. Entrons. « Mais, mon ami, tout ceci « est très-joli, très-frais ; c'est précisément ce « qu'il nous faut. — La maison te convient? « — Beaucoup, mon cœur. — Elle est à toi, « ma poule : je signe ce soir. Voyons mainte- « nant le jardin. Comment, diable ! *c'est consé- « quent.*

« Ah çà, il nous faut un jardinier : moi, je « n'entends rien au jardinage; d'ailleurs, je ne « veux pas me fatiguer. Habard, dépose-là tes « provisions, et fais-moi le plaisir de t'infor- « mer s'il y a ici un bon jardinier sans place. »

En attendant le retour d'Habard, nous fai- sons, ma femme et moi, le tour du jardin. « Il « est en bien mauvais état. Il y a là de quoi « travailler. Monsieur, me dit le gardien, il « y a un an que le propriétaire n'est venu ici, « et n'y a rien fait faire. — Il a tort, le pro- « priétaire; il faut entretenir son bien, même « quand on veut le vendre.

« Ah, voilà un jardinier. Voyons, monsieur, « combien voulez-vous de gages ? — Huit cents « francs, monsieur, et le logement. — Et vo- « tre provision de fruits et de légumes ? — « Comme il vous plaira, monsieur. — Que cela « me plaise ou non, il n'en sera ni plus ni « moins; n'importe, je vous donnerai le petit « pavillon qui est là-bas au bout. — Il est en

« effet bien petit. — Vous êtes donc père de « famille? — Non, monsieur. — Hé, faquin « que vous êtes... — J'accepte, monsieur, j'ac- « cepte. — A la bonne heure. Voyons, com- « ment arrangerons-nous ceci? — D'abord, « monsieur, il faut tout arracher. — Non, « monsieur, non, vous n'arracherez rien; « il faut vingt ans pour faire un arbre, et « je veux jouir de suite: je n'ai pas de temps « à perdre. — Hé bien, monsieur, laissons « les arbres. Ici, je vous fais une petite val- « lée. — Et où mettez-vous la terre? — J'en « fais une montagne. — Comment, une mon- « tagne! ne voyez-vous pas à mes jambes « que je suis sujet à la goutte? — Monsieur, « une montagne est indispensable. — Si elle « y étoit, monsieur, je la ferois abattre. — « Dans cette partie, j'élève un pont cintré. — « Un pont! et je ne vois pas de rivière. — Je « vous en ferai une, monsieur. — Et où pren- « drez-vous de l'eau? — Il n'en faut pas, « monsieur; nous faisons maintenant des « rivières sèches. — C'est-à-dire, que la ri- « vière sera faite pour le pont, et non le pont « pour la rivière? — C'est l'usage, monsieur. « — Je me moque de l'usage, entendez-vous, « monsieur. Ni pont, ni rivière. Passons main- « tenant aux plantes qu'il conviendra de met- « tre ici.

« — D'abord, monsieur, je vous garantirai « exactement du (1) *carduus*, de l'*urtica* et du « *rubus*. — Hem? — Je mettrai dans ce bas, « des arbres à rameaux (2) *penduli*, *conferti*, « *coarctati*. — Qu'est-ce qu'il me conte donc? « — Madame, ou vous, pouvez être incommo- « dés; vous aurez dans ce petit coin caché (3), « *borago*, *anchusa*, *anthemis* et *chicorium*. « En fleurs, je vous donnerai (4) *gnaphalium*, « *hyacinthus*, *hesperis*, *convallaria*, *ranun-* « *culus*, et tout ce qu'il vous plaira. — Habard, « entends-tu quelque chose à ce qu'il dit? — « Vous voulez des légumes? — Oui, monsieur, « et beaucoup. — Vous cueillerez à volonté (5) « *scandix*, *brassica*, *cucumis*, *sisymbrium*, « *spinacia*, *faba*, *phaseolus*, *lactuca*..... — « Oh, finissez, finissez, je vous en prie; je veux « des légumes français. Qu'est-ce que c'est que « votre *sisymbrium*, votre *phaseolus*, votre « *lactuca*? — Ce sont, monsieur, le *cresson*, « le *haricot*, la *laitue*. — Hé, que ne le dis-tu,

(1) Le chardon, l'ortie, la ronce.

(2) Pendans, ramassés, serrés. Le saule pleureur, le genêt d'Espagne, le thuya d'Orient.

(3) La bourache, la buglose, la camomille, la chicorée.

(4) L'immortelle, la jacinthe, la julienne, le muguet, la renoncule.

(5) Le cerfeuil, le chou, le concombre, l'épinard, la fève.

« bourreau ! crois-tu que je me casserai la tête « à apprendre du grec et de l'hébreu, à propos « de mon jardin ? — Monsieur, j'ai suivi un « cours de botanique, et tous ceux qui ont « quelqu'idée de cette science, vous diront « qu'il est du plus mauvais genre d'appeler « maintenant les choses par leur nom. — Sors « d'ici, avec ta science mal appliquée, ta mon- « tagne, ton pont, et ta rivière sèche.

« Quel homme m'as-tu amené-là Habard ? « — On le dit du plus grand mérite. — Je ne « veux pas d'un mérite au-dessus de ma portée; « le vrai mérite parle à chacun la langue qui « lui est propre. Je vais chercher un jardinier « que je comprenne, qui m'entende et qui sur- « tout fasse mes volontés. *Scandix, brassica,* « *cucumis!* ce drôle-là me feroit devenir fou. »

Je sors, je cherche, j'interroge; j'entre dans une chaumière. « Tu es jardinier, dit-on ? — « Oui, monsieur.—Appelles-tu les choses par « leur nom ? — Comment, monsieur ? — Oui, « dis-tu un chou, un navet, une carotte ?—Et « comment voulez-vous que je dise ? — Tu « n'as donc pas suivi de cours de botanique ? « — Non, monsieur. — Tant mieux pour « toi.. ..... Ah, ah, tu as des enfans ? — Voilà « pourquoi je ne trouve pas à me placer. — « Et voilà pourquoi je te prends. Combien « veux-tu gagner ?—Six cents francs, monsieur.

« — Je t'en donne douze. Un jardinier qui ne « sait pas l'hébreu, et qui a quatre enfans en « bas âge ! c'est une trouvaille que cela. Suis- « moi; si tu fais bien, je t'en saurai bon gré; si « quelque chose va de travers, je te le dirai, tu « te corrigeras, et nous serons contens l'un « de l'autre. »

VERS

PRESENTÉS A MADAME ***,

LE JOUR DE SA FÊTE.

ENVOI.

Un poëte est sans conséquence,
Dans le pays des fictions
Il cherche des illusions ;
Accordez-lui votre indulgence.

Voila donc la touchante fête,
Que le plus tendre sentiment
Prévoit, désire, attend, apprête,
Et qu'il va chanter si galment !
Que je regrette en ce moment,
Misérable et triste profane,
De ne pas vivre sous vos lois :
Aux concerts j'unirois ma voix.
D'autres moissonnent, moi je glane.
Mais ne puis-je, en parlant bien bas,
Faire au moins une historiette?
Qui veut célébrer Henriette
Peut craindre, mais n'hésite pas.
Dans mon sommeil, bercé par un doux songe,
Je reconnus le Dieu d'amour.

Les Jeux, les Ris, et l'aimable Mensonge
Composoient sa charmante cour.
« Tu m'as souvent, dit-il, adressé ton hommage.
« Léger, sans jamais être heureux,
« Partout ont éclaté tes feux ;
« Il n'est qu'un seul moyen de fixer un volage :
« C'est de combler enfin ses vœux.
« Si l'amour quelquefois afflige
« Les déraisonnables mortels,
« Il en est d'autres qu'il oblige :
« Ceux-là lui dressent des autels.
« Que veux-tu ? Parle. — Il me faut un prodige ;
« On n'en fait plus. — Qui te l'a dit ?
« L'Ingratitude ou le Dépit.
« Ne sais-tu pas que les obstacles
« S'anéantissent à ma voix,
« Que tout est soumis à mes loix,
« Et que j'ai le don des miracles.
« Parle et j'agis. — Je vais t'ouvrir mon cœur.
« J'ai toujours vu la première jeunesse
« Abandonnée au prestige, à l'erreur :
« L'amour alors n'est qu'une folle ivresse,
« Et les regrets succèdent au bonheur.

« Je veux trouver dans mon amie,
« Non pas ce bouton si vanté,
« Je veux la rose épanouie
« Et les fruits du plus bel été ;
« Je veux que sa raison s'exprime
« En traits naturels et touchans,
« Que son œil créateur anime
« Des tableaux vrais et séduisans,
« Surtout que la vive saillie
« Bannisse l'uniformité ;

« Un écart, un grain de folie,
« Sont des armes pour la beauté.
« Que des qualités respectables
« Forcent et l'estime et le cœur :
« Les femmes qui ne sont qu'aimables,
« Ont le triste sort de la fleur
« Dont Vénus orne sa couronne,
« Et que le dédain abandonne
« Quand elle a perdu sa fraîcheur.

« Anime, amour, l'adorable chimère
« Dont je viens d'esquisser les traits,
« Et j'abjure à jamais toute flamme éphémère
« Pour n'adorer que ses attraits.

« — Présomptueux ! tu veux que ta bonne fortune,
« A force de bienfaits, corrige tes travers,
« Et de cent dons heureux, épars dans l'univers,
« Dépouille cent beautés, pour t'en composer une !
« N'importe, j'ai promis : mortel, lève les yeux. »
Dans un palais, d'or, d'azur radieux,
Sur des coussins que soutiennent les Grâces,
Sous des rideaux, qu'un art ingénieux
A disposés, en dérobant ses traces,
Est un objet séduisant, enchanteur.
Ses doigts font résonner sa lyre,
Sur ses lèvres est le sourire,
Et dans ses yeux on devine son cœur.
Elle a parlé, c'est la sagesse aimable,
Et de l'esprit la source intarissable,
Qu'embellissent ses doux accens :
Je reconnois, dans mon ivresse,
L'objet qu'invoquoit ma tendresse.
Je lui prodigue mon encens.

Mais, ô douleur ! l'égide redoutable,
Dont Minerve effraie un coupable,
S'oppose à mon brûlant transport ;
Et je lis sur le front sévère
De la beauté qui m'est si chère,
L'arrêt qu'a prononcé le sort.

Toujours méchant, toujours perfide,
L'Amour insulte à mon malheur,
Insensé, je l'ai pris pour guide !
Le cruel déchire mon cœur.

« Apprends, dit-il, à me connoître,
« Abjure un trop flatteur espoir.
« Celle qu'ici je fais paroître,
« Est au-dessus de mon pouvoir.
« Soumise à mon trop heureux frère,
« Eprise de ses douces loix,
« Loin du tumulte de Cythère,
« Près du digne objet de son choix,
« Elle juge et goûte à la fois,
« Le bonheur vrai, qu'elle préfère
« Aux traits dorés de mon carquois.
« — Toi, qui connoissois ma foiblesse,
« Barbare, pourquoi m'abuser,
« Et faire naître mon ivresse ?
« Pour me punir et t'amuser. »

J'ai voulu la chose impossible,
Je le sens trop, je m'en repens ;
Mais êtes-vous inaccessible
A de paisibles sentimens ?
Il en est un, précieux assemblage
De confiance et d'amabilité,

D'égards, de soins, de sensibilité,
De dévouement et même de courage.
Le temps ajoute à ses attraits,
Et quand la jeunesse s'envole,
Il nous soutient, il nous console
En nous prodiguant ses bienfaits.

J'osez concevoir l'espérance
De vous voir agréer ses vœux.....
Répondez avec bienveillance....
Vous souriez..... Je suis heureux.

De la vertu la plus sévère,
De son imposant caractère,
Non, je ne suis plus effrayé.
Mes principes seront les vôtres,
Et d'Henriette l'amitié
Vaut mieux que l'amour de mille autres.

UN GRAIN
DE PHILOSOPHIE.

Le sage éprouve le besoin de vivre avec lui-même. Cherchant à se recueillir sans cesse, à prolonger ses méditations, il désire trouver un asile contre les distractions continuelles, qui assiégent l'homme vivant au milieu du grand monde.

Je ne me vante pas d'être un sage : j'aspire au moins à le devenir. J'ai loué un petit logement dans une petite maison isolée au haut de la rue Mouffetard. Mon voisinage est composé de gens qui ne me parlent qu'avec leur bonnet, passant sans cesse de la tête à la main et de la main à la tête.

Je me félicite du parti que j'ai pris, et je me livre entièrement à l'étude de la sagesse..... Je m'aperçois bientôt que je me suis trompé dans mes moyens d'exécution.

Un bruit de roues suspend mes réflexions; je mets la tête à la croisée. Deux chevaux magnifiques, un superbe carrosse, trois grands laquais, donnent lieu à de nouvelles réflexions véritablement admirables, et jusque-là tout va bien.

Mais en dépit des raisonnemens de ma sagesse,

je suis forcé de convenir qu'il est plus agréable d'avoir un carrosse et un hôtel somptueux que d'aller à pied, et d'habiter un troisième étage dans le haut de la rue Mouffetard. La sagesse rejette ces mauvaises pensées, et je continue à lire mon Sénèque.... J'en étois à son chapitre *du mépris des richesses*, dont tout le monde a au moins entendu parler.

Je m'indigne contre ce Sénèque, gorgé d'or, dont les ridicules déclamations semblent insulter à l'indigence. Je jette le livre par ma croisée, et je me dis les plus belles choses du monde sur la perversité de l'espèce humaine, toujours dissimulée avec perfidie, par le besoin de se parer de quelques vertus, pour inspirer le respect le moins mérité.

J'allois, dans mon premier mouvement de colère, commencer à ce sujet un livre *in-folio*, lorsque j'entends frapper doucement à ma porte. Une petite fille de quinze ans, fraîche comme le duvet de la pêche, faite comme une nymphe, timide comme l'innocence, me fait trois ou quatre révérences bien gauches, mais si séduisantes! Elle me rapporte cet impertinent Sénèque, que je ne voulois plus lire, mais que je ne peux refuser de la main qui me l'offre.

Un sentiment d'orgueil me fit chercher ma poche... Un sentiment d'honnêteté me retint. Je ne voulus pas humilier l'Hébé de la rue Mouf-

fetard, qui d'ailleurs me paroissoit au-dessus du besoin. Je la remerciai, et je crus ne mettre que de la politesse dans mes remercîmens..... Ses joues, colorées du rouge de la pudeur, me firent juger que j'avois mis trop, beaucoup trop d'expression dans mon compliment. Je me tus. Hébé se retira, en me faisant encore une petite révérence. Je l'accompagnai jusque sur mon carré; je la suivis des yeux, autant que me le permit l'obscurité d'un escalier tortueux. Quand je cessai de la voir, je courus à ma croisée, et je regrettai vivement que toutes les rues de Paris, la rue Mouffetard surtout, ne fussent pas tirées au cordeau.

Je me jetai dans un fauteuil, absorbé dans de nouvelles réflexions. Quoi, me disois-je, j'ai fui le monde et ses écueils, et de misérables passions me suivent jusque dans la rue Mouffetard! En moins d'une heure, j'ai envié l'opulence et les dignités de l'homme qui se fait traîner fastueusement dans un carrosse doré, et j'ai été ému à l'aspect d'une petite fille, à qui ses charmes tiennent lieu de parure! Qu'est-ce donc que la sagesse?

La sagesse, reprenois-je, est l'art de se vaincre soi-même, et c'est à soi-même qu'il faut échapper pour se vaincre. St.-Jérôme, le plus éloquent de nos saints, qui écrivoit la langue romaine avec la pureté et l'énergie de Cicéron,

et qui, par cela seul, méritoit d'être béatifié, saint Jérôme ne nous dit-il pas qu'il regrettoit dans ses déserts les délices de Rome, et qu'il se rouloit sur les ronces, pour échapper à ses sens? Bien certainement je ne me roulerai pas sur les ronces; d'ailleurs, il n'y en a pas dans la rue Mouffetard. Que ferai-je donc pour être seul, et éviter des inconvéniens communs à St-Jérôme et à moi? Ma foi, je n'en sais rien.

A côté de moi, loge un très-vieux docteur en Sorbonne, *embastillé* autrefois pour cause de *jansénisme*, et toujours janséniste, quoique personne n'entende plus ce mot-là, qui cependant pourra redevenir français, écrivant sans cesse, *sur la grâce qui suffit et ne suffit pas*, des volumes qu'il léguera, dit-il, à un pauvre parent dont ils feront la fortune, ce qui ne me paroît pas impossible du tout. En dépit de la grâce qui suffit ou ne suffit pas, nous tenons toute la vie aux opinions que nous avons adoptées dans la jeunesse, et l'amour-propre persuade à mon janséniste que ses opinions doivent être celles de tout le monde.

On peut être janséniste, et avoir d'ailleurs le sens commun. « Mon cher ami, me dit mon « voisin, la retraite absolue me convient à moi, « qui ai quatre-vingt-dix-sept ans; elle doit « être insupportable pour un homme de votre « âge. Croyez-moi, le vrai moyen d'imposer « silence aux passions, c'est de voir de près le

« objets qui les allument : tout cela est si peu de « chose ! Retournez dans le monde ; vous y serez « seul plus souvent que vous le croyez. »

Quand nous sommes irrésolus, nous nous rendons volontiers à l'opinion du premier qui nous parle. Il semble qu'il nous rende un service essentiel, en nous arrachant à cette incertitude toujours fatiguante, et quelquefois pénible.

Je quittai la rue Mouffetard, et je fus m'établir dans le plus brillant quartier de Paris. J'envoyai chercher un tailleur, et je lui dis de m'habiller à la mode, dont je devois être très-loin : il y avoit cinq semaines environ que j'avois quitté la Chaussée-d'Antin, et je sentois que pour être seul au milieu d'un cercle, il ne falloit pas me singulariser.

Je me couvre de l'habit à la française ; j'ai les boucles d'or aux souliers, et le chapeau à plumet sous le bras. Un chapeau à trois cornes va très-mal avec des cheveux courts ; mais quand il est convenu que cela va bien, il faut avoir l'air de le croire, *comme tout le monde.*

Me voilà donc en grand costume, et arrivant dans un carrosse de remise à vingt francs par jour. C'est un peu cher pour moi ; mais il faut être *comme tout le monde.*

Or, *être comme tout le monde*, signifie être comme ceux qui ont plus de fortune que nous. Ainsi la marchande en détail se met comme la

marchande en gros, la femme d'un banquier comme celle d'un prince, et si les maris se permettent quelques observations, on leur répond : Il faut être *comme tout le monde*. Que répliquer à cela ?

Il y a quarante personnes au moins dans le salon. N'en déplaise à mon janséniste, je ne crois pas qu'on puisse être seul au milieu de quarante personnes.... Hé ! mon janséniste pourroit bien n'avoir pas tort.

Ici je remarque un grand seigneur, qu'on regarde beaucoup, et dont on se tient à une distance respectueuse. On sollicite un de ses regards, on attend qu'il ouvre la bouche pour faire valoir son esprit, ou ses connoissances. Monseigneur se tait, parce que probablement monseigneur n'a rien à dire. Il ne me donnera pas de distractions.

Il a l'air fort ennuyé, et d'être respecté, et de ceux qui le respectent. En seroit-il de la considération, comme de tant de choses que nous désirons passionnément, et qui, dès que nous les avons, nous deviennent indifférentes ?

Quand on a regardé un grand seigneur pendant dix minutes, on retrouve nécessairement l'homme sous la broderie et les décorations. Le charme se dissipe, et chacun s'occupe de ce qui lui convient. Le jeu, la conversation, quelqu'affaire de cœur, peut-être, ont bientôt divisé

ne huit ou dix groupes, le cercle qui s'étoit formé autour de monseigneur.

Je m'approche d'une table de jeu. Deux femmes, assez jolies, doivent passer deux heures avec deux hommes qu'elles n'ont jamais vus, à remuer les doigts et à dire : *en cœur, passe, seule en carreau.* Elles ne voient, elles n'entendent personnes; et bien certainement, deux femmes qui ne disent que *cœur, passe, seule en carreau,* ne sont pas dangereuses pour moi.

Devant la cheminée est un groupe d'hommes qui parlent de la pluie et du beau temps, de la pièce nouvelle, de la piété édifiante du *Journal des Débats*, et qui, par intervalles, regardent la pendule. Il est clair que cet entretien ne nuira point à mes méditations.

Quelques jeunes personnes se sont réunies dans un petit coin. Elles chuchotent bien bas, parce qu'on leur a dit qu'il ne convient pas à une jeune personne de parler haut. Elles étouffent quelques éclats de rire, parce qu'on leur a dit qu'il ne convient pas à une jeune personne d'éclater. Un coup d'œil d'une maman réprime cet excès passager de joie. Le silence le plus absolu règne dans le petit coin. Ces jeunes personnes se regardent, regardent le plafond, le parquet. Elles ont passé inutilement deux heures à leur toilette, et tout ce qu'elles se

rappelleront de cette soirée, c'est que mademoiselle celle-ci a son peigne beaucoup trop haut, et que celle-là a sa guirlande trop en arrière.

Ces intéressans automates me rappellent mon Hébé de la rue Mouffetard, si naïve et si franche! Hébé est l'enfant de la nature; celles-ci sont les filles de l'art. J'en remarque une cependant, dont la figure régulière est pleine d'expression; mais elle est d'une pâleur extrême. Ah! je vois ce que c'est : maman la fait coucher le matin et lever le soir, parce qu'il faut que maman dise, *cœur, passe, seule en carreau.*

La maîtresse de la maison, qui fait parfaitement les honneurs de chez elle, passe d'une table à une autre, adresse à chacun un petit mot auquel on répond par un autre. Elle va au petit coin : « Hé bien, mesdemoiselles, vous « amusez-vous un peu? — Oh, beaucoup, « madame. »

Je suis seul, absolument seul. L'ennui qui se peint plus fortement que jamais sur la physionomie du grand seigneur, m'a rendu indifférent pour les dignités et la considération; et si l'idée de mon Hébé me poursuit quelquefois, je m'approche de cette jeune plante flétrie avant le temps; je la regarde; un sentiment de tristesse s'empare de moi, et éloigne toute autre sensation.

La pendule sonne minuit. Un sentiment de satisfaction perce sur toutes les figures. On se lève, on s'empresse de se retirer ; on paroît enchanté d'échapper les uns aux autres. Pourquoi donc est-on venu là? Pourquoi demain ira-t-on ailleurs faire les mêmes choses? c'est qu'il est du bon ton de donner des soirées, et que pour avoir du monde chez soi, il faut aller chez les autres.

Je suis toutes ces soirées-là ; j'y *philosophe* à mon aise ; et jamais je ne rentre chez moi sans rendre des actions de grâces à mon vieux janséniste.

Si, par hasard, je vais au spectacle, j'ai grand soin d'éviter nos petites grandes pièces, où s'épuise le vocabulaire de l'*Almanach des Grâces*. Je vais à Molière, à Regnard, à Destouches, et je suis encore seul, absolument seul avec le chef-d'œuvre qu'on me lit dans le désert.

M'arrive-t-il au spectacle de prêter un moment l'oreille au langage des passions? je cours, en sortant de ma loge, au bal de l'Opéra. Je me lance dans la foule. La bigarrure et l'extravagance des costumes; des masques bizarres ou hideux me dispensent de rien voir ; les niaiseries qu'on m'adresse me dispensent d'écouter : quand tout le monde parle à la fois, c'est

comme si personne ne parloit. Je suis-là, comme le solitaire sur le bord de la mer. Le bruit monotone des vagues ne peut rien sur son entendement et n'interrompt pas sa méditation. Quelquefois il se mouille le bout des pieds; il se recule. Quelquefois je reçois un coup de coude et je m'éloigne un peu.

Pénétré de reconnoissance envers mon janséniste, je crois devoir l'aller remercier. Au coin de la rue Copeau, je rencontre.... qui? devinez.... c'est elle, c'est mon Hébé. Elle est avec une femme âgée, à qui elle parle avec déférence et gaieté : c'est sans doute sa mère.

Je ne peux m'empêcher d'aborder Hébé. Je m'approche avec timidité, et cependant je lui prends la main : j'ai toujours remarqué qu'on entend mieux une jolie femme, quand on lui tient la main.

Sa mère ne s'offense pas de cette liberté, parce que ma figure exprime un sentiment honnête. J'entre dans des détails. Hébé est une fille bien née, j'en suis fort aise. La mère et la fille vivent d'un très-modique revenu, j'en suis bien aise encore. Je demande la permission de continuer la conversation chez elles; on me l'accorde, et j'en suis enchanté.

Je m'informe dans le voisinage de la conduite de ces dames.... Oh, que j'eusse été douloureu-

sement affecté, si les renseignemens n'eussent pas été favorables! .... Je propose ma main en tremblant; Hébé rougit, et l'accepte.

J'ai vu le monde et les grandeurs; j'en suis tout-à-fait revenu. Je définis maintenant la sagesse, l'*art d'être heureux*. Je le serai avec Hébé; je serai toujours seul avec elle, puisque nous ne serons qu'un, et la plus séduisante solitude est celle qu'embellit une femme qu'on adore, et dont on est tendrement aimé.

ANACRÉON.

A l'époque où la Grèce brilloit par les talens et les arts, vivoit à Téos le jeune Acanthe. Il portoit en tous lieux l'inquiétude d'un cœur de vingt ans qui n'a pas aimé encore, mais qui éprouve le besoin d'aimer. Errant sans cesse au milieu de cet essaim de beautés que chantoit Anacréon, et que sa lyre rendoit célèbres, il cherchoit sa défaite avec la noble audace d'un vainqueur. Béroë, Téone, Alasis avoient fixé ses regards. Anacréon sembloit les avoir associées à sa gloire, et la gloire les rendoit plus belles. Elles accueilloient Acanthe; il trouvoit dans leurs manières, leur maintien, leur langage, une douceur, une noblesse, un abandon qui ressembloient à de l'amour, et qui n'étoient que le désir de plaire. Comment ne pas chercher à fixer le plus beau et le mieux fait des Grecs?

Acanthe alloit de l'une à l'autre; il admiroit, et son cœur restoit froid. Il s'étonnoit de son indifférence. Ne pas adorer des beautés qu'a chantées Anacréon!

Plus inquiet que jamais, dévoré, tourmenté, d'un feu qui le consume, et qui pourtant a ses

douceurs, il s'éloigne, il cherche une de ces retraites où on peut rêver en liberté, et où la solitude ajoutera encore à la violence d'un amour sans objet. Il s'égare dans la campagne ; il arrive sur les bords d'un ruisseau qu'ombrageoient le coudrier et l'ormeau. Toujours brûlant, il essaie d'échapper à lui-même ; il se flatte de retrouver dans l'onde fraîche et limpide un calme qu'il est loin de regretter. Dépouillé de sa tunique, c'est Adonis qu'embellit le désir.

Quelques sons parviennent jusqu'à lui à travers le feuillage, légèrement agité par le zéphir. Il s'arrête, il écoute ; aucun mot ne frappe encore son oreille, et il est tout entier à la douceur de cette voix qui l'émeut et le subjugue. Ces accens, se disoit-il, doivent être ceux de Vénus même : tel est l'organe qu'on se plaît à supposer à la déesse de la beauté.

Il reprend ses vêtemens, il se glisse en écartant doucement les branchages. A mesure qu'il avance, cette voix argentine ajoute à son émotion. Il craint de se faire entendre, d'être privé du plaisir le plus vif dont il ait encore joui. Il retient son haleine ; il ne marche plus qu'en tremblant.

Déjà il distingue quelque chose, et ce qu'il a vu lui fait désirer de voir davantage. Ses précautions mêmes le trahissent. Une branche, que

sa main a fortement arquée, s'échappe, se redresse, frappe les branches voisines, effraie les habitans ailés du bocage. Ils s'envolent en poussant un cri plaintif. Ce nid, façonné avec tant de soins et de temps, ce nid où ils ont déposé le fruit et l'espoir de leurs amours, est renversé aux pieds d'Acanthe. Ce cri plaintif, le frémissement du feuillage ont fixé l'attention de Cidalie, elle aperçoit Acanthe. Acanthe, ravi, enchanté, s'élance vers elle; il va tomber à ses pieds. Cidalie veut fuir et demeure; le respect retient Acanthe. Ils se regardent, et ce regard a décidé du reste de leur vie.

Cidalie a quinze ans; sa figure a quelque chose de divin; ses formes semblent avoir été modelées par les Grâces; ce sont elles qui ont ondulé les plis de sa tunique, qui ont attaché et relevé son voile; Vénus lui a prêté sa ceinture, l'innocence a coloré son front de l'incarnat de la pudeur.

Sa mère est à quelques pas. Elle a soustrait sa fille au tumulte du monde. Elle croit que l'amitié suffit encore au cœur de Cidalie, et qu'elle recevra un jour avec docilité l'homme à qui elle plaira, et qu'elle devra aimer. Elle l'a dérobée surtout à l'aspect et aux chants d'Anacréon. Elle pense qu'une femme perd toujours en réputation ce qu'elle gagne en célébrité.

Basilée s'amusoit avec sa fille à cueillir des fleurs champêtres; elles en formoient des guirlandes. Rien ne peut parer Cidalie; mais ces fleurs devoient être un moment le symbole de son éclat et de sa fraîcheur.

Non, l'amitié ne suffit plus à son cœur. Elle a vu Acanthe, et elle partage ce désir vague, inquiet, qui n'alarme pas la modestie, parce qu'elle ne peut le définir, mais qui inspire la timidité et une réserve qui ressembleroient à l'indifférence, si la rougeur qui colore les joues de la beauté ne déceloit l'amour naissant.

Acanthe, dénué d'expérience, croit qu'il a déplu; il s'approche de Basilée. Interdit devant Cidalie, il retrouve auprès de sa mère ses idées et cette chaleur d'expression que communique l'amour à l'être qu'il a pénétré de ses feux. « Je « n'avois pas encore aimé, lui dit-il; mainte- « nant j'aime votre fille autant qu'elle est « belle, et mon amour est sans bornes, puis- « qu'on ne peut le comparer qu'à elle-même. »

Basilée se souvient qu'elle a été jeune, et qu'elle a épuisé avec Comire ce que l'hymen a de douceurs. Acanthe est beau, il est riche, indépendant; il promet le bonheur de Cidalie; et quelle mère ne s'empresse d'assurer celui de sa fille! Elle interroge la jeune vierge : elle n'en obtient pas d'aveu; mais ses beaux yeux se relèvent, ils se portent sur Acanthe, et ses lèvres lui sourient.

Acanthe les ramène à la ville. Il ne s'occupe plus que des apprêts de la fête. Fier du titre qu'il va obtenir de Cidalie, heureux déjà par l'espérance, il répand autour de lui les doux transports dont il est agité. Il veut que chacun applaudisse à son choix et lui envie sa conquête. Il demande à Basilée et il obtient la permission de produire Cidalie dans le monde.

Une femme ne pardonne pas à celle qui lui a ravi son amant. Téone, Alasis, Béroë cherchent des défauts à Cidalie. Désolées de ne pas lui en trouver, elles veulent lui donner des torts.

Elles chantent devant elle l'amour et ses plaisirs; elles peignent l'amour volage, le plaisir passager. Ce n'est pas-là l'amour que connoît Cidalie. Elle chante à son tour celui qu'elle éprouve, qui l'a pénétrée, qui règne à jamais sur elle. Téone, Alasis, Béroë rient, plaisantent et raillent; elles célèbrent l'inconstance et ses douceurs. « Ah! leur répond Ci-« dalie, quand on aime une fois, n'est-ce pas « pour toujours?

« Non, lui dit Béroë, votre indifférence a « passé, votre amour passera. Dès long-temps « celui d'Acanthe sera éteint; et que vous res-« tera-t-il? Une vie obscure et uniforme, des « appas inutiles, et que l'ennui flétrira. Notre « cœur ne nous donne que le bonheur du

« moment; la gloire assure celui de toute notre « carrière; elle le porte au delà des bornes « que nous a fixées la nature. Recherchées, « fêtées, adulées par la plus brillante jeunesse « de Téos, nous vieillirons en écoutant ces « vers immortels que nous avons inspirés à « Anacréon. Nous finirons avec l'espoir qu'ils « passeront à la postérité la plus reculée.

« Ah! répondoit Cidalie, que m'importe qu'on « me chante? que m'importe la postérité? L'a- « mour d'Acanthe est ma gloire; le mien est « mon bonheur. »

Tout à coup une mélodie enchanteresse se fait entendre; et ces sons, jusqu'alors inconnus à Cidalie, la ravissent et la tranportent. C'est Anacréon! s'écrient Alasis, Béroë, Téone. Légères comme l'hirondelle, elles rasent à peine le sol: elles volent au-devant des hommages et du poëte de Téos.

Cidalie est restée à sa place; mais son âme toute entière a passé dans ses yeux. Anacréon s'avance. Il est couvert de pourpre et d'or; ses cheveux blancs sont cachés sous des guirlandes de roses et de myrte; il a sa lyre d'ivoire à la main. Les beautés les plus piquantes, les jeunes gens les mieux faits marchent sur ses pas et inondent les portiques. Tous s'empressent à lui plaire; tous sollicitent ses regards et sa faveur; tous lui demandent l'immortalité.

Du milieu de ce cortége charmant, Anacréon a distingué Cidalie et déjà il ne voit plus qu'elle. Il s'approche. Ses yeux brillent d'un éclat nouveau ; son cœur se ranime ; sa lyre parle sous ses doigts. Il chante Cidalie ; il ne veut plus chanter qu'elle.

Cidalie est femme. Elle frémit de plaisir, en voyant à ses pieds celui qui a été recherché, fêté, caressé par des rois. L'objet des hommages de tous semble n'exister que pour elle. Elle n'augmentera pas sa cour ; elle en sera le plus bel ornement : Anacréon l'a proclamée sa souveraine.

Il lui chante l'amour avec ce charme auquel rien ne peut résister. Cidalie ne sent pas que la volupté seule pénètre dans son âme, et qu'elle n'est quelque chose que par le sentiment. Son orgueil satisfait ne lui permet pas de s'interroger sur ce qu'elle éprouve. Anacréon lui présente la main ; elle y appuie légèrement la sienne. Acanthe est oublié.

Acanthe a tout appris. Désolé, tourmenté, désespéré, il déplore auprès de Basilée l'inconstance de Cidalie, et son malheur, auquel il ne survivra pas. « Vous l'avez voulu, lui dit Basi-« lée ; mais ne désespérez pas. Anacréon caresse « la vanité ; il plaît à l'esprit ; il ne peut plus « rien sur les cœurs. »

En effet Cidalie, revenue de sa première

ivresse, voit des rides sous les roses, et des cheveux blancs que le myrte ne lui dérobe plus. Les vers d'Anacréon sont admirables. Mais toujours des vers ! rien que des vers ! elle retrouve au fond de son cœur désabusé l'image d'Acanthe, brillant de jeunesse, de beauté et de grâces. « Ah, laissons, dit-elle, ces vains jeux de « l'esprit; ils ne valent pas un sentiment. La « vieillesse peut être aimable; mais l'amour fuit « devant elle, et l'amour est tout pour moi. « Qu'Anacréon soit mon ami; mais qu'Acanthe « soit mon époux. »

Béroë, Téone, Alasis la rappellent en vain. Elle s'éloigne du toit d'Anacréon; elle cherche la demeure de Basilée. Elle la trouve s'affligeant avec Acanthe, et s'efforçant de le calmer.

« Pardonnez, lui dit-elle, une erreur d'un « moment. Elle sera la sauve-garde du reste de « ma vie. J'ai vu la gloire et ses prestiges, ils « m'ont abusée, je l'avoue. Mais je reviens à « à Acanthe, pour ne m'en éloigner jamais. »

Acanthe renaît au bonheur. Cidalie, implorant son pardon, a effacé l'égarement de quelques heures. Est-on coupable, quand on se répent et qu'on est aimé ?

Basilée les présente au temple de Vénus. « Ah, disoit le lendemain Cidalie, qu'Acanthe « ne fasse pas de vers, qu'il n'en fasse jamais.

« Qu'il laisse ce genre de mérite à ceux qui « n'ont que celui-là. »

Quand elle rencontroit Anacréon, et qu'il cherchoit à l'attirer par ses chants : « Vous flattez « mon oreille, lui disoit-elle ; mais Acanthe « charme mon cœur. »

Quelque aimable que soit un vieillard, il doit renoncer à l'amour.

LE VIEUX BOSSU.

Des organes neufs, une pente heureuse à jouir de tout, à s'amuser de tout, à rire de tout; entraînent continuellement la jeunesse. Une jolie femme, un beau cheval, une pièce nouvelle, un bout de ruban, la séduisent tour à tour. Elle se repose du jeu des passions en épiant les ridicules, en les saisissant, en s'en moquant, comme si ces grâces, qui plaisent tant en elle ne pouvoient pas un jour devenir des grimaces; comme si un vieux enfant n'étoit pas le plus ridicule des êtres; et combien de vieux enfans je vois dans le monde, soit dit sans offenser personne!

Un beau jeune homme, très-content de lui et par conséquent très-disposé à railler les autres, rencontre dans une promenade publique un vieillard qu'on eût respecté dans la Grèce, et qui devoit faire rire à Paris. Il étoit boiteux, il étoit bossu; son nez arqué, et long comme un sabre à la hussarde, étoit chargé d'une énorme paire de lunettes. Ce nez sembloit vouloir caresser un menton qui se levoit dans la mesure de l'inclinaison du voisin. Mon jeune homme regarde et sourit; vous devez vous y attendre.

Les bossus ont la répartie vive et juste. Celui-ci étoit plus bossu qu'un autre, et il s'empressa de jeter le gant.

« Vous riez de ma figure, monsieur, et je « conviens qu'elle est grotesque. — Monsieur, « je ne dis pas cela. — Vous le pensez du « moins. — Monsieur.... — Et vous supposez « qu'avec une conformation comme la mienne, « je n'ai pu connoître aucun des plaisirs qui « vous séduisent aujourd'hui. — Je fais plus « que le supposer, monsieur; j'en suis certain. « — Et vous avez tort. Je maniois fort adroi- « tement un cheval. A la vérité, quand j'étois « dessus, je ne ressemblois pas mal à une paire « de pincettes; mais comme je ne le montois « que pour moi, je m'embarrassois fort peu des « observations des autres. — Moi, je conviens, « monsieur, qu'en votre place elles m'eussent « singulièrement déconcerté, ou plutôt je me « serois bien gardé de m'y exposer. — Voilà « déjà, monsieur, un avantage que j'ai sur « vous, qui me paroissez vivre beaucoup pour « le public. — Hé, hé, monsieur, vous pour- « riez bien avoir raison. — Je dansois sans « grâce, monsieur. — Oh, par exemple, mon- « sieur, je le crois. — Mais je sautois, je retombois « en mesure, et personne ne pouvoit se plaindre « de moi. — Quoi, pas même la femme avec « qui vous dansiez? — Je me gardois bien de

« lui donner le moindre sujet de plainte. Je « la regardois en dansant, je lui prenois la « main, je la pressois doucement. En accep- « tant la mienne, elle m'avoit accordé ces « douces prérogatives, et je n'avois pas l'imper- « tinence d'en négliger une. — Mais, en vérité, « vous me parlez des femmes comme quelqu'un « qui les a aimées. — Et qui les aime encore, « monsieur. — Ah! ah! ah! — Oui, Monsieur. « On s'extasie devant la Vénus de Médicis et « l'Apollon du Belvédère; j'admire bien da- « vantage une jolie femme qu'embellit la vie. « Je me borne à cela, j'en conviens; mais au- « trefois...—Ah! ah! ah! —Riez tant que vous « voudrez de mes amours passés; je me crois « bien plus fondé à rire des vôtres. — Comment « cela? — Vous croyez aimer les femmes, vous « n'aimez que le plaisir. Vous vous donnez, « sans choix, sans discernement, à celle qui « vous écoute et à celle qui vous attire. Vous « ne savez ni à qui vous succédez, ni qui vous « succédera; vous ne pensez pas même que « beaucoup de dames de cette espèce aiment « les coadjuteurs. Un joli minois vous suffit, et « le moment est tout pour vous.—Et qui vous a « dit tout cela, monsieur?—Pardonnez-moi le « mot, monsieur, c'est votre légèreté, votre « étourderie.—L'expression est forte, monsieur. « — Et pourquoi? Voudriez-vous passer pour

« un homme de poids, réfléchi, raisonnant?
« Soyez de bonne foi, et convenez que non.
« — Brisons-là, monsieur, et dites-moi, je
« vous prie, quelle fut votre manière d'aimer
« les femmes, et par quel enchantement, au
« moyen de quel philtre vous parveniez à leur
« plaire. — J'ai le malheur ou le bonheur
« d'avoir un extérieur repoussant; par consé-
« quent, je ne pouvois être ni fat, ni vain, ni
« entreprenant, et c'est déjà quelque chose
« pour celles qui croient qu'il ne suffit pas
« d'être jolie. Je ne pouvois leur adresser de
« ces riens brillans, de ces choses futiles qui
« n'ont de prix que par la vivacité d'un œil
« agaçant, et d'un sourire étudié de manière à
« montrer de belles dents. Mon premier soin
« devoit être de faire oublier ma figure, et je
« n'y pouvois réussir qu'en parant la raison et
« le jugement du charme de l'esprit et de la
« sensibilité. Peu de femmes m'écoutoient, je l'a-
« voue; mais celle qui pouvoit m'entendre me
« revoyoit avec plaisir, désiroit me revoir en-
« core, et finissoit par ne plus penser à ma
« tournure. Je ne séduisois pas, sans doute;
« mais j'attachois, et voilà encore un avantage
« réel que j'ai sur vous. Quelquefois un jeune
« homme, bien fait, sémillant, se présentoit
« dans le cercle. Il fixoit les yeux, il prévenoit
« en sa faveur. On s'approchoit de lui sans pen-

« ser à le chercher; on désiroit l'entendre; il « parloit; on s'éloignoit d'un air rêveur, qui « sembloit dire : quel dommage que cette tête « si jolie soit vide ! On revenoit à moi, et le « jeune homme se jetoit au milieu d'un groupe « de femmes qui sembloient se l'arracher, et « ces femmes-là, monsieur, ressembloient beau- « coup à celles qui vous plaisent tant aujour- « d'hui. La jeune personne qui m'écoutoit, avoit « plusieurs fois répété la même épreuve, et elle « avoit constamment tourné à mon avantage.

« Nous sommes tous calculateurs; mais les « gens raisonnables ont une manière à eux de « calculer. La femme avec qui je causois, disoit « en elle-même : j'épouserai cet homme-là pour « moi, car personne ne sera tenté de me l'enle- « ver. Je me disois, moi : je serai fidèle à ma « femme, parce qu'il faut se tenir où on est « bien, et puis un bossu inconstant ne trouve « pas aisément à remplacer. — Enfin, monsieur, « vous avez épousé une femme, faite probable- « ment comme vous? — J'ai épousé une femme « d'une figure agréable, et vous conviendrez « que cela suffit, vous, qui vous fatiguez si « promptement de toutes les beautés à qui vous « accordez un mois, une semaine, un jour. « Quand le dégoût survient, la femme jolie et « celle qui ne l'est pas sont pour nous au même « niveau. Je n'ai jamais connu cette maladie de

« l'âme, parce qu'une conversation attachante « a toujours rempli les momens de repos, dont « le cœur a si souvent besoin. Ma femme n'étoit « point passionnée, et c'est à une qualité néga- « tive que je dois la conservation, la lucidité « de mes idées; elle étoit sensible, et la sensi- « bilité embellit le cours de la plus longue vie. « Enfin, monsieur, je suis père. J'éprouve des « jouissances que probablement vous ne connoî- « trez jamais, même en vous mariant, parce « qu'alors vous aurez usé toutes vos sensations, « et que vous restera-t-il de tant de conquêtes « passées? Rien, pas même un souvenir. Con- « venez, monsieur, que voilà une foule d'avan- « tages que j'ai sur vous, moi que vous trouviez, « tout à l'heure, si ridicule et si misérable. »

Ici, le bossu tire son mouchoir, et trois ou quatre paires de lunettes tombent de sa poche. « Ah, mon Dieu, monsieur, que de lunettes! « — Vous ne soupçonnez pas les avantages « qu'elles me donnent encore sur vous. — Des « lunettes! — Oui, monsieur, des lunettes. »

Il est bon de remarquer ici qu'au temps dont je parle, il n'étoit pas du bon ton d'avoir la vue basse; que des lunettes annonçoient par conséquent des yeux affoiblis et les approches de la caducité.

Mon jeune homme relève la conversation avec sa vivacité ordinaire. « Apprenez-moi donc,

« monsieur, quelles jouissances vous procurent « ces petits verres, dont vous me paroissez si sa- « tisfait. — Bien volontiers, monsieur, car on « est toujours disposé à m'accorder si peu, que « j'aime à me vanter de ce que je possède. Je « crois que vous ne voyez que les mêmes choses « et que vous les voyez toujours les mêmes. — « Qu'entendez-vous par-là? — Qu'aucune es- « pèce de lunettes ne peut aller à vos yeux. « — Parbleu, je vous le certifie. — Ainsi vous « ne connoissez rien des merveilles que je me « crée à volonté. Je vous prie de me dire ce « qu'est le petit animal que je viens de prendre « là. — Hé, monsieur, c'est un insecte, un vil « moucheron. — Pauvre jeune homme! A l'aide « de ces lunettes ampliatives, ce vil insecte, « ce moucheron dédaigné est un chef-d'œuvre « de la nature. L'or, le pourpre, l'azur le pa- « rent de leurs plus vives couleurs. Ses ailes ne « sont plus une foible membrane; c'est le ré- « seau le plus admirable et le plus précieux. « Au moindre mouvement de ce petit animal, « mille nuances nouvelles succèdent aux pre- « mières, des traits de lumière, diversement « colorés, se réfléchissent de toutes parts. C'est « un mélange de rubis, de saphirs et d'éme- « raudes réunis et fondus ensemble. — Vrai- « ment, monsieur? — Je vous en réponds.

« Que voyez-vous au pied de cet arbre? —

« C'est, ce me semble, un peu de moisissure.
« — C'est une prairie, monsieur, c'est un par-
« terre, orné d'une multitude de plantes et de
« fleurs. Les unes sont tout-à-fait épanouies; les
« autres viennent d'entr'ouvrir leur calice. Du
« milieu de ces fleurs s'élèvent des arbrisseaux
« et même des arbres, eu égard à la différence
« des proportions. Ce n'est point une vaine illu-
« sion; ces arbres et ces fleurs ont leurs racines,
« leur sève et leur végétation.

« — Mais il me semble, monsieur, que je
« peux voir tout cela à l'aide d'un microscope.
« — J'en conviens, monsieur; mais on ne se
« promène pas avec un microscope dans sa po-
« che, et mes lunettes sont toujours dans la
« mienne. Avec celles-ci, monsieur, je vois les
« objets tels qu'ils vous paroissent à vous, et
« à la simple vue ils prennent pour moi un de-
« gré de perfection, dont vous n'aurez d'idée
« que lorsque vous serez courbé sous le poids
« des ans. Examinez ce paysage qui s'offre-là
« à nos regards. Vous y voyez des inégalités,
« des parties brutes ou dépouillées, des culti-
« vateurs, brûlés du soleil; des sabots, des
« haillons, des disparates multipliées blessent
« vos yeux et vous rendent insensible aux
« charmes qu'offre d'ailleurs ce tableau; pour
« moi, tout devient plus agréable, en devenant
« plus délicat. Les formes sont plus légères;

« les contours plus gracieux; les nuances plus « fines. Chaque objet est plus fini; il est d'un « goût et d'un travail plus exquis; il ne s'é- « loigne de moi que pour acquérir une perfec- « tion et un agrément que la nature lui a re- « fusés. L'herbe sur laquelle nous marchons ici « trompe encore ma vue de la manière la plus « agréable; chaque brin est un fil de soie; il « me paroît en avoir la douceur et le moëlleux. « Ce n'est plus sur du gazon, c'est sur un tapis « de velours que je me promène.

« J'entre dans un salon. J'y trouverai des « beautés de deux genres; mais il faut que je « les devine. Mes lunettes sont dans ma poche, « parce que l'imagination revient difficilement « sur ce qu'elle a prononcé. Tous les hommes « qui prétendent aux grâces de la figure et « de l'esprit, s'empressent autour d'une dame, « qui n'est pas la plus aimable, peut-être, « mais qui est sans doute la plus jolie. Et vite « je tire mes lunettes, je m'approche et je vois « la beauté dans tout son éclat, dans toute sa « fraîcheur. Une veine, un cheveu, un œil, « ces petits trous imperceptibles que produi- « sent le doux sourire, ces lèvres rosées, ces « dents qui le disputent à l'ivoire, rien n'é- « chappe à mon scrupuleux examen. Je ha- « sarde quelques mots; on m'écoute à peine; « on ne me répond pas, et je pouvois m'atten-

« dre à ce dédain, la dame est jolie et je suis « vieux, bossu et boiteux. Je ne vois plus en « elle que la Vénus de Médicis ; elle n'est-là « que pour recréer ma vue ; et j'y reviendrai, « si je n'ai rien de mieux à faire.

« Je passe plus loin ; je vois deux femmes « isolées ; elles ne sont pas jeunes sans doute. « Elles cherchent à se dédommager de l'aban- « don dans lequel on les laisse ; leur conversa- « tion paroît raisonnable et attachante. C'est « beaucoup pour moi ; mais cela ne me suffit « point. Je veux encore leur trouver de la « beauté, parce que la beauté communique « son charme à ce qu'elle dit, comme à ce « qu'elle touche, et vite je mets mes lunettes « dans ma poche.

« Je les aborde, et je suis accueilli avec « bienveillance : l'amour-propre, consolé, est « si reconnoissant ! Je les regarde et je deviens « créateur ; d'un clin-d'œil, je leur ôte « quinze années. Ces traces du fléau de l'Ara- « bie ont disparu pour moi ; les rides naissantes « sont effacées ; les yeux sont remontés au « niveau de leur orbite ; la figure s'est arron- « die, la peau a repris le velouté de la jeunesse. « Je suis avec des femmes de trente ans, jolies, « très-jolies, très-aimables, et qui le devien- « nent davantage pour l'homme qui sait les « apprécier. Je me fixe auprès d'elles et j'a-

« bandonne la Vénus de Médicis à qui voudra
« faire fumer l'encens sur ses autels.

« Je me résume, monsieur. Sans ma bosse
« et mes jambes grêles, j'aurois été peut-être
« un insupportable petit faquin. Je leur dois
« ma raison, mon jugement et quelques con-
« noissances. Je leur ai dû une femme agréable,
« aimable et aimante, qui pendant quarante
« ans a fait mon bonheur. Mes lunettes me
« font jouir de tout ce qui flatte vos yeux, et
« mes yeux affoiblis trouvent de la jeunesse et
« des charmes où les vôtres ne voient que des
« ruines. Avouez, monsieur, qu'avec ces avan-
« tanges, on pourroit presque être fier d'être
« bossu et vieux, et que vous avez eu tort de
« vous moquer de moi, qui suis assez généreux
« pour ne pas me moquer de vous. »

ABRÉGÉ DE LA VIE

D'UN PAUVRE DIABLE.

L'homme en naissant est le très-humble serviteur des circonstances. Vit-il par jour un quart d'heure pour lui? Ne fait-il pas tout pour les autres? Est-ce la peine de naître ?

Je suis entré dans ce monde tout bleu, parce que celui qui aida à ma mère étoit un maladroit, ce qui n'empêcha pas mon père de le payer largement, parce qu'il avoit de la réputation, et mon père tenoit beaucoup à celle d'homme libéral.

Ma nourrice me sevra à six semaines, parce qu'elle devint grosse. Elle m'attachoit dans mon berceau avec une sangle, quand elle alloit passer la journée aux champs, et si, à son retour, elle m'entendoit pleurer, elle me fouettoit, au lieu de me donner de la bouillie.

Deux ans après, lorsque ma nourrice se présentoit à la maison paternelle, j'étois obligé d'aller au-devant d'elle, et de l'embrasser, parce qu'elle m'avoit donné son lait, et qu'elle étoit ma seconde mère. Si je pleurois en l'embrassant, on vouloit bien attribuer mes larmes

à la reconnoissance, et on vantoit partout l'excellence de mon naturel.

Ma mère vouloit que je l'aimasse aussi. Je ne demandois pas mieux; mais jugez si cela m'étoit facile.

Si je tombois, et que je me fisse une bosse au front, maman me fouettoit, comme si je ne m'étois pas fait assez de mal.

Elle disposoit de mon estomac; elle prononçoit sur ses besoins et ses fonctions. Quand je disois que j'avois encore faim, elle m'assuroit que non, et si j'étois surpris dérobant quelque chose à l'office, maman me fouettoit pour prévenir les indigestions.

Au premier jour de l'an, les amis de papa me donnoient des joujoux plus ou moins beaux; je les dévorois des yeux, et il m'étoit défendu d'y toucher, de peur que je les cassasse. J'aurois beaucoup mieux aimé n'avoir pas de joujoux, je n'aurois pas éprouvé de tentation. S'il m'arrivoit d'y succomber, si je prenois furtivement un joujou, si je le cassois pour voir ce qui étoit dedans, maman me fouettoit, parce que j'avois enfreint sa défense.

Quand je voulois rire ou chanter, maman me faisoit taire, parce qu'elle avoit mal à la tête. Quand, par distraction, je récidivois, maman me fouettoit, et m'envoyoit coucher.

Si je me tenois dans mon coin, silencieux et

craintif, j'étois un enfant taciturne, sournois, et maman me fouettoit pour m'égayer, et me développer l'esprit et le caractère.

En me fouettant à tort et à travers, maman *m'idolâtroit;* elle le disoit au moins. Je me demandois, moi, ce qu'elle eût fait, si elle ne m'eût point aimé du tout.

Maman mourut. Je ne tombai pas dans le désespoir, ni mon père non plus. Il me faisoit rester auprès de lui pendant les journées entières, parce que ceux qui venoient faire le compliment de condoléance, trouvoient que nous formions un groupe attendrissant. Lorsque je cédois à l'uniformité de ma position, et que je m'endormois, mon père, sans déranger sa tête, tristement appuyée sur son coude, sans baisser ses yeux larmoyans, fixés au plafond, me pinçoit furtivement de la main dont il pouvoit disposer. Je m'éveillois en pleurant, et les spectateurs admiroient la force du souvenir de ma mère et ma profonde sensibilité, qui me poursuivoient jusque dans mon sommeil.

Mon père me donna un maître de lecture; je me passois fort bien de savoir lire. Je n'écoutois pas ce que mon maître me disoit, et mon maître me fouettoit pour me rendre attentif.

Il fallut apprendre à lire, à écrire, à compter pour avoir un peu de relâche; à peine eus-je

appris tout cela, qu'on me donna un maître de latin.

Je ne concevois pas la nécessité d'apprendre une langue que personne ne parle; je ne voyois pas quels rapports pouvoient exister entre Cicéron et moi, et mon maître me fouettoit, parce que j'étois un raisonneur.

A dix ans, on m'envoya dans un collége. S'il m'arrivoit de rire, ou de causer en classe, on me fouettoit encore. En récréation, une agacerie faite à un écolier plus grand que moi étoit punie par cinq à six coups de poing, et si le grand garçon m'agaçoit à son tour, il falloit que je rie, à peine de subir une nouvelle correction.

A dix-huit ans j'entrai dans le monde, possédant parfaitement mes auteurs, et bien décidé à n'en plus ouvrir aucun.

J'aimois beaucoup la société des femmes; mais j'avois l'air gauche, et les femmes n'accueillent pas les hommes qui ont cet air-là. Je m'éloignai des femmes, à qui je déplaisois.

J'avois le goût de la dépense, et mon père me donnoit peu d'argent. Je fis des dettes, et mon père m'envoya passer six mois à St.-Lazare.

J'en sortis aussi gauche que j'y étois entré. Mon air déplut à un mousquetaire; il me rit au nez, me donna un coup de coude, et je fis sauter le chapeau du mousquetaire dans la boue.

Il tira son épée; je fus obligé d'en faire autant, et comme je ne savois pas me servir d'une épée, il me passa la sienne au travers du corps.

Mon père, enchanté de ma bravoure, voulut m'acheter une compagnie de dragons. J'avois les inclinations très-pacifiques, et je voulois entrer au parlement. Mon père parut un matin dans ma chambre, mon brevet à la main. Il étoit suivi d'un maître en fait d'armes, d'un maître de danse et d'un tailleur qui portoit quatre ou cinq uniformes complets. Me voilà capitaine de dragons, sans le vouloir, sans le savoir.

Je n'aime pas le cheval, et il falloit aller tous les jours au manége. Je n'aime pas les futilités, et je n'entendois que cela. Je crains la mer, et mon père obtint pour moi la faveur insigne d'aller me battre pour les insurgés d'Amérique, que je ne connoissois pas, contre leurs ennemis, que je ne connoissois pas davantage.

Après avoir reçu deux coups de feu dans ce pays-là, et avoir été deux fois sur le point d'y mourir de la fièvre jaune, je revins à Paris. Je me sentois un penchant prononcé pour le mariage, et je fis ma cour à une demoiselle très-jeune, très-jolie, très-bien élevée, et qui paroissoit m'écouter très-favorablement. Mon père prétendit que la demoiselle ne me convenoit pas, parce qu'elle ne m'apporteroit point de quoi laisser quinze à vingt mille livres de

rente à chacun des trois ou quatre enfans à qui je pourrois donner le jour. Je trouvai étrange qu'il fallût me marier, uniquement pour mes enfans, qui n'étoient pas nés. Mon père n'écouta rien et me refusa son consentement. Je tombai malade de chagrin.

Lorsque je fus convalescent, il me conduisit dans une maison, où se trouvoit une assemblée nombreuse. Il me présenta à tout le monde, me fit embrasser tout le monde, et me fit asseoir auprès d'une petite fille, qui ne me plaisoit pas du tout. Un homme, habillé de noir, lut quelque chose que je n'écoutai pas. Mon père me fit donner ma signature; il donna la sienne; plusieurs personnes donnèrent la leur; on s'embrassa de nouveau, et je compris enfin que le lendemain j'épouserois la petite fille, qui ne me plaisoit pas.

En rentrant à l'hôtel, je fis des représentations à mon père. Il me répondit qu'on ne manque pas de parole à une famille respectable. Je me défendis; il me répliqua : *je le veux;* je me laissai marier.

Ma femme, qui ne me plaisoit pas, exigea, pendant la première année, que je fusse toujours avec elle. Si je voulois aller aux Tuileries, elle vouloit aller au sermon; si je désirois entendre le *Misanthrope*, elle me menoit chez *Nicolet*.

J'aime à me coucher de bonne heure. Ma femme aimoit à se coucher tard, et quand nous n'avions personne à l'hôtel, il falloit que je lui tinsse compagnie, jusqu'à ce qu'elle me permît de me retirer.

Je suis né avec un certain esprit d'ordre, et j'ai toujours pensé qu'on doit avoir en caisse une année de son revenu, pour faire face aux événemens imprévus. Ma femme m'avoit apporté soixante mille livres de rente; elle en dépensoit quatre-vingts.

Je suis débonnaire et facile; ma femme étoit altière et acariâtre. Elle me tourmentoit sans cesse; je me taisois pour avoir la paix, et il n'est pas agréable d'être forcé de se taire chez soi.

Enfin, je veux qu'une femme se respecte, et dès la seconde année madame voulut avoir des amans. Oh! je me fâchai alors. Madame m'imposa silence, en brisant les porcelaines, les glaces, les cristaux. Depuis ce jour-là, je n'ai plus rien dit à madame.

Mon père mourut;..... il fallut bien me consoler. Une fluxion de poitrine emporta madame; j'en fus bien aise. Enfin, me dis-je, je vais vivre un peu pour moi.

Pas du tout. Après avoir été victime d'un accoucheur, de ma nourrice, de ma mère, de mon père, de mes maîtres, de mes camarades,

de ma femme, je devois l'être encore du public, de mes enfans, de mes valets.

Suis-je à la promenade? Des gens, dont je me soucie fort peu, mais qui tiennent un rang dans le monde, s'emparent de moi. Je suis obligé de leur répondre avec civilité, quand je voudrois les envoyer au diable.

Suis-je dans un cercle? aperçois-je une femme dont la physionomie prévient favorablement, et dont l'œil annonce de l'esprit? je vais m'asseoir à côté d'elle, et à peine lui ai-je dit deux mots, que la maîtresse de la maison me l'enlève pour un wisk. Je la suis, quoique je n'aime pas les jeux anglais, et la maîtresse de la maison me prie de m'asseoir à une bouillotte, où il manque un cinquième. Une bouillotte! le plus sot jeu! et je fais la partie de deux femmes de cent vingt ans en deux volumes, et de deux hommes, qui sont très-contens d'eux, parce qu'ils étalent des bourses farcies d'or.

Un faquin me fait une visite. Je ne peux me dispenser de la lui rendre, parce que le faquin a cent mille livres de rente.

Vais-je au spectacle? une dame, placée dans la loge voisine parle plus haut que les acteurs, et un homme ne prie pas une dame de se taire, surtout quand elle est jolie. Je perds mon argent et mon temps.

Je me couche, et je crois dormir. Des amateurs viennent me réveiller au son des instrumens. Ils célèbrent ma fête. Il faut que je me lève, que je les reçoive, et que je dissimule ma mauvaise humeur

Mon valet de chambre m'habille pour les autres et non pour moi. Mon maître d'hôtel, par ménagement pour mon estomac et mes nerfs, très-irritables, me fait manger ce que je n'aime pas, et me refuse du vin d'Aï, que j'aime beaucoup.

Ma fille a dix-huit ans, et il y a tous les jours du monde à l'hôtel. Je la retire de sa pension, espérant avoir un fardeau de moins, et il faut que je continue à faire les honneurs de chez moi, parce que ma fille sait tout, excepté l'art de tenir une maison.

J'ai mis des fonds en réserve pour renouveler mes équipages, mon écurie, ma livrée. On me présente un billet d'honneur de mon fils. Je le paie, et je continue à rouler dans mon vieux carrosse.

Ma fille veut se marier; je la marie. Mon gendre m'intente trois procès au sujet de la succession de ma femme, et il faut que je plaide, moi qui déteste les affaires.

Outré, exaspéré, désespéré de tout faire pour les autres, et rien pour moi, je veux au moins régler l'ordre de mes funérailles. J'insère mes dernières volontés à cet égard dans mon testa-

ment ; et elles seront exécutées car je déshérite mes enfans, s'ils ne s'y conforment point.

Ainsi, pendant soixante et quelques années de vie, je n'aurai rien fait à mon gré que mon testament. C'étoit bien la peine de naître !

DIMANCHE.

Ce jour-là est consacré au repos et au plaisir. C'est le jour où on se retrouve soi-même, où on dispose de son être, où on oublie si volontiers le travail, le devoir, les affaires.

Je m'habille, je sors sans détermination, sans objet. Je sors pour sortir, pour user de mon indépendance, pour être moi : c'est dimanche.

Je ne me courberai pas aujourd'hui devant l'homme superbe dont la nécessité me fait supporter le dédain; qui rudoie en accordant ce que l'importunité lui arrache; qui ne se doute pas que l'aménité fait valoir le bienfait, et que donner n'est rien que par la manière dont on donne. J'ai mon habit neuf; je marche la tête haut; je fixe tout le monde; je suis l'égal de tout le monde : c'est dimanche.

Je passe devant une église. La foule s'y porte avec empressement. Que va-t-on faire ? Une procession peut-être... Non, ce n'est pas une procession. Un prédicateur célèbre va monter en chaire. Ma foi, je m'assieds. Otez d'un sermon les citations latines, les divisions, les subdivisions, les subtilités, les longueurs, ce qui reste est très-bon.

Ah, ah, l'orateur prêche contre l'orgueil. L'église est pleine; mais elle est trop petite: tout Paris devroit être ici. L'homme riche a l'orgueil de croire valoir mieux que ses égaux et ses supérieurs. Il leur cache cet orgueil-là; il le laisse percer avec complaisance, lorsqu'il est avec ses inférieurs. Ainsi, de proche en proche, et des premiers échelons jusqu'au chiffonnier, nous affectons tous une supériorité réelle ou imaginaire, sur tout ce qui paroît être au-dessous de nous; et le chiffonnier se venge sur son chien, du chagrin cuisant de n'avoir personne au-dessous de lui.

Oh, comme cet orateur prêche l'humilité! quelle pureté, quelle élégance dans le style! quel charme, quelle séduction dans le débit! quelle harmonie dans l'organe! quelle noble facilité dans le geste! Est-ce bien par humilité, que cet homme a acquis ces talens? Ne met-il pas plutôt de l'orgueil à bien faire et à bien dire?

Cette dame, qui paroît si vaine de ses appas, écoute avec beaucoup d'attention. Elle est sourde aux principes; mais elle cède à l'attrait de l'éloquence. Elle louera, elle félicitera le prédicateur. Vous croyez qu'il se flattera de l'avoir convertie. Ce n'est pas pour cela qu'il prêche. Il veut rappeler, égaler, surpasser Bourdaloue et Massillon.

Je sors, je marche, j'entre dans les salles du Muséum. Je ne me connois pas en peinture; mais on regarde, et je regarde aussi. J'admire sur parole un Raphaël, dont tout le mérite est pour moi dans le cadre. J'écoute modestement ce qu'on en dit. L'admiration des interlocuteurs passe insensiblement dans mon âme; je proclame Raphaël un grand peintre. Si ce tableau eut servi d'enseigne, je ne l'aurois pas regardé; personne peut-être n'eût deviné son mérite : il doit tout à sa position. Il en est de même des hommes. Tel, dont les talens sont inconnus, vit dans l'obscurité : il lui manque un cadre. Tel autre ne brille que par le sien.

On dîne le dimanche comme un autre jour. On a la tête plus libre, et on digère mieux. J'entre chez un restaurateur. Vingt à trente personnes mangent isolément, sans se parler, sans se regarder. La gaieté, le sourire ne pénètrent pas dans ce salon. Les uns mangent pour manger. Les autres paroissent occupés des succès ou des revers de la veille, des espérances du lendemain : il n'y a pas pour eux de dimanche.

Je ne dînerai pas-là, je veux m'amuser. Je vais chercher un de ces endroits où on retrouve quelques traits primitifs de l'homme, l'abandon, la franchise, la bonhomie. Je traverse les Tuileries. Des femmes, mieux mises les unes

que les autres, sont rangées en file sur des chaises ; elles sont-là pour voir et être vues. Des hommes passent, repassent, les regardent avec une affectation offensante : on appelle cela se promener. Ce n'est pas ainsi que je me promène le dimanche.

Je passe le pont Tournant, je prends les Champs-Elysées ; j'entre dans ces guinguettes où l'artisan aisé se délasse des travaux de la semaine, où le modeste bourgeois arrive le melon sous un bras, le parasol de madame sous l'autre. Ils oublient les privations du samedi, celles qu'ils s'imposeront le lendemain. Madame a mis chaque jour quelque chose de côté ; ils viennent manger gaiement leurs petites économies.

Leur fille Angélique, à qui ce nom va très-bien, est parée de sa robe de percale..... si quelque chose peut la parer. L'étoffe n'est pas fine, mais elle est si blanche ! un tablier de taffetas noir fait ressortir l'éclat de son teint ; un bas de soie blanc, un soulier de prunelle pressent le pied le plus mignon, la jambe la mieux tournée ; un petit bonnet d'assez mauvais goût couvre ses cheveux blonds : qu'importe le bonnet ? Angélique est si jolie ! quand on la regarde, sa parure n'est rien.

Je la regarde, je la regarde encore ; je ne peux voir qu'elle : elle baisse les yeux, et

rougit. Je m'éloigne ; je ne veux pas embarrasser, gêner Angélique. Qu'elle jouisse sans contrainte d'un beau jour, d'un air pur, de sa tonnelle de chèvre-feuille, de son dimanche.

Je rencontre un jeune homme et une jeune fille dînant tête à tête; ils ne voient, ils n'entendent rien de ce qui se fait autour d'eux. Ils boivent dans le même verre; ce vin est excellent, dès que l'autre y a goûté. L'aile, le blanc de poulet passent d'une assiette sur l'autre; ils se disputent ce qu'ils ont touché. De temps en temps ils s'arrêtent, ils se regardent; le sourire est sur leurs lèvres, la volupté dans leurs yeux..... La petite personne avance la main; le jeune homme la saisit, la baise.... Hé, mais.... un anneau nuptial!.... ils sont époux. Ah, les convenances, l'intérêt n'ont pas fait ce mariage-là. Puissent-ils s'aimer long-temps! puissent chaque jour de l'année être pour eux dimanche!

Plus loin règne la grosse gaieté, l'intempérance. — Passons, passons.

A cette table est un jeune homme seul. Il est triste, rêveur. Souvent ses yeux se portent sur les jeunes époux, et il les détourne aussitôt; l'aspect du bonheur semble l'affliger. Il est à peine au printemps de la vie, et il est malheureux! Que de jours, que d'années il a encore à souffrir!

Quand il cesse de regarder les jeunes époux,

son œil cherche à pénétrer sous la feuillée, qui lui dérobe une partie des charmes d'Angélique. Ah, je devine. Il est amoureux; il envie le sort de ces jeunes gens; il désespère du sien. Pauvre garçon!

Je le prie de m'abandonner un coin de sa petite table, et il se réserve à peine de quoi placer son assiette et son petit plat, son petit plat auquel il ne touche point.

Je demande à dîner, et je veux faire parler ce jeune homme; il ne me répond que *oui et non*. Oh, parbleu, il parlera.

Je passe en revue tous ceux qui nous environnent; c'est un détour que je prends pour arriver à mademoiselle Angélique. Je loue sa beauté, sa modestie, ses grâces. La figure de mon jeune homme se développe; son œil s'anime; son âme expansive s'ouvre; il parle, et il parle bien, parce qu'il aime: je n'ai plus qu'à écouter.

C'est un garçon marchand; il ne possède au monde que ses appointemens et son cœur. Le père d'Angélique n'a que quinze cents livres de rente; il ne peut rien donner à sa fille, et il a éloigné Firmin; et Firmin et Angélique souffrent, se désolent; il n'y a plus de dimanche pour eux.

Firmin passe devant la porte d'Angélique, avant d'ouvrir son magasin; il y passe après l'avoir fermé, et s'il l'a entrevue, il emporte peine et bonheur pour le reste de la journée.

Ce matin, il a vu faire les dispositions du petit dîner champêtre. Il ne s'est pas écarté, il a suivi de loin, de très-loin, et ici il s'est placé à l'extrémité du jardin pour ne pas déplaire à M. Soreau.

C'est un honnête garçon que ce Firmin. Combien lui faudroit-il pour monter un petit commerce?.... Douze mille francs, dit-il! Diable, je n'en ai que la moitié et j'en ai besoin..... Besoin! qui en a le plus de celui qui est amoureux, ou de celui qui ne l'est pas?.... Mais je ne connois Firmin.... Hé! s'il étoit mon frère ou mon ami, quel mérite y auroit-il à l'obliger? D'ailleurs, je ne l'obligerai pas seul, et sa petite Angélique est si séduisante!

Je le fais lever, et je le mène droit à la tonnelle de chèvre-feuille. Il hésite, il tremble, il recule; je le pousse devant moi; il est auprès d'Angélique. Les pauvres enfans n'osent se regarder, et le père Soreau ouvre des yeux!.....

Il les ouvre plus grands encore, lorsqu'il apprend que Firmin a trouvé un ami, qui lui prête six mille francs, et qui lui fera avoir du crédit pour six mille autres. Il n'a plus que des éloges à donner à la bonne conduite, à l'application de Firmin, à son amour constant et désintéressé. Il lui sourit, il lui présente la main, il l'embrasse. Madame Soreau l'embrasse à son tour. Angélique s'attend bien à être em-

brassée aussi ; Firmin en brûle d'envie, et il reste immobile devant elle.

Je le pousse encore, doucement, bien doucement. Madame Soreau pousse sa fille. Ils s'enhardissent, ils se regardent, ils sont dans les bras l'un de l'autre. Le joli tableau ! celui-là est sans cadre, et il est ravissant.

Nous mettons nos dîners ensemble. Firmin va retrouver l'appétit avec la gaieté. Angélique et lui me fêtent, me caressent ; ils me font asseoir entre eux. Firmin ne me remercie pas ; mais il me regarde ! Il n'est pas de langue qui puisse exprimer ce que dit ce regard-là. La main d'Angélique vient errer autour de la mienne. Je la prends, je la presse. Elle m'offre franchement sa joue ; je la baise avec un plaisir ! ... Voilà l'intérêt de mon argent.

On parle, on mange, on rit, on boit, on déraisonne : c'est dimanche, oh ! bien dimanche pour tous ceux qui sont sous la tonnelle.

Demain on signera le contrat : ce sera encore dimanche.

J'irai souvent voir Angélique et Firmin : auprès des heureux qu'on a faits, c'est toujours dimanche.

LA RÉSURRECTION
DE L'AMOUR.

En ce temps-là, Alcibiade vivoit, et il illustroit sa patrie par sa valeur, son esprit, ses talens et ses grâces. Les jeunes gens d'Athènes s'efforçoient de l'imiter, et la plupart n'avoient pris que ses ridicules et ses travers. Alcibiade en avoit; qui n'en a pas?

Ce début me rappelle l'époque où les *petits maîtres* abondoient en France.

On appeloit ainsi des jeunes gens d'une haute naissance, d'une figure aimable, d'une imagination brillante, d'une valeur éprouvée, remplis d'ailleurs de grâces et de défauts. Distingués par des actions d'éclat, dangereux par leur influence, ils jouoient un rôle dans l'état; ils avoient du crédit auprès du maître; ils méritoient des éloges, avoient besoin d'indulgence, et possédoient l'art de tout obtenir. Tels furent les d'Epernon, les Caylus, les Maugiron, les Bussy-d'Amboise. Leurs successeurs ne leur ressembloient pas, et le titre de *petit maître* ne se donna plus que par dérision à de pauvres sujets, qui cherchoient, sans les atteindre, les travers distingués de leurs modèles.

Ainsi, l'exemple d'Alcibiade avoit entraîné jusqu'à ceux qui avoient avec lui le moins de ressemblance. Il étoit homme à *bonnes fortunes*; chacun voulut l'être comme lui.

Alcibiade avoit obtenu ce titre à force d'agrémens et d'amabilité. Avant d'oser s'en faire honneur, il étoit persuadé de son mérite, par les préférences dont il étoit l'objet. Trop recherché pour être constant, il étoit entraîné par le nombre de femmes aimables, qui venoient, pour ainsi dire, s'offrir à lui. L'inconstance étoit souvent, moins l'effet de son caractère, que celui de sa situation. Il étoit léger, sans être perfide. La perfidie devint le grand ressort de ceux qui lui succédèrent, parce qu'ils n'avoient pas d'autres moyens. Ils sembloient être appelés à un rôle tout différent de celui qu'ils prétendoient jouer. Ce rôle étoit devenu une profession ouverte, comme celle de capitaine, ou d'orateur. On l'exerçoit, sans s'interroger sur sa figure, sur ses moyens de plaire; et, en général, tout cela étoit indifférent au succès. Pour réussir dans cette carrière, il suffisoit de s'y présenter. On y voyoit briller des jeunes gens, à qui on eût pu conseiller d'acquérir quelques qualités qui pussent faire oublier leur peu d'agrémens. Ces détails ne font pas honneur au goût, aux principes des dames d'Athènes, je le sais. Mais elles

ne sont plus ; j'écris pour nos Françaises, *qui ne leur ressemblent en rien*, et je ne crains le ressentiment ni des unes, ni des autres.

L'amour se nourrit d'espérances; il aime à s'envelopper des ombres du mystère; il redoute la satiété. A Athènes, on n'avouoit pas ses liaisons; mais on aimoit à se laisser pénétrer. La satiété précédoit le sentiment, ou plutôt elle l'empêchoit de naître. Telle femme étoit à la mode; il étoit du bon ton d'avoir tel homme; on ne s'aimoit pas; on ne s'estimoit pas; on se prenoit, avec l'intention bien déterminée de se quitter quelques jours après. On savoit déjà à quelle nouvelle maîtresse on porteroit ses hommages, à quel amant nouveau on permettroit d'être *heureux*. Les maris, inconstans comme leurs femmes, fermoient les yeux sur des écarts qui ne les touchoient plus. Où il n'y a pas de mœurs, *honte* est un mot vide de sens. Les classes inférieures suivoient cet exemple, à l'éclat près. L'amour n'étoit plus qu'un mot, le mariage qu'un contrat. Les cœurs étoient froids, les sens usés, la débauche étoit partout, et on la décoroit du masque du plaisir. Le plaisir, compagnon fidèle des sentimens doux, avoit disparu avec eux. La médisance étoit l'âme des conversations. Il étoit presqu'impossible de calomnier.

Long-temps le culte de Vénus avoit été épuré

par la délicatesse; son temple étoit honoré, ses autels chargés d'offrandes, pures comme les cœurs qui les offroient. La déesse sourioit aux amans que lui présentoit son fils. Ils venoient jurer de s'aimer toujours. La bonne foi dictoit leurs sermens; et s'il arrivoit à quelques-uns de les enfreindre, ils invoquoient l'amour, qui daignoit quelquefois rallumer son flambeau.

Mais alors le temple étoit désert, les autels sans sacrifices; la ronce et le chardon encombroient les portiques : les prêtres seuls conservoient le souvenir de ce qu'il avoit été.

Le peuple se portoit en foule dans un antre obscur où la licence étoit adorée. A l'entrée étoient les jeux et les ris; les soucis dévorans poursuivoient ceux qui en sortoient. Incapables de se connoître et de penser, ils n'étoient plus que des ombres errantes, et ils ne s'en apercevoient pas.

Vénus, indignée, résolut de châtier ce peuple ingrat et aveugle. Cléomènes, le plus vieux et le plus zélé de ses prêtres, étoit entré dans le temple. Il est frappé de terreur. La statue de la déesse se renverse, se brise; les traits, l'arc de l'Amour tombent en éclats; le tonnerre gronde, et une voix se fait entendre : *L'Amour n'est plus; la satiété l'a tué.*

« Ah! dit Cléomènes en soupirant, je l'avois « prévu. Quand les femmes dispensent les hom- « mes de l'estime, il faut que l'amour périsse. »

Il élève vers le ciel ses bras affoiblis; il prie avec ferveur; il offre deux colombes, qui prennent leur vol vers l'empyrée. La foudre s'arrête, la nue se dissipe, et la même voix dit : *Cléomènes rendra la vie à l'Amour, quand il aura trouvé deux cœurs neufs et innocens.*

« Où sont-ils? s'écria le vieillard; dans cette « ville, la corruption précède l'âge. »

Il va, il vient, il interroge, il consulte. On le raille, ou on ne l'écoute pas. Des jeunes gens, à peine sortis de l'enfance, rient des mots *constance, mœurs, procédés;* de jeunes filles du même âge ne savent déjà plus rougir. Cléomènes sort de la ville.

A quelques stades d'Athènes est une riante vallée, que des roches escarpées semblent avoir séparée du reste du monde. Peut-être, pense Cléomènes, l'innocence a choisi cet asile. Il monte, il gravit, il descend, il arrive. Il pénètre dans un bois de citronniers, où le silence n'est interrompu que par le chant des oiseaux. Il avance, il regarde, il écoute. Une voix plaintive frappe enfin son oreille : « Les dieux récompenseront « Asthénie, qui se sacrifie pour moi. »

Asthénie est simple comme les objets qui l'environnent; elle est fraîche et pure comme eux. Elle soutient et guide un vieillard privé de la vue : nouvelle *Antigone*, elle remplit envers son père un devoir qui ne coûte rien à son cœur.

Cléomènes les aborde, leur parle, les interroge. Leurs réponses sont naïves, touchantes. Cléomènes les presse dans ses bras. « Elle sera « digne d'un tendre époux, dit-il, celle qui « chérit si religieusement son père. Mais où « trouver le cœur qui doit répondre au sien ? »

Asthénie ne sait pas encore qu'elle a un cœur. Elle ne comprend pas ce que vient de dire Cléomènes ; elle ne cherche pas à le comprendre : elle fait mieux, elle lui offre des fruits et du lait. Cléomènes s'assied à l'entrée de la cabane, entre le vieillard et sa fille. Ils ont peu, se disoit-il, et ils exercent l'hospitalité ! Les vertus paisibles sont toujours les compagnes de l'innocence. Elles se sont réfugiées dans cette vallée solitaire : l'air des grandes villes est mortel pour elles.

Un jeune homme paroît tout à coup. Il est couvert de sueur et de poussière. Il arrive jusqu'au seuil de la cabane ; il tombe excédé de lassitude. Asthénie le relève ; elle essuye la sueur de son front ; elle lui présente un petit pain d'orge. Il est précieux ; c'est le seul qui lui reste, et ses mains l'ont pétri.

Aëdon a une jeune sœur. Un vautour a enlevé son agneau chéri ; il l'a emporté par-dessus les roches qui environnent la vallée. Aëdon a suivi le ravisseur ; il a couru de roche en roche avec la légèreté du daim. Il n'a pas retrouvé l'agneau chéri ; il s'afflige de la peine de sa sœur.

« Que votre sœur est heureuse d'avoir un « frère ! lui dit Asthénie : elle peut vous aimer « et vous le dire. »

Aëdon fixe la jeune personne. Plus il la regarde et moins sa douleur est cuisante. « J'ou- « blie ma sœur auprès de vous, lui dit-il ; il « faut que je vous quitte ; mais j'emporte votre « image ; elle vivra toujours dans mon cœur. »

Ils ont parlé, et Zéphire semble agiter plus mollement le feuillage ; le parfum des fleurs a plus de suavité ; le ciel se pare d'un azur plus vif ; un enfant ailé voltige dans les airs. Aëdon et Asthénie ont rendu la vie à l'amour.

Il tire deux traits de son carquois, non de ces traits cruels qui égarent l'imagination et qui corrompent le cœur. Celui de l'Amour est épuré ; il a recouvré sa première innocence. Les traits qu'il dirige sur Aëdon et Asthénie font naître ce sentiment doux et délicieux qui fait le charme de la vie, et qui peut durer autant qu'elle. Le petit dieu s'est dépouillé de son bandeau : « Je le « réserve, dit-il, pour les amans des cités. « Vous pouvez vous voir ce que vous êtes. »

Asthénie prie son père de la bénir. « Vous « n'aviez qu'un enfant, lui dit Aëdon ; vous en « aurez trois. Ma sœur sera l'amie d'Asthénie. « Dans des cœurs comme les nôtres, l'amitié est « nécessaire à l'amour : elle en est l'appui, la « confidente, le repos. »

Cléomènes consacre l'union des jeunes amans.
« Allez chercher votre sœur, dit-il à Aëdon.
« Amenez-la ici ; ne sortez plus de cette vallée,
« et tâchez d'y fixer l'Amour. Gardez-vous
« surtout de lui faire respirer l'air d'Athènes :
« il dégénéreroit bientôt. »

Aëdon et Asthénie ont marié leur jeune sœur à un homme digne d'elle. Ils ont vieilli comme Philémon et Baucis, et l'Amour ne les a pas quittés. Il s'est fixé au milieu de leurs descendans, simples et purs comme eux. Ailleurs, un imposteur a pris sa figure et son nom. Il dédaigne la médiocrité, la pudeur, l'innocence; il égare ceux qu'il perce de ses traits; il rit des maux qu'il cause, et il ne laisse rien après lui qui soutienne ou qui console.

Une ancienne tradition dit que le véritable Amour est encore dans la vallée solitaire. Mais il n'y a dans cette vallée ni palais, ni or, ni dignités. Elle est abandonnée à ceux qu'elle a vus naître, et ils n'en sont que plus fortunés.

LE TEMPS PASSÉ.

Monsieur et madame de Lamotte venoient de partir d'Amiens pour voir encore Paris, et les prodiges nouveaux que chaque jour présente à l'imagination étonnée (1).

« Ma chère amie, disoit M. de Lamotte, les « arts décroissent, tombent, s'anéantissent. Les « carrossiers mêmes ne font plus rien de bon. « Vous rappelez-vous combien étoit douce cette « chaise de poste dans laquelle nous roulâmes « le lendemain de notre mariage? — Si je m'en « souviens, mon ami! Et les chevaux qui nous « traînoient! ils sembloient avoir des ailes. « Ceux-ci trottillent à peine. »

M. et madame de Lamotte s'aimoient passionnément alors, et toute voiture convient à des époux amans. L'amour ne comptoit pas les heures, et les chevaux sont toujours excellens quand on n'est pas pressé d'arriver.

Aujourd'hui M. et madame de Lamotte sentent tout le désagrément des cahots, des lenteurs; et, impatiens de sortir d'une boîte, toujours incommode quand on n'a plus rien à se dire, ils trouvoient le voyage interminable.

« Ma chère amie, combien étoient jolies et

(1) En 1812.

« intéressantes ces jeunes paysannes qui dan-
« soient sous ce tilleul, à une lieue d'Abbe-
« ville! — Et les petits pâtres qui sautoient
« avec elles? ils étoient charmans. — Nous
« allons arriver à ce village. C'est aujourd'hui
« dimanche; on dansera. Nous nous arrêterons
« un moment. — Un peu de repos nous est
« nécessaire, et nous jouirons encore d'un
« spectacle qui nous a si vivement intéressés. »

On arrive. Madame de Lamotte prend le bras de son mari. Ils s'avancent lentement vers ce tilleul qui leur a laissé de si doux souvenirs. Ils se regardent et ne se parlent pas, mais ils pensent, chacun de son côté, et ils trouvent que le tilleul n'est plus si élevé, que ses rameaux sont moins touffus, que son feuillage est moins vert. Le tilleul n'a pas changé; mais les yeux de M. et de madame de Lamotte ne sont plus les mêmes.

M. de Lamotte trouve les pâtres grossiers et lourds. Madame de Lamotte trouve les jeunes paysannes sans agrément, sans physionomie; leur danse n'a plus d'expression; le plaisir ne règle plus leurs mouvemens. « Oh, ma chère
« amie, ce temps-ci ne vaut pas le nôtre. —
« Quelle différence, mon ami! Tout est mé-
« connoissable. »

Les villageois et leurs compagnes dansoient avec l'abandon d'une gaieté franche; le désir

brilloit partout; il embellissoit tout. Mais M. et madame de Lamotte avoient perdu cette chaleur sympathique qui nous met en rapport avec tous les objets; ils avoient perdu le prisme enchanteur qui les pare du coloris de notre imagination.

« Ne trouvez-vous pas, ma chère amie, que « la porte St.-Denis a beaucoup perdu depuis « qu'on l'a restaurée? » Elle étoit couverte de mousse quand M. de Lamotte la vit pour la première fois, et cependant le *grandiose* l'avoit frappé. Il est maintenant à l'âge où on ne s'étonne plus de rien, auquel, par conséquent, on n'admire plus rien, où on ne jouit plus de rien.

Ils descendent à l'hôtel garni où ils ont logé trente ans auparavant. Celui qui tenoit cette maison est mort sans doute depuis long-temps; il seroit si vieux! il auroit l'âge de M. et de madame de Lamotte; mais ils ont vieilli sans s'en apercevoir. Rien n'est changé pour eux que ce qui les environne. Don heureux de la nature, qui nous fait mourir par degrés, peu à peu, sans que nous nous en doutions.

« Ce maître d'hôtel garni étoit un bien bel « homme, mon mari! — Sa nièce étoit si jolie, « ma femme! — Il avoit pour moi mille atten- « tions. — Caroline ne me regardoit jamais « sans sourire. — Les gens de la maison étoient

« empressés, obligeans; ils prévenoient nos « besoins et nos moindres fantaisies. — Ceux-ci « nous servent et ne nous aiment pas. — Le cœur « humain se refroidit tous les jours; il s'étein- « dra bientôt. »

M. de Lamotte avoit été très-bel homme, et mademoiselle Caroline le trouvoit fort à son gré. Madame de Lamotte avoit été très-jolie, et l'hôte mettoit un plaisir inexprimable à exécuter ses ordres. Ils étoient devenus vieux; on ne les servoit plus que pour leur argent; on pesoit les soins qu'on leur rendoit, au prix qu'on pouvoit en attendre. On les voyoit, comme ce voyageur regarde un chêne dépouillé au milieu d'une forêt verdoyante et vigoureuse. Il détourne sa vue attristée; il la repose sur le jeune ormeau, qui la flatte et l'égaie.

Le souvenir de mademoiselle Caroline agitoit M. de Lamotte, autant qu'on peut être agité à son âge. Sa mémoire fidèle lui rappeloit ses joues arrondies et colorées, ses grands yeux bleus, sa taille élancée, les grâces qu'elle mettoit dans le plus simple mouvement, et qu'elle répandoit avec profusion autour d'elle. Il ne put résister à l'envie de parler de mademoiselle Caroline, de s'informer de son état actuel, et il descendit chez l'hôte, sans rien dire à madame de Lamotte de l'espèce d'infidélité mentale qu'il lui faisoit.

A peine fut-il sorti de son appartement, que madame de Lamotte, cédant aussi à d'aimables souvenirs, voulut savoir comment étoit mort ce M. Duperron, si beau, si affable, si prévenant.

M. de Lamotte s'adresse à une femme aux yeux éraillés, au front ridé, aux joues cavées, au dos arqué, aux bras décharnés. Madame de Lamotte aborde un vieillard aveugle, impotent, cloué dans un fauteil à roulettes. Ils demandent des nouvelles de M. Duperron et de mademoiselle Caroline. « C'est moi, madame. — « C'est moi, monsieur. »

M. et madame de Lamotte les avoient cru morts, parce qu'ils ne les avoient pas reconnus; et en effet, ils s'étoient trompés de bien peu de chose: avoir tant perdu et tant à regretter, c'est être privé de la vie, moins le sentiment intime de sa nullité, sur lequel on cherche à s'abuser.

M. Duperron et mademoiselle Caroline demandent à leur tour comment ils sont connus de voyageurs qu'ils voient pour la première fois. M. de Lamotte se nomme; il rappelle certaines particularités de son séjour à l'hôtel de Troyes. « Vous êtes bien changé, monsieur, » lui dit froidement mademoiselle Caroline, et elle va donner quelques ordres dans l'hôtel.

Le vieux Duperron à l'image de madame de

Lamotte toujours présente à sa pensée ; il croit la voir ce qu'elle étoit il y a trente ans. Une vieille, qui conserve de l'amour-propre, doit désirer de retrouver aveugle l'ami ou l'amant qu'elle a quitté depuis de longues années ; mais qu'elle se garde bien de le toucher.

Duperron avance sa main tremblante ; madame de Lamotte hésite à présenter la sienne. Elle la donne enfin par complaisance, par pitié, et avec une sorte de répugnance. « Ah, ma- « dame, lui dit le bon homme, quelle illu- « sion vous venez de détruire ! cette main vient « de m'ôter une de mes plus douces jouissances. « Celle de madame de Lamotte étoit effilée, « potelée, charmante ; celle-ci est sèche et « ridée. Je me plaisois à vous voir ce que vous « fûtes ; je ne vous verrai désormais que ce que « vous êtes. Je ne prendrai plus la main de « personne.

« Voilà des gens bien extraordinaires, dit « madame de Lamotte, en rentrant chez elle. « Avoir l'impertinence de nous trouver vieillis, « eux, qui sont courbés sous le poids des infir- « mités ! Mon ami, approchons-nous de cette « glace ; nous sommes ce que nous étions hier, « il y a six mois, il y a un an. »

Si de vingt-cinq à soixante ans nous étions privés de miroirs, et qu'on nous en offrît un tout à coup, nous serions terrifiés ; mais on se

voit chaque jour, à chaque instant, et l'amour-propre est-là pour couvrir une ride naissante, pour persuader qu'elle n'existe pas.

M. et madame de Lamotte se font conduire chez un homme d'affaires, avec lequel ils n'ont pas eu de relations depuis long-temps, et qu'ils veulent charger de leur placer avantageusement quelques fonds. On leur dit qu'il est mort. « Cela ne m'étonne point, répond M. de La-« motte; il étoit si vieux! » Il étoit plus jeune que lui de dix ans.

Ils s'informent de Théèse, jolie petite fille, qu'a dû laisser M. de Launay : on les invite à passer au salon. Madame de Lamotte court embrasser une jeune personne de quinze ans. Elle la trouve grandie, embellie. Ce n'est pas Théèse qu'elle a embrassée; c'est sa fille. « Comme « le temps passe, dit-elle, et qu'il est fâcheux « pour cette jeune personne que celui-ci ne « vaille pas le nôtre! »

La petite répond à cette exclamation par un sourire malin. Elle regarde du coin de l'œil, un jeune homme qui lui sourit à son tour. Ils semblent se dire : Ce temps-ci est le meilleur; puisse-t-il durer toujours! Il passera pour eux, comme il a passé pour M. et madame de Lamotte.

Le salon se garnit de la plus aimable jeunesse. On cause, on folâtre, on rit, on chante, on

danse. « Quelle démence, quel bruit! disoit « M. de Lamotte ; j'en aurai la migraine. » M. de Lamotte oublie qu'il a été un danseur infatigable, et qu'il a donné du cor de manière à assourdir ses voisins. L'exercice et le bruit convenoient à ses organes; ils les fatiguent aujourd'hui.

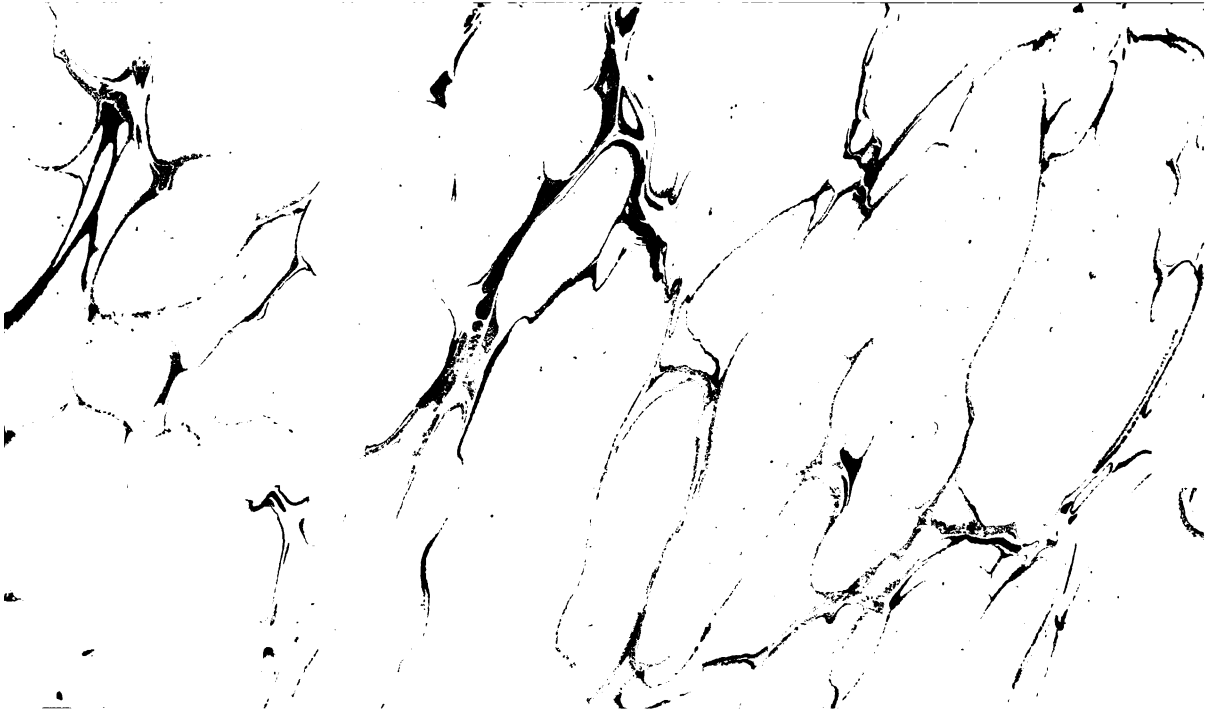
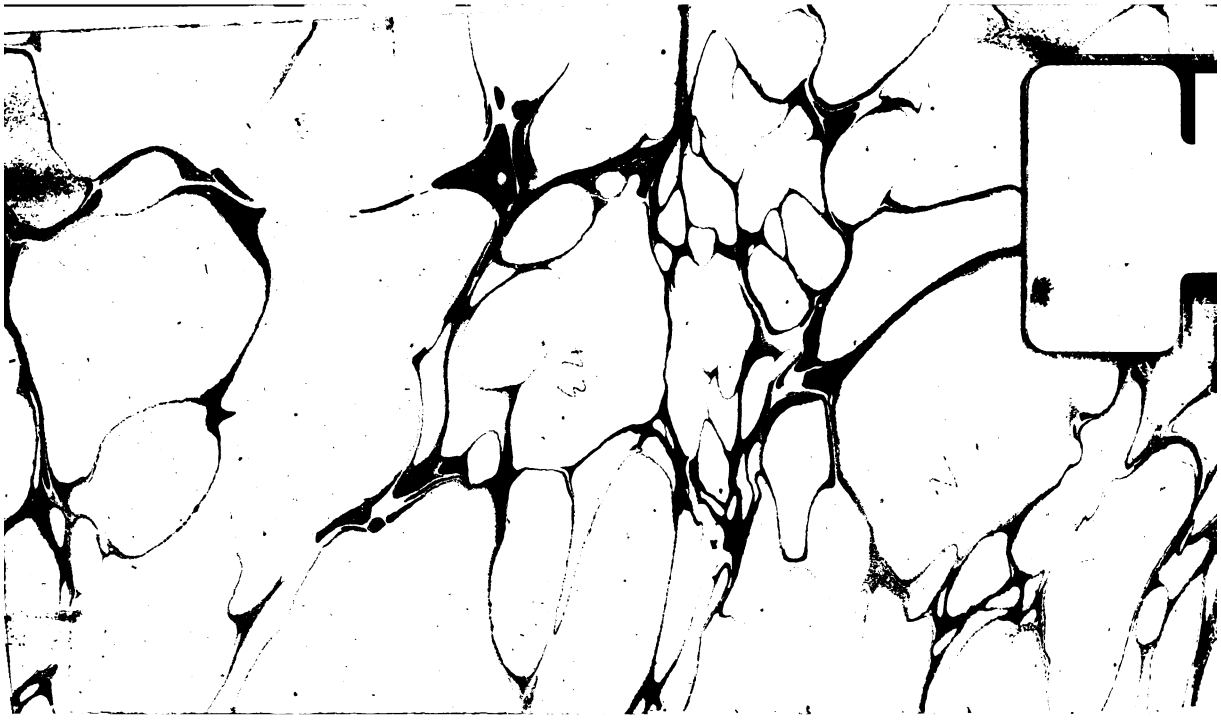
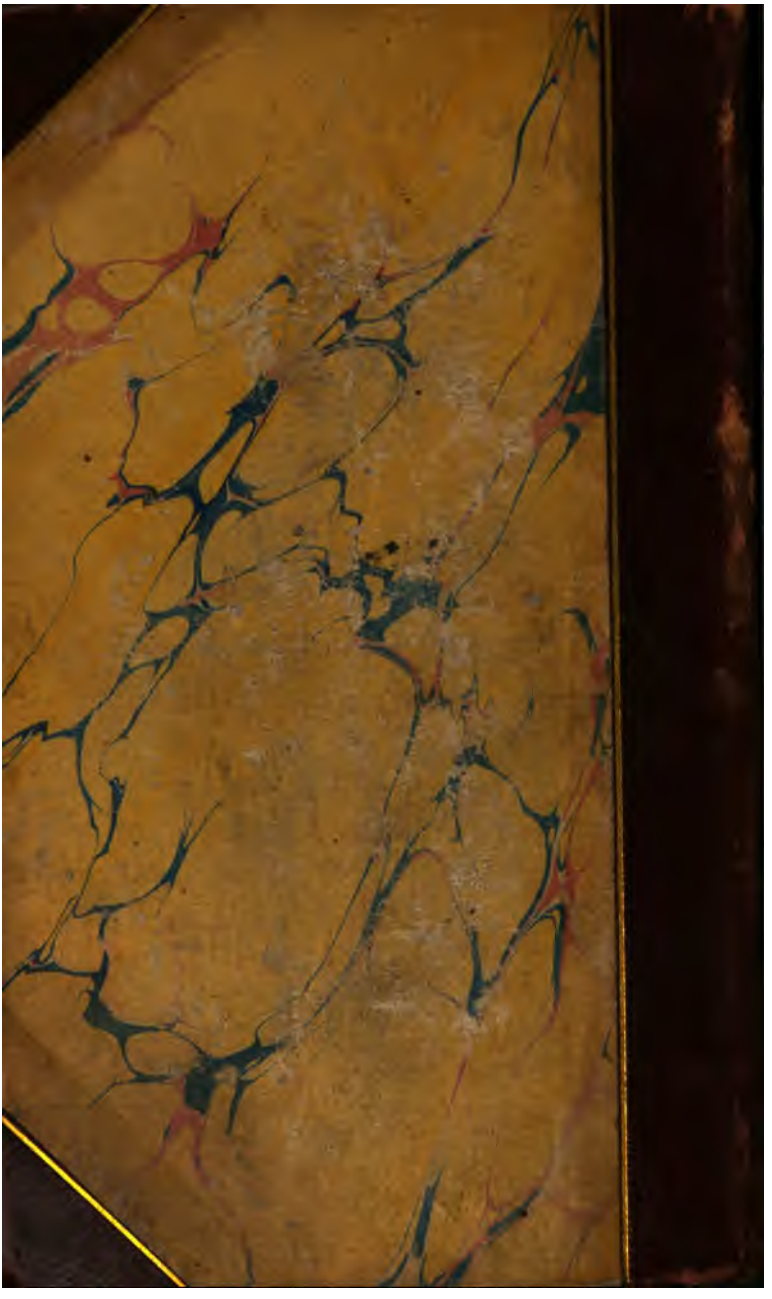
« On ne sait plus élever un jeune homme, « disoit madame de Lamotte. Autrefois les jeunes « gens étoient polis, prévenans, empressés. « Mon mouchoir est tombé deux fois, vous seul « l'avez relevé, mon ami. — C'est que je suis « du bon temps, madame de Lamotte. Et ces pe- « tites filles! Voyez leur gaucherie, leur phy- « sionomie immobile: Cela ne sent rien. Que « sont devenus ce doux abandon, cette aima- « ble mollesse, ce ton enchanteur qui distin- « guoient les jeunes personnes de notre temps? « Je crois, ma bonne amie, que le globe se « refroidit. »

Madame de Lamotte a les yeux usés, et ne voit pas que les politesses, les prévenances, les empressemens des jeunes gens s'adressent, comme de son temps, aux objets qui les charment. M. de Lamotte, qui n'y voit pas mieux qu'elle, prend la décence pour de la gaucherie, et ne se doute pas que ses regards scrutateurs chassent le sourire, que rappellera un mot de celui qui parle au cœur.

M. et madame de Lamotte alloient partout, vantant le passé, dénigrant le présent. Ils reçurent enfin ce billet :

« Le temps est toujours le même ; vous seuls êtes changés. Soumettez-vous, de bonne grâce, à la loi générale ; et de ce que vous êtes dépouillés de sensations, ne concluez pas qu'il n'en existe plus. Souvenez-vous surtout de ces deux vers :

On ne médit de la jeunesse
Que par le regret de vieillir. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

543677